

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1996**

## Technical and Bibliographic Notes / Notes technique et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- ☐ Coloured covers / Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged / Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing / Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- ☒ Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- ☐ Only edition available / Seule édition disponible
- ☒ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- ☐ Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments / Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages / Pages de couleur
- ☐ Pages damaged / Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached / Pages détachées
- ☒ Showthrough / Transparence
- ☒ Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.
- ☐ Opposing pages with varying colouration or discolourations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ayant des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

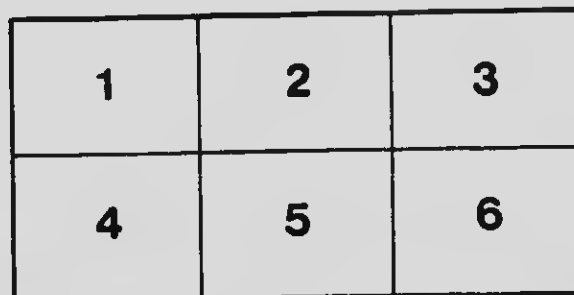
University of Alberta  
Edmonton

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ➡ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

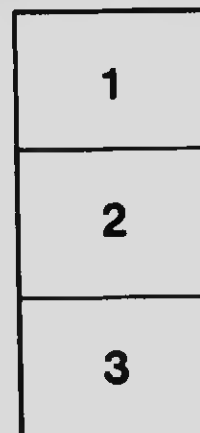
University of Alberta  
Edmonton

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

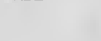
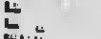
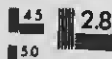
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ➡ signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



# MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482 - 0300 - Phone  
(716) 288 - 5989 - Fax



LA  
**Chasse Royale**

II

A. ACHARD



MONTREAL

**Les Éditeurs de "La Lecture"**

42 Place Jacques-Cartier

BOITE DE POSTE 653.

LIBRARY  
UNIVERSITY OF ALBERTA

Le prochain volume paraîtra durant la  
deuxième quinzaine de Mai et formera  
la fin de . . . . .

# LA CHASSE ROYALE

CI

LA  
CHASSE ROYALE



LIBRARY  
UNIVERSITY OF ALBERTA

THE  
GREAT  
OCEAN

LA



# GHASS REOYALE

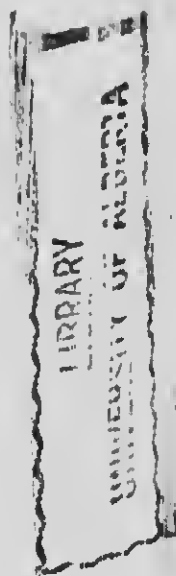
PAP

AMÉDÉE ACHARD



MONTREAL

LA LECTURE, 42 Place Jacques-Cartier  
1906



val  
sec  
s'in  
paie  
ceu  
inst  
gen  
chac  
cend  
fit e  
prés  
établi  
foyer  
rent  
corps  
agiss

LA

# CHASSE ROYALE

XX

DE NEVERS A PARIS

Lorsque M. de Chavailles arriva au château, quelques valets effarés couraient déjà de tous côtés, appelant au secours. Laquais et palefreniers, réveillés en sursaut et s'imaginant que le feu était partout à la fois, s'échappaient à moitié nus, ceux-ci sautant par les fenêtres et ceux-là brisant les portes pour sortir plus vite. En un instant, la cour fut pleine de monde; la valetaille et les gens de la ferme, accourus au bruit, criaient à tue-tête; chacun donnait des ordres, personne ne remuait, et l'incendit grandissait à merveille. L'intervention d'Hector fit changer l'aspect des choses. Une partie des hommes présents fut dirigée vers les cascades et les bassins pour établir une chaîne qui faisait parvenir l'eau jusqu'au foyer de l'incendie; d'autres, armés de pioches, coupèrent les communications entre le pavillon et les autres corps de logis. Chacun des spectateurs de cette scène agissait d'ailleurs suivant son caractère et son état. M.

LIBRARY

UNIVERSITY OF ALBERTA

de Riparfonds et M. de Fourquevaux joignaient leurs efforts à ceux de M. de Chavaillès. Coq-Héron, à la tête des travailleurs, donnait l'exemple aux plus hardis et déployait une activité extraordinaire. Cydalise, enveloppée d'une mante, battait des mains à la vue du spectacle imposant et terrible que présentait l'incendie. Le chevalier se promenait gravement à l'écart, et de temps à autre jetait un regard impassible sur les grandes flammes qui montaient vers le ciel, dardaient leurs langues rouges le long de la façade du pavillon, tourbillonnaient autour du toit et rugissaient dans l'intérieur du pavillon, où les poutres et les planchers s'effondraient pêle-mêle. Une fois, il s'approcha d'Iffector, qui, le front nu et tout en nage, courait de tous côtés pour animer les travailleurs, presser les paresseux et encourager les vaillants.

— Pourquoi vous donnez-vous tant de mal ? lui dit-il avec le sourire d'un homme qui assiste à la représentation d'une comédie.

La question parut fort singulière à M. de Chavaillès. Il montra du doigt le pavillon en flammes.

— Cette raison ne vous paraît-elle pas suffisante ? répondit-il.

— Bah ! reprit le chevalier en haussant les épaules.

Et il s'éloigna tranquillement. M. de Mazarin, qui couchait dans un appartement fort éloigné du pavillon, fut le dernier à apprendre ce qui se passait. Tout à coup il apparut dans la cour en robe de chambre, une canne à la main, et, sans prévenir personne, il se précipita sur tous ceux qui travaillaient à éteindre l'incendie. Les coups tombaient drus comme la grêle, sur les bras, sur le dos, sur la tête, à droite, à gauche, et si rapidement que l'on se sentait frappé avant d'avoir vu la main. Les laquais et les garçons de ferme jetèrent les seaux et les haches, et se débandèrent de tous côtés à la fois, comme une troupe d'oies sauvages au milieu de laquelle vient d'éclater le coup de fusil d'un chasseur. L'action dé



M. de Mazarin avait été si brusque et si violente, que M. de Chavaillles ne s'en aperçut qu'en voyant fuir les valets.

—Monsieur, dit le duc en allant à lui, je viens de rosser mes gens pour leur apprendre à ne plus se mêler à l'avenir de ce qui ne les regarde pas; mais ce grand garçon est à vous, priez-le de laisser là son ouvrage.

En parlant ainsi M. de Mazariu montrait à Hector Coq-Héron qui, armé d'un pie, démolissait un pan de mur.

—Vous comprenez bien, continua le duc après que M. de Chavaillles eut fait ce qu'il lui demandait, que si le feu a pris à ce pavillon, c'est qu'apparemment ça plaisait à la Providence. Chercher à l'éteindre, n'est-ce pas aller contre ses décrets? et c'est une impiété que je ne souffrirai jamais.

Tout étourdi, M. de Chavaillles s'inclina sans répondre.

—Eh bien! lui dit alors le chevalier, avais-je tort de vous demander pourquoi vous preniez tant de peine?

—Il fallait vous expliquer, monsieur, et je me serais croisé les bras.

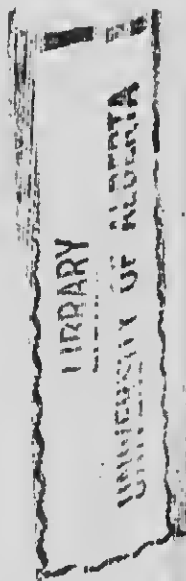
—Peut-être! Ce sont de ces choses qu'il faut avoir vues pour y croire.

Cydalise, mise au fait de l'action de M. de Mazarin par Paul-Emile qui avait tout entendu, riait comme une vraie soubrette de comédie; M. de Riparfonds regardait M. de Mazarin, ne s'expliquant pas que tant de folie pût s'allier à tant de raison, et M. de Mazarin regardait l'incendie, qui en était arrivé, faute d'aliments, à sa période décroissante.

—Vous l'avez dérangé! dit-il avec un soupir, en s'apercevant que la hauteur des flammes diminuait de minute en minute.

—Voilà qui est fâcheux! répliqua Paul-Emile.

M. de Mazarin se tourna vers lui d'un air affligé.



—Si l'on n'avait pas abattu ce petit corps de bâtiment, reprit-il, il est probable que l'incendie aurait atteint le château.

—Et dans ce moment il serait tout en feu!

—C'est vrai; M. de Chavailles, votre ami, a eu grand tort d'intervenir.

—Il faut lui pardonner, ajouta M. de Fourquevaux. Je suis bien un peu coupable aussi, mais nous avons agi sans mauvaise intention.

—Ce qui n'empêche pas que vous n'ayez dérobé un château à la Providence, dit Cydalise en se mêlant à la conversation, et grâce à vous, ses comptes ne seront pas clairs.

Le toit du pavillon, percé en vingt endroits par les flammes, s'écroula; une immense colonne d'étincelles vola vers le ciel empourpré de lueurs rouges, s'abattit tout à l'entour, et il ne resta plus debout que les quatre murs calcinés et fendus, entre lesquels brûlaient mille débris de poutres et de meubles. D'épaisses ténèbres succédèrent à l'éclat fugitif de l'incendie; une pluie serrée qui vint à tomber, acheva d'éteindre les décombres fumants, et la compagnie se hâta de rentrer au château. Cette pluie rasséréna quelque peu l'esprit tourmenté de M. de Mazarin. Il s'arrêta sur le perron, regarda le ciel qui était noir, étendit la main, et sentant que la pluie redoublait de force:

—Allons! dit-il, il faut croire que la divine Providence ne voulait pas que le château brûlât cette nuit.

Le lendemain, quand MM. de Riparfonds, de Fourquevaux et de Chavailles se réunirent à l'heure du déjeuner, ils s'aperçurent que le chevalier n'était pas avec eux.

—Oh! ne le cherchez pas; il est parti, dit Coq-Héron.

—Tu l'as vu? demanda Paul-Emile.

—Oui, ce matin, au point du jour; j'entrais dans la cour au moment où il mettait le pied à l'étrier.

—Voilà un départ un peu brusque! s'écria Guy.

—Comme je passais, il me fit signe d'approcher; une lettre pressée l'obligeait à s'éloigner sur-le-champ, à ce qu'il m'apprit, et ne lui permettait pas d'avoir l'honneur de faire route en votre compagnie, ce qu'il regrettait fort.

—Se rend-il à la cour? demanda Hector.

—Oui, il m'a chargé, en finissant, de vous dire qu'il était certain de vous y rencontrer, et que cette certitude entraînait pour beaucoup dans le plaisir qu'il se promettait de son séjour à Versailles.

—Voilà qui est très honnête! Mais dis-moi, continua M. de Chavaillès, la voix de M. le chevalier ne t'a-t-elle rien rappelé, et ne te semble-t-il pas l'avoir entendue quelque part déjà?

—C'est ce que j'ai pensé ce matin en lui parlant, mais son visage m'est tout à fait inconnu, et ce doit être une erreur de mon oreille.

Hector réfléchit quelques instants.

—Non, reprit-il ensuite avec plus de force, non, cette voix n'est pas celle d'un étranger. Quelque chose d'indefinissable est en moi qui me le dit!

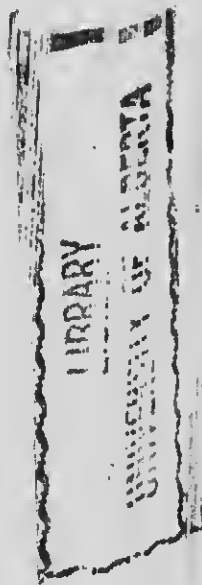
Coq-Héron, frappé de l'accent de son maître, le regarda.

—Eh bien! dit-il, quand M. le chevalier se fera connaître, on verra bien si c'est un ami ou un ennemi.

Malgré les instances de M. de Mazarin, ses hôtes prirent congé de lui vers midi. Le temps s'était remis au beau et ils avaient hâte de continuer leur route. Quand les trois gentilshommes se trouvèrent à cheval sur le grand chemin du roi, la conversation retomba sur le chevalier.

—Je le tiens pour un galant homme! dit Paul-Emile. Et vous, mon cher Guy?

—Moi?... Je l'ai vu quelques heures à peine; je n'ai pas d'opinion, dit M. de Riparfonds.



—C'est-à-dire que vous en avez une mauvaise.

—Vous croyez?

—Parbleu! quand on se tait, c'est qu'on tient à ne pas s'expliquer, et quand on ne veut pas s'expliquer, c'est qu'on pense mal des gens... C'est clair!

—Voilà que votre langue prend le galop! Mais, théorie à part et sans discuter la vôtre, je vous dirai tout simplement que le chevalier me paraît un homme froid, méthodique, réfléchi, observateur, et plus maître de lui que vous ne l'avez jamais été de vos pistoles.

—Hélas! murmura Paul-Emile.

—Avec ce caractère, on peut être très fourbe ou très honnête, et je n'ai pas le droit de prononcer. Mais vous, mon cher cousin, qu'en pensez-vous? continua M. de Riparfonds en s'adressant à Hector.

—Il me paraît que le chevalier est un gentilhomme habitué à la bonne compagnie, parlant bien et fort versé en toutes sortes de connaissances; discret, sachant le monde, posé, mais plus adroit peut-être qu'il ne convient à un homme qui porte l'épée.

—En somme, vous plaît-il, oui ou non?

—Non! répondit M. de Chavailles, et, en vérité, je ne saurais dire pourquoi. Tout au contraire, il me revenait assez dans les premiers instants de notre rencontre.

—Voilà qui est charmant! s'écria M. de Fourquevaux nous sommes trois, et trois opinions sont en présence! Je dis oui; le marquis dit non, et vous, mon cher duc, vous dites peut-être!

—Eh bien! que Cydalise tranche le différend, dit Hector.

—Oh! moi, je dirai tout bonnement que c'est un homme affreux, s'écria la comédienne.

—Voilà qui est franc, dit M. de Riparfonds, mais un adjectif n'est pas une raison; que chacun de vous expose les siennes.

—Parbleu! dit Paul-Emile, le chevalier a vidé gail-  
lardement ses trois bouteilles à souper et n'a pas plus  
brunché qu'une fille, au bal. Or, je dis qu'un homme  
qui boit si résolument à le coeur sur la main.

—A vous, Cydalise, dit M. de Riparfonds.

—Mes raisons, à moi, sont plus intimes, et c'est fort  
délicat à expliquer.

—Dites toujours.

—Eh bien, donc, les voilà. Quand je suis tombée de  
cheval dans le pré, c'est M. le chevalier qui, le premier,  
m'a secourue.

—C'est d'un galant homme! dit Paul-Emile.

—Un instant! le galant homme s'est agenouillé dans  
l'herbe pour me soulever dans ses bras; mes cheveux  
s'étaient défaits, et il voyait bien que j'étais une fem-  
me, malgré mon habit de page. Or, vous conviendrez  
que je ne suis ni laide, ni de travers; on dit même que  
quelques-unes des plus jolies envient ma bouche et mes  
yeux.

—Elles ne sauraient mieux prouver leur bon goût,  
dit Hector.

Cydalise sourit et continua:

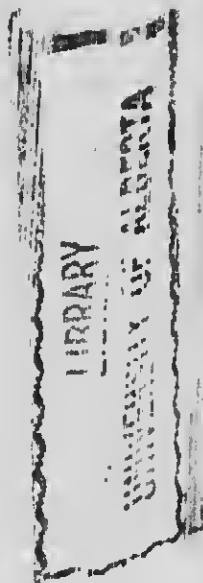
—J'étais seule, évanouie, et remarquez bien ceci, mes-  
sieurs, à demi couchée dans ses bras. Eh bien! le ma-  
lotru ne m'a seulement pas embrassé la main.

—Pas même la main! s'écria Paul-Emile d'un air  
coïsterné.

—Voilà de ces procédés qui peignent un homme!  
Quoi! pas un baiser, un pauvre petit baiser, quand il  
lui eût été si facile d'en voler dix! La peine de s'ineli-  
ner un peu, et c'était tout!

—Quelle peine! un plaisir! dit Paul-Emile.

—Je ne veux que ce trait seul pour connaître un  
homme. Instruit, distingué, éloquent, réfléchi, dites-  
vous? Moi je vous dis qu'un gentilhomme ne se con-  
duit pas de cette façon



—C'est peut-être un témoignage de respect, murmura timidement M. de Fourquevaux.

—Son respect est impertinent.

—Je me rends, répliqua Paul-Emile.

—Il est certain, dit à son tour M. de Riparfonds, que voilà de ces arguments dont la force vous terrasse. Que peut-on répliquer à cela? Moi, qui me pique de réfléchir, je confesse humblement que je n'y eusse jamais pensé.

—Riez tant qu'il vous plaira, répartit Cydalise; les femmes ont un instinct qui ne les trompe jamais. Quoi que vous pensiez du chevalier, je ne donnerais pas une aune de mes vieux rubans de son amitié.

Quelques jours après cet entretien, les trois gentils-hommes et Cydalise entraient à Paris et M. de Chavailles descendait à l'hôtel de M. de Riparfonds, situé rue Saint-Honoré, près du Louvre. Le premier soin de M. de Riparfonds fut de mettre son cousin sur un pied convenable avant de le présenter à Versailles.

—Il ne suffit pas, lui disait-il, que vous ayez mes chevaux et mes voitures; il faut encore que vous ayez les vôtres. Le reste de la maison est à vous, disposez-en à votre gré. Vous portez un nom dont il faut relever l'éclat, et il serait malséant de vous introduire à la cour comme un hobereau de province qui n'a ni sou ni maille.

Hector, qui, à la place de M. de Riparfonds aurait agi de même, remercia son cousin et accepta. Coq-Héron se chargea de monter l'écurie, et M. de Riparfonds s'informa d'une compagnie à vendre dans quelque régiment de cavalerie. Les troupes ayant été malmenées en Flandre, il en trouva plus de vingt dont les capitaines à demi ruinés par la campagne, voulaient se défaire. Au bout de trois jours, il s'arrangea d'une compagnie au régiment de Saintonge, qui était en assez bon état et qui tenait garnison à Lille. A cette nouvelle, Coq-Héron ne se tint pas d'aise.

—Voilà, monsieur, comme nous étions à notre départ d'Avignon; faites en sorte de ne pas jouer votre compagnie, comme vous l'avez fait à Marseille.

—Autres soldats, autres mœurs Et d'ailleurs, il est fort heureux que j'aie perdu à l'ombre les Avignonnais que tu avais si bien recrutés.

—Pourquoi cela, s'il vous plaît?

—Parce que, si je n'avais pas perdu cette compagnie, il est probable que je jouerais au lansquenet le régiment que je vais gagner en Flandre, tandis que maintenant l'expérience est faite.

Coq-Héron leva les mains au ciel.

—Voilà votre manière de raisonner, monsieur! s'écria-t-il.

—C'est la bonne. Connais-tu l'histoire de Polyrate, tyran de Samos?

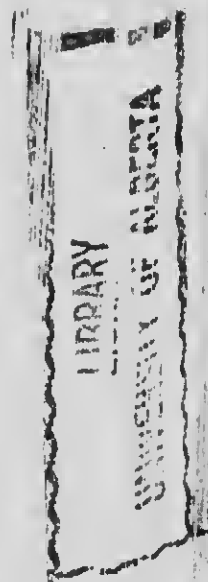
—Non.

—Eh bien, je t'engage à la lire dans l'histoire ancienne.

—Monsieur, reprit Coq-Héron en arrêtant Hector, dites-moi d'abord quel rapport il y a entre votre compagnie et ce tyran de Samos?

—Polyrate, qui était un roi spirituel et galant, avait une bague à laquelle il tenait beaucoup, un souvenir d'amour peut-être. Il la jeta dans la mer, pour conjurer les dieux. Ma compagnie d'Avignonnais, c'était ma bague, à moi, et voilà pourquoi je l'ai perdue.

Dès les premiers jours de leur arrivée à Paris, Hector et Guy n'avaient pas manqué de s'informer, auprès des gens de l'hôtel, si le chevalier n'était pas venu les visiter. On n'avait vu personne; et bientôt ils ne songèrent plus eux-mêmes à questionner les laquais. A quelques jours de là, le valet de chambre de M. de Ripar-fonds arrêta M. de Chavailles par la manche de son habit, et, lui montrant du doigt un homme en manteau de drap gris qui tournait le coin de la rue de Chartres :



—Voilà un honnête homme qui est fort de vos amis, dit-il.

—A moi? s'écria Hector.

—Oui, monsieur le marquis.

—Mais je ne le connais point.

—Voilà qui est singulier! Il s'informe de votre santé tous les jours et il paraît ravi de savoir que vous vous portez bien. Par exemple, il n'a pas de chance avec vous; il arrive toujours quand vous n'y êtes pas.

—Que n'a-t-il attendu?

—C'est ce qu'il a fait durant trois grands quarts d'heure, après quoi, voyant que monsieur le marquis ne rentrait pas, il s'est retiré. Et c'est justement alors que monsieur est arrivé.

—Eh bien, je vais lui épargner la peine de revenir.

Hector courut vers la rue du Chantre, y entra et vit à l'autre bout l'homme au manteau gris.

—Hé! l'ami! cria M. de Chavaillès.

L'homme tourne la tête; mais, soit qu'il ne reconnût pas M. de Chavaillès, soit qu'il ne pensât pas que ce gentilhomme s'adressât à lui, il continua sa marche et s'effaça à l'angle de la rue. Hector s'élança sur ses traces, mais quand il arriva au bout de la rue du Chantre, l'homme au manteau gris avait disparu. M. de Chavaillès parcourut vainement le quartier voisin, il ne découvrit rien et retourna à l'hôtel de M. de Riparfonds.

—Vous disiez donc que cet ami vient tous les jours s'informer de ma santé? dit-il.

—Oh il venait déjà avant votre arrivée.

—Quoi! si tôt!

—Je vous dis qu'il professe pour votre seigneurie une estime singulière. Il n'est sorte de questions qu'il ne m'ait faites sur vous.

—C'est une opinion dont je le remercie, mais encore je voudrais bien savoir pourquoi il ne s'est pas adressé



à Coq-Héron, qui me connaît, en somme, mieux que vous.

—C'est ce qu'il ne m'a pas dit, répartit le valet. Et puis, il me parlait aussi de mon maître.

—Ah! de M. de Riparfonds aussi?

—Oh! beaucoup. Il m'a laissé entendre qu'il l'avait rencontré dans ses voyages. Il a une haute idée de mon maître, et m'a assuré qu'il pouvait tout à la cour, ce qui nous a amenés à parler de ses connaissances et de la dignité des seigneurs qu'il fréquentait le plus.

—Comment se fait-il donc que je n'aie jamais trouvé sur mon passage cet officieux ami?

—Il a vraiment joué de malheur. Il paraît fort affairé; mais quand il arrivait tout essoufflé, vous veniez justement de sortir, ou vous n'étiez pas encore rentré.

—Mais, dites-moi, cet homme qui met si bien en pratique l'art de questionner, au moins vous a-t-il dit son nom?

—Jamais.

—Celui de son maître, alors!

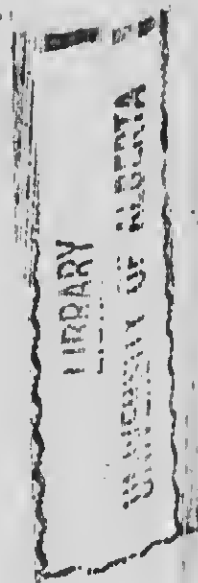
—Non plus.

—Eh bien! dit Hector, si l'homme aux questions se présente de nouveau, ayez soin de le retenir et faites-moi prévenir. Je suis curieux de lui parler.

M. de Chavailles s'éloigna, ne comprenant rien au but secret de cette visite, mais persuadé que l'homme au manteau gris avait adroitement, sous couleur d'amitié, fait causer le valet de M. de Riparfonds. Il n'était pas cependant d'un caractère à y penser longtemps, lorsque le soir même, étant à souper chez Cydalise, la comédienne lui demanda s'il ne s'était pas battu en duel autrefois, dans sa province.

—M. de Fourquevaux vous a donc conté cette histoire! dit-il.

—Non, vraiment, répondit-elle.



—Alors, et si ce n'est ni le comte, ni le duc, comment en êtes-vous instruite!

—Ne me le demandez pas, répliqua-t-elle d'un air un peu embarrassé; peut-être un jour, s'il est nécessaire, je vous le dirai. Qu'il vous suffise de savoir que je ne suis pas la seule à Paris,—entendez-vous,—à en être informée...

—L'affaire a fait, sans doute, quelque bruit à l'époque où elle s'est passée; mais il y a si longtemps déjà qu'elle doit être oubliée.

—Ne le croyez pas. Je puis bien vous dire même, en confidence, que certaines personnes s'en souviennent et peut-être même s'en occupent.

—Ah bah!

Cydalise inclina sa jolie tête.

—Je ne puis rien vous dire de plus, ne sachant rien de plus; mais, si j'en crois mes pressentiments, vous avez des ennemis,—un ennemi tout au moins.

—Ah! qui pourrait m'en vouloir dans une ville où je suis à peine arrivé depuis une semaine ou deux!

—Qui sait? Et, tenez, le chasseur que nous avons rencontré chez M. de Mazarin.

—Le chevalier?

—Pourquoi pas?

—L'avez-vous vu?

—Non; et vous?

—Ni moi non plus.

—Vous savez ce que j'ai toujours pensé de lui?

—Oui, à cause du baiser qu'il n'a pas pris. Quelle folie!

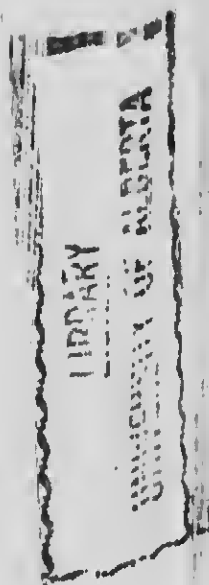
—Folie tant qu'il vous plaira; mais, croyez-moi, ce grand empressement, suivi d'un si grand abandon, n'est pas fait pour modifier mon opinion.

—Concluez, comme disent messieurs du Parlement.

—Ma conclusion, la voici: Tenez-vous sur vos gardes!

M. de Rivaufonds entra avant que M. de Chavailles pût répondre.

—Tenez-vous prêt, mon cher cousin, lui dit-il; demain nous allons à Marly, et j'aurai l'honneur de vous présenter au roi.



XXI

LA COUR DU ROI

Le château de Versailles n'offrait déjà plus, en 1706, le spectacle qu'il présentait au monde lorsque Louis XIV dictait les conditions de la paix de Nimègue, après que Duquesne eut pris à la Hollande sa dernière flotte et tué son dernier amiral. On sentait bien encore, en mettant le pied dans cette royale demeure, qui avait vu tant de passions naître et mourir et d'où le signal de tant d'événements divers était parti, que c'était bien là toujours le palais du plus grand monarque qui fût au monde, mais on devinait aussi que ce monarque si puissant, comme une chêne chargé d'années, s'inclinait chaque jour davantage vers la ruine.

Louis XIV portait la vie comme un fardeau, mais comme un cèdre antique il attendait, madame de Maintenon, pour égayer le roi, faisait jouer dans l'intimité de son appartement quelques scènes des comédies de Molières entremêlées de concerts; mais ces petites fêtes, auxquelles un très petit nombre de personnes, et des plus choisies, étaient seules admises, n'arrachaient pas le roi aux tristesses de son esprit. La seule animation de la cour venait de Mme la duchesse de Bourgogne, qui, sûre de la tendresse du roi, osait et se permettait à peu près tout. Vive, active et d'un esprit charmant, bonne à tous, égale dans son humeur,

gaie, obligeante, aimée de ceux-là même qui redoutaient son influence, animée d'une grâce abondante et naturelle qui donnait du prix aux moindres choses, désireuse de plaire alors même qu'elle ne pouvait pas servir, elle réchauffait l'atmosphère glaciale de la cour, et, comme un astre aimable, partout où elle se montrait, sa présence ramenait la lumière et la vie. Grâce à elle, on savait encore ce que c'étaient que les bals et la comédie, les danses, où elle excellait, et les mascarades. Toute la jeunesse se groupait autour d'elle, et les plus vieux seigneurs la recherchaient, parce que sa joie expansive et douce les faisait songer au passé. Avec elle, c'était encore le crépuscule; elle absente, c'était la nuit. Le jour où M. de Riparfonds conduisit M. de Chavailles à la cour, le roi passait à Satory la revue des mousquetaires, des cent-suisses et du régiment des gardes, qui, sous M. le duc de Guiche, son colonel, s'était si furieusement battu à Ramillies. Il était de bonne heure encore; le temps était vif et clair et un léger vent arrachait aux arbres de la forêt leur parure de feuilles rouges. Une grande foule de courtisans, ceux-ci à cheval, ceux-là en carrosse, assistait à cette revue, où toutes les dames de la cour s'étaient rendues pour complaire au roi. Ce n'était partout que voitures splendides, riches livrées, coureurs, chevaux magnifique harnachés, calèches déconvertes et brillantes cavalcades. Les armes des soldats rangés en longues lignes resplendissaient au soleil, et leurs beaux uniformes ne gardaient plus aucune trace des batailles qui les avaient déchirés et noircis. Lorsque M. de Chavailles arriva en compagnie de Paul-Émile et de Guy sur la lisière du bois, il vit, au pied d'un bouquet d'arbres, à quelques centaines de pas des premiers bataillons, une chaise posée à terre, et tout à côté de cette chaise, un seigneur qui, debout et le chapeau à la main, se penchait quelquefois à la glace de la portière pour parler à une personne que l'on distin-

LIBRARY  
UNIVERSITY OF ALBERTA

guait à peine. Quelques officiers-généraux entouraient la chaise à quelque distance, découverts, et, tous, les yeux attachés sur cette chaise qui attirait l'attention générale, aussi bien des courtisans que des soldats. Sur l'un des bâtons de devant, une femme était assise, jeune, élégante et d'une grande distinction. Elle regardait parfois du côté de la portière, souriait, inclinait sa taille souple en avant comme pour saisir au vol quelques paroles ou répondre à quelque question, et secouait sa tête fine et charmante avec la grâce et la vivacité d'un oiseau. Le vent battait les drapeaux de son aile et les fanfares des clairons sonnaient; mais Hector ne voyait ni les régiments, ni les carrosses tout remplis de femmes parées, ni rien de cet appareil militaire qui, en toute autre circonstance, eût agité son cœur et ravi sa pensée. Un attrait mystérieux ramenait toujours ses regards vers cette chaise pacifique dont la présence l'étonnait un peu.

— Quel est donc, demanda-t-il enfin à M. de Ripar-fonds, le seigneur qui se penche à la portière pour parler à une dame dont je distingue à peine la coiffure?

— C'est le roi, répondit le duc.

— Louis XIV! s'écria M. de Chavailles.

— Lui-même.

Les yeux éblouis d'Hector ne se détachèrent plus de ce petit groupe de trois personnes dont l'une portait si glorieusement la couronne de France.

— Louis XIV! vous m'avez dit que c'était Louis XIV? murmura-t-il tout bas.

— Oui, mon cher marquis, c'est le roi, le grand roi qui a tenu, comme le Jupiter de la fable, toute l'Europe attentive au froncement de ses sourcils. C'est bien lui, regardez-le et souvenez-vous de ce que vous voyez. Voilà le maître du monde, celui-là dont un poète a pu dire:

L  
se!

ne l  
rait-

quell  
anony  
de M  
Louis  
mince  
pas d  
lence  
retrai  
servée  
d'amb  
roi, or  
de ét  
l'occas  
ment

—E  
—T  
—V  
assise  
—C  
—L  
du trô  
clinant  
—H  
surpris

Grand roi, cesse de vainere ou je cesse d'écrire!

Le voilà debout, et tête nue, à la portière d'une chaise!

—Mais, reprit Hector, la personne qui montre à peine les barbes de ses coiffes au fond de la chaise, ne serait-ce pas, par hasard, Mme de Maintenon!

—Vous l'avez nommée.

—Mme de Maintenon! et que vient-elle faire ici?

—Que faisait-elle au camp de Compiègne?

—Une question n'est pas une réponse.

—Quelqufois. Cette humble chaise, auprès de laquelle se tient le roi, attentif aux curiosités de la reine anonyme de France, ne servit-elle qu'à prouver que Mme de Maintenon est plus puissante sur son fauteuil que Louis XIV sur son trône, croyez-vous que le résultat soit mince et tout à fait à dédaigner? On ne fait pas de bruit pas d'éclat, pas d'ostentation; on est amoureuse de silence et d'obscurité; on se confit en dévotion dans sa retraite de Saint-Cyr; on est modeste, simple, polie, réservée; on ne voit presque personne, on ne reçoit pas d'ambassadeur, on ne mange pas au grand couvert du roi, on n'a pas de maison, on vit à l'écart dans un cercle étroit de vieux amis, on ne paraît en rien; mais, l'occasion aidant, on est bien aise de montrer publiquement ce qu'on est et ce qu'on peut.

—Et l'on peut tout?

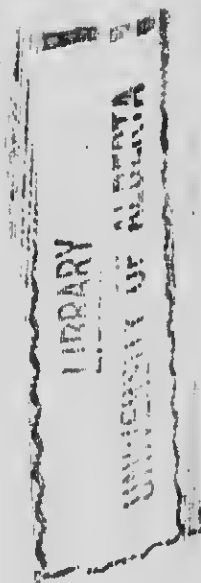
—Tout, répéta M. de Riparfonds.

—Vous ne m'avez rien dit de cette dame que je vois assise sur l'un des bras de la chaise?

—C'est madame la duchesse de Bourgogne.

—La future reine de France! La femme de l'héritier du trône. là, comme une suivante, sans fauteuil, et s'inclinant pour répondre à Mme de Maintenon?

—Et pourquoi non? Défaites-vous de l'habitude des surprises, mon cher cousin, sans quoi vous perdriez



vosre temps en exelamations inutiles. Que rien ne vous étonne plus, quoi que vous voyiez, quoi que vous entendiez. La cour est une mer semée d'écueils où les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent. On n'y peut faire un pas sans marcher sur une intrigue, et tel qui vous semblera n'être rien est un personnage important devant lequel pâlissent les plus redoutés. On n'est rien que par le roi : le rang ni la naissance ne vous sont comptés, et tous tant que nous sommes, les gens titrés et les gens de qualité, les ducs et les pairs du royaume aussi bien que les simples gentilshommes, nous sommes autour de Louis XIV comme des brins d'herbe autour d'un chêne : il ne fait pas de différence des grands aux petits. On monte parce qu'il vous soutient, on grandit parce qu'il vous porte ; mais, s'il retire sa main, vous tombez. Le roi est le commencement de la fin. Cela étant, que voulez-vous que fassent les princees les plus hauts par le sang ? Les fourches caudines de la faveur royale sont égales pour tous, et les premiers il faut qu'ils s'inclinent. Vous savez le précepte évangélique : "Quiconque s'élèvera sera abaissé..."

—Et quiconque s'abaissera sera exhaussé, poursuivit Hector.

—Eh bien ! quand vous aurez franchi le seuil du palais de Versailles, gravez-le dans vosre esprit et ne l'oubliez jamais.

Il y eut un instant de silence durant lequel Hector regarda plus attentivement la duchesse de Bourgogne.

—Vous comprenez maintenant, reprit M. de Ripar-fonds, pourquoi madame la duchesse de Bourgogne est assise, et si modestement, sur le bras de la chaise qui sert à porter Mme de Maintenon, sa bonne tante, comme elle l'appelle ?

—Mais vous qui parlez si bien de préceptes, dit Hector, et qui en prêchez l'observation, ne les avez-vous pas un peu oubliés ?



—J'ai fait mieux.

—Ah!

—Je ne les ai jamais appris.

—C'est plus court.

—Et voilà pourquoi je ne suis rien, ajouta fièrement le duc.

—Hum! duc et pair, e'est déjà bien quelque chose! murmura Hector.

M. de Riparfonds sourit.

—Vous êtes averti; maintenant, vous ferez ce que vous voudrez, reprit-il.

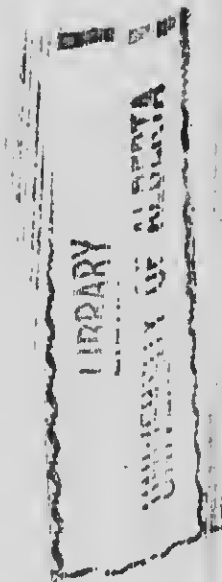
M. de Chavailles réfléchit quelques secondes, tout en regardant la duchesse de Bourgogne; il se souvint alors, comme il l'avait déjà fait une fois au logis de frère Jean, de la comparaison de la rivière et du boulet, telle que son père la lui avait faite à son lit de mort, et caressant la garde de son épée:

—Bah! dit-il, voilà une clef qui ouvre bien des serrures!

Comme il achevait de parler, il vit le roi qui se tournait et appelait:

—Les porteurs de madame! cria Louis XIV.

Les porteurs accoururent, prirent les bâtons de la chaise et s'éloignèrent, emportant Mme de Maintenon qu'ils ramenèrent à Versailles. Un petit quart d'heure après, et la revue étant terminée, le roi regagna son carrosse. Tous les fronts se découvraient sur son passage, et chaque fois qu'une dame le saluait, le roi, avec ce grand air et cette courtoisie qui ne l'abandonnèrent jamais, ôtait son chapeau. M. de Fourquevaux avait quitté Hector et Guy aussitôt qu'ils étaient arrivés à Satory pour courir de carrosse en carrosse saluer les dames de la cour et papillonner autour des plus jolies. Il se multipliait et on le voyait à la fois de tous les côtés. Lorsque M. de Chavailles entra dans le château de Versailles, une profonde émotion s'empara de lui.



C'était la première fois que ses pieds foulaient ces parquets somptueux habitués à craquer sous les pas des plus illustres personnages. Il ne pouvait se lasser de voir et d'admirer ce luxe, ce faste royal, le nombre et l'étendue des appartements, cette profusion singulière des chefs-d'œuvre des arts et cet ordre qui régnait partout. La grande galerie,—la galerie des glaces, comme on l'appelait alors,—se remplissait de courtisans; la plupart venaient à M. de Riparfonds et l'embrassaient, chacun le saluait; il présentait à toutes ses connaissances le marquis de Chavaillès, son cousin, et toutes s'empresaient à lui témoigner par leur réception le cas qu'en faisait de son introducteur. M. de Chamillart vint à passer et le duc l'aborda avec Hector.

—On m'avait déjà parlé de M. de Chavaillès, dit le ministre, mais la main qui vous présente et la parenté qui vous unit à M. de Riparfonds me donnent une haute opinion de votre mérite. Votre brevet est expédié, et j'espère que vos bons services vous mériteront toute la bienveillance de Sa Majesté.

Le marquis allait répliquer, lorsque deux lieutenants-généraux qui avaient affaire à M. de Chamillart, survinrent et l'obligèrent à le suivre.

—Eh! eh! dit Hector, voilà un *mais* qui me paraît un peu bien suspect.

—Et que dites-vous du *on*? dit M. de Riparfonds: je ne sais rien de plus perfide que ces *on* là; c'est tout le monde et ce n'est personne.

Malgré lui, M. de Chavaillès se souvint de ce que Cydalise lui avait dit la veille, et il allait faire part de ses réflexions à M. de Riparfonds, lorsque le roi sortit de sa chambre pour se rendre à la messe. Quelques gentilshommes s'approchèrent de Louis XIV pour lui parler; il les écouta quelques instants, leur répondit avec de légers mouvements de tête et continua sa marche; c'était le moment où ceux qui en avaient deman-

dé l'autorisation au capitaine des gardes de service se présentaient devant le roi; M. de Riparfonds, que son rang dispensait de cette formalité, s'approcha de Louis XIV à son tour et le salua avec M. de Chavailles, qu'il nomma. Louis XIV, qui était prévenu dès la veille, s'arrêta et regarda fixement le jeune officier.

—M. de Riparfonds, dit-il, m'a rendu un compte détaillé de ce que vous avez fait à Crémone et devant Turin, monsieur; vous portez le nom d'un gentilhomme qui m'a loyalement servi, et je compte que vous ferez de même en tout temps.

—Sire, si je n'étais ému plus fortement que je ne saurait le dire, j'essayerais de répondre à Votre Majesté; tout ce que je puis lui assurer, c'est que tout mon sang est à elle.

La chaleur d'Hector et l'expression animée de sa physionomie plurent au roi, qui sourit.

—Je vous remercie, monsieur. Vous avez pris la carrière des armes, c'est d'un bon gentilhomme; nos armées ont besoin de jeunes gens braves et résolus. Faites votre devoir et soyez assuré que ma faveur vous accompagnera.

Le roi salua courtoisement Hector et passa.

—Il m'a ébloui! et qu'il me paraît grand! dit Hector.

—Eh! mon cher cousin, répondit M. de Riparfonds, si les choses qui vous partent du coeur sont toujours aussi flattantes, votre fortune est faite! Pourquoi Louis XIV ne vous a-t-il pas entendu! Lui, grand! mais il ne l'est guère, en vérité.

—Vous croyez? reprit Hector, qui suivait le roi du regard.

—Il est de ma taille à peu près, mais si parfaitement distingué de toute sa personne, si plein de dignité, si noble et si aisé, avec de si grandes manières et un port si majestueux, que bien d'autres s'y tromperaient comme vous.

LIBRARY  
UNIVERSITY OF ALBERTA

Plusieurs courtisans avaient entendu les dernières paroles du roi; ils accoururent et félicitèrent M. de Chavailles, auquel on adressa force compliments. Le bruit de cette réponse circula de groupe en groupe parmi les courtisans pour qui les paroles tombées de la bouche du grand roi étaient des oracles, et parvint jusqu'à M. de Chamillart. Le ministre, en se retirant, vint à M. de Chavailles.

—Votre régiment est de ceux qui défendent la frontière, monsieur le marquis; vous aurez occasion de signaler votre courage. Je suis l'ami de M. de Riparfonds, comptez que j'appellerai l'attention du roi sur un officier de votre mérite.

—Voilà un mérite qui m'est venu bien vite, dit Hector après que M. de Chamillart se fut éloigné. Quelle distance de ce mérite au *mais* et au *on* de tout à l'heure!

—Juste la distance qui sépare la chambre du roi de l'extrémité de la galerie, ni plus, ni moins, répondit froidement M. de Riparfonds.

Dans l'après-dîner, tandis que Paul-Émile et Hector causaient avec M. de Riparfonds, dans le petit entre-sol que le duc occupait à Versailles, ils virent entrer Cœ-Héron, qui arrivait tout pondreux de Paris.

—Bon! dit le vieux soldat, en tirant une vieille montre d'argent, trente-trois minutes, ce n'est pas trop mal courir!

—Et pourquoi cours-tu si vite? demanda M. de Fourquevaux.

—Pour remettre ce billet à M. le marquis.

—Un billet à moi? dit Hector.

—Le voici. Il m'a été confié à trois heures: il en est trois et demie, à peu près; le temps de seller un cheval et de partir. Vous voyez que je n'ai pas ménagé l'épée.

—Qui t'a remis cette lettre? demanda M. de Chavailles, après l'avoir décachetée et parcourue.

curie  
préla

gnie  
te, le  
Chav  
urger  
Peu  
d'un  
lettre  
cation  
je co

Fort  
minu

Ta  
faute

que c

d'ind  
dema  
qui s

Le  
tous

—Ma foi! je n'en sais rien.

—Tu as pourtant bien vu la personne qui l'a portée?

—Tout au plus.

—Une énigme! conte-nous ça, mon ami; je suis fort curieux des énigmes, dit M. de Fourquevaux, qui se prélassait devant un bon feu.

—Oh! c'est fort simple.

—Tant pis!

—J'étais tout tranquillement à regarder une compagnie de dragons de Monsieur qui défilait devant la porte, lorsqu'un laquais vient à moi: "Vous êtes à M. de Chavaillès? —Oui.—Eh bien, voici un billet qu'il est urgent de lui faire tenir.—C'est qu'il est à Versailles.—Peu importe; partez sur-le-champ, la chose est pour lui d'un intérêt majeur." Là-dessus, le laquais me met la lettre dans les mains. Je veux lui demander des explications, il était déjà parti; je l'appelle, il ne répond pas; je cours, il avait disparu.

—C'est un esprit, dit gravement Paul-Émile.

—Un esprit, monsieur, ne fait pas les commissions. Fort enipêtré de cette lettre, je passe à l'écurie, et, cinq minutes après, je galopais, jurant comme un beau diable.

—Tu as raison, mon ami, cela soulage.

Tandis que M. de Fourquevaux se balançait dans son fauteuil, Hector examinait sa lettre dans tous les sens.

—Voilà qui est singulier! dit-il.

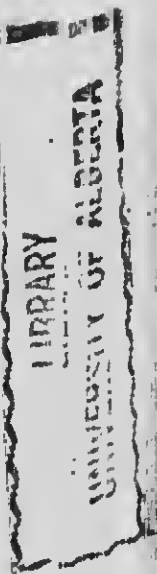
—Est-ce une indiscretion que de vous demander ce que contient cette lettre? dit M. de Riparfonds.

—Au point où nous en sommes il ne saurait y avoir d'indiscretion de vous à moi. Ecoutez: *Trouvez-vous demain à la chasse du roi à Marly, et suivez la personne qui se présentera à vous.*"

—Et puis?

—Rien; ni signature, ni cachet.

Le duc de Riparfonds prit la lettre et la tourna dans tous les sens.



—A propos! s'écria Hector, le laquais portait-il un manteau gris?

—Non dit Coq-Héron, ni gris, ni vert, ni bleu, ni rouge, ni manteau d'aucune espèce; il avait une souquenille.

—Prends garde, Coq-Héron; tu n'économises pas assez les explications; quand tu seras vieux, tu ne pourras plus en donner, dit Paul-Emile.

Hector expliqua le sens de sa demande à M. de Ripar-fonds qui le questionnait du regard.

—Eh! eh! voilà qui sent l'aventure, s'écria M. de Fourquevaux en quittant son fauteuil. Etes-vous heureux, mon cher marquis! Vous ressuscitez les aventures dans un pays où il n'y en a plus! Pauvre France! comme elle dégénère... Nous disons un homme à manteau gris un laquais mystérieux, un billet plus mystérieux encore, la chasse et un rendez-vous dans les bois... C'est charmant, comme les premières pages d'un conte de Boccace! Vous irez, cher marquis?

—Parbleu!

—C'est un peu imprudent! hasarda M. de Ripar-fonds.

—Et voilà ce qui en fait l'agrément. Le plaisir naît du danger, comme Vénus naquit d'un flot.

—La mythologie est neuve.

—Elle n'en est que plus séduisante!

—Il n'y a qu'un obstacle à cela, c'est que, pour suivre les chasses de Marly, il faut y être admis, reprit le duc.

—Ah diable! fit Hector.

—Le moment est passé; mais, si vous l'osez, adressez au roi, à souper, une prière qu'on ne lui fait que le matin... C'est peut-être plus hardi que d'attaquer une batterie.

—Bah! reprit Hector après avoir réfléchi quelques instants, tous ceux qui ont pris des batteries ne sent pas

mort  
pas

Le  
du c  
tena  
roi p  
une  
mom  
laie  
gran  
les e  
autor  
et, e  
dema  
et le

—  
To

vers  
roi, r  
rang  
bran  
Louis  
hardi  
d'aill  
lui q  
physi  
veur.

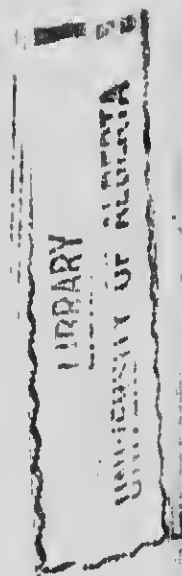
morts; tous ceux qui ont manqué à l'étiquette ne sont pas à la Bastille; j'irai.

Le soir venu, à dix heures, après que le maître-d'hôtel du quartier eut averti le capitaine des gardes qui se tenait dans l'antichambre de madame de Maintenon, le roi passa à son grand couvert où, comme d'habitude, une grande foule de courtisans l'attendait. C'était le moment où les dames, mais les dames seules, qui voulaient être de Marly, se présentaient. Il y en avait un grand nombre et des mieux titrées. Le roi, assis avec les enfants de France, les dames et les seigneurs debout autour de la table, Hector s'avança en dehors du cercle, et, comme le faisaient le matin les gentilshommes qui demandaient à être des voyages, il s'écria, le front haut et le chapeau à la main :

—Sire, Marly!

Tous les courtisans et toutes les dames se tournèrent vers le hardi jeune homme qui, au grand couvert du roi, manquait à l'étiquette. L'émotion courut dans leurs rangs pressés, et l'on vit leurs têtes s'agiter comme les branches d'un arbre touffu sur lequel le vent a passé. Louis XIV le regarda un instant en silence, mais la hardiesse ne déplaisait pas toujours au roi; il avait d'ailleurs un faible marqué pour les jeunes gens, et celui qui venait de parler était de haute mine et d'une physionomie franche et noble qui prévenait en sa faveur. Le roi sourit :

—C'est bien, monsieur, vous irez, dit-il.



XXII

LES BOIS DE MARLY

Le lendemain, on apporta à M. de Chavailles le justaucorps bleu, doublé de rouge, à galons d'argent entrecroisés d'or, qui était l'uniforme des chasses. Tandis qu'il s'en revêtissait, Coq-Héron marmotait entre ses dents toutes sortes de paroles inintelligibles.

— Voyons ! qu'as-tu à Machonner un tas de mots qu'on n'entend pas ? dit Hector.

— J'ai que je me demande si vous allez sérieusement à cette chasse ?

— Tu le vois.

— Après les avertissements de mademoiselle Cydalie et les visites de l'homme au manteau gris et l'appel de ce billet qui m'a tout l'air d'un piège tendu à votre bonne foi ?

— Justement à cause de tout cela.

— Monsieur, vous êtes fou !

— Je le sais.

Le laconisme de M. de Chavailles exaspéra Coq-Héron.

— Allez, allez, monsieur, vous faire casser la tête ; moi, je m'en lave les mains ! s'écria-t-il.

— Quoi ! tu penses que les choses iront jusque-là ?

— Elles iront plus loin.



—Ce serait difficile: cependant, si je le croyais, je réfléchirais.

—Il est bien temps!

—Que veux-tu: je m'imaginai que l'honneur du nom que je porte m'obligerait à ne pas reculer devant un danger; qu'il y aurait même lâcheté à fuir devant des menaces anonymes; mais puisque tu penses le contraire, eh bien! je n'irai pas.

Hector fit le geste d'ôter son justaucorps; Coq-Héron le saisit bravement par le bras.

—Avez-vous perdu l'esprit, monsieur? et que voulez-vous qu'on dise de vous à la cour? s'écria-t-il. Un Chavailles aurait eu peur? Tant que je vivrai, cela ne sera pas. Et d'ailleurs, auriez-vous demandé au roi la faveur de l'accompagner à la chasse tout exprès pour l'offenser par votre absence? Non, monsieur; vous ne parlez d'ôter votre justaucorps que pour me contrarier.

—Ce n'est pas mon intention.

—Elle n'y est peut-être pas dans le fond, mais elle est dans la forme. Je vais glisser des pistolets dans vos fontes, et vous courrez tranquillement le cerf.

—Eh bien! puisque nous voilà d'accord, va voir quel cheval on me destine et veille à ce qu'il soit bien sanglé.

Coq-Héron descendit aux écuries du roi, s'informa du cheval que M. de Chavailles devait monter, donna un coup d'oeil à la bride et rejoignit son maître.

—Votre coureur est superbe, alezan-brûlé, la crinière et les jarrets noirs, une étoile au front, bien ramassé, fort et large du poitrail; il a nom *Ajax*; il est de ceux qui galopent dix ou douze heures sans souffler. Vous en serez content.

Une heure après, la chasse s'enfonçait dans les profondes avenues des bois de Marly. Il faisait un temps gris, et bien que la matinée fût déjà assez avancée, de longs brouillards rampaient aux bords de la Seine, et,

LIBRARY  
UNIVERSITY OF ALBERTA

chassés par un vent humide, suspendaient leurs flocons de ouate blanche aux arbres de la rive.

Lonis XIV suivait la chasse en calèche, accompagné des dames de la cour et des grands-officiers de sa maison ; quarante ou cinquante chasseurs à cheval galopèrent autour de lui, et bientôt la troupe vagabonde, lancée sur les traces du cerf, disparut sous le couvert du bois. La menle ardente aboyait avec force, les piqueurs sonnaient de la trompe, les chevaux hennissaient, et, comme un tourbillon impétueux, la chasse s'enfonçait dans les profondes avenues, qui emblaient ouvrir, sous l'élan rapide des cavaliers, leurs longues colonnades de vieux chênes. Durant la première heure, Hector, plus attentif aux mouvements des cavaliers qu'aux accidents de la chasse, attendait l'apparition du guide mystérieux qui lui était promis ; ses yeux, habitués à sonder l'espace, interrogeaient à toute minutes la transparence douteuse des clairières et les sinuosités fugitives des sentiers ; ni laquais ni pages ne se montraient. La pensée d'un péril invisible suspendu sur sa tête avait d'abord charmé son esprit en le remplissant de cette secrète émotion qu'il aimait depuis son enfance à savourer ; mais enfin, las de chercher et d'attendre, il se laissa gagner au tumulte des voix et des cors, et, bercé par le galop infatigable d'Ajax, il s'abandonna à la double ivresse du mouvement et de la chasse.

M. de Riparfonds et M. de Fourquevaux l'avaient quelque temps observé, courant auprès de lui ; mais Paul-Emile, enivré par l'action, rencontra, au détour d'une allée, une calèche qui fuyait emportant, sur la soie de ses coussins, deux femmes qui lui parurent les plus séduisantes du monde.

— Dieu ! qu'elles sont jolies ! et je ne les connais pas !  
\* c'est ridicule, dit-il.

Et, poussant son cheval ventre à terre, il suivit la calèche qui allait un train d'enfer. Plus loin, M. de Ri-

parfonds, qui s'était arrêté une minutes pour rajuster la gourmette de son cheval, perdit de vue Hector. Le cerf était vigoureux et se faisait battre hardiment. Au bout de deux heures, si M. de Chavailles pensait encore à son billet, il n'y pensait guère; quant à M. de Fourquevaux, il n'y pensait plus; seul, M. de Riparfonds se le rappelait. Mais Hector avait disparu et il lui était impossible de le rejoindre. Les chasseurs, lancés à fond de train, passaient comme des fantômes parmi les arbres, et vingt routes s'ouvraient sous les pieds de leurs chevaux. Au moment où le cerf, traqué par les chiens, descendait à bords précipités les collines qui bordent la Seine, un homme à cheval parut sur la lisière du bois et fit signe à M. de Chavailles d'approcher. Hector, qui ramassait les rênes d'Ajax, cherchant de quel côté la chasse allait passer, vit l'homme et comprit le geste.

— Ah! dit-il, vous venez bien tard?

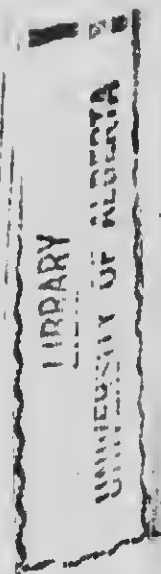
— Êtes-vous prêt? répondit l'homme sans prendre garde à l'exclamation d'Hector.

— Oui.

— Eh bien! suivez-moi.

— Écoute, reprit le jeune capitaine en tirant un pistolet de ses fontes, si tu me conduis à quelque piège, la première balle sera pour toi. Marche à présent, si tu veux.

L'homme pressa les flancs de son cheval, qui partit comme une flèche, et M. de Chavailles le suivit. La route où le guide venait de s'engager s'enfonçait au cœur de la forêt; quelque temps Hector entendit les aboiements sonores des chiens qui battaient la lisière du bois; mais le bruit de la chasse lointaine s'éteignit enfin, et bientôt le galop cadencé des deux chevaux ébranla seul les échos de la solitude dans laquelle ils se plongèrent. Hector et son guide franchirent ainsi trois lieues sans échanger une parole; ils venaient de quitter



le pays boisé pour entrer en plaine, lorsqu'au détour d'un chemin creux le cavalier se tourna vers M. de Chavailles et, lui montrant une maison assise au bord d'un champ, entre les haies, il lui dit :

—C'est là.

Cette petite maison, bâtie de briques, avec ses quatre angles de pierre, percée de fenêtres à cadres cintrés et couvertes d'ardoises, avait l'apparence d'un pavillon de chasse; elle était tapissée de vigne sauvage et de lierre. Quelques grands arbres, semés sans ordre, l'entouraient. et un rideau de peupliers, dont les flèches décharnées fendaient le ciel, la séparait des champs voisins. Quand les deux cavaliers sortirent du chemin creux ouvert dans le bois, une femme, qui était assise sur le tronc d'un arbre renversé, se leva et regarda en écartant la mante à capuchon dont elle était enveloppée; son corps s'inclina légèrement en avant, et sa main s'appuya contre le jambage d'une porte à claire-voie. En quelques bonds, les deux chevaux eurent atteint la maisonnette, le guide retint son cheval, et la femme, qui tremblait un peu, releva son capuchon.

—Christine! s'écria M. de Chavailles, et il sauta par terre.

Avant que Christine pût parler, il avait saisi ses deux mains et les couvrait de baisers brûlants. Enne et ses joues couvertes d'une rougeur pudique, elle n'osait retirer ses mains et le regardait.

—Ici! vous ici? s'écria-t-il enfin.

—Depuis hier seulement, et ma première pensée a été pour vous, dit-elle.

Hector la regarda avec des yeux si pleins d'amour, qu'elle baissa les paupières et l'entraîna vers le pavillon.

—Venez, dit-elle, mon père est là. il vous attend, et vous ne doutez pas du plaisir que vous lui ferez.

En parlant ainsi, Christine poussa la porte à claire-

voie qui fermait le jardin et conduisit Hector vers le pavillon; mais il résista à la douce pression du bras de Christine passé sous le sien, et la retint en arrière.

— Un mot, de grâce, un mot! lui dit-il; j'ai le cœur plein d'une émotion qui m'était inconnue avant de vous avoir rencontrée; les paroles viennent en foule sur mes lèvres, et je n'en trouve aucune pour vous dire tout ce que je sens. Vous souvient-il, Christine, de ce jour déjà loin où, tout enfant, votre bouche endormie me convia au retour?... Il me semble encore entendre votre voix qui m'appelait... Je suis revenu, et l'ange qui me protège m'a ramené près de vous... Le cœur me battait lorsque vos bras s'arrondirent autour de mon cou; il me bat plus fort à présent... Mille sensations inexprimables me troublent et me ravissent, des larmes me viennent aux yeux tandis que je vous regarde, et cependant je suis heureux!... Christine... Christine, vous que j'aime, ne me direz-vous rien et ne m'apprendrez-vous pas si vous vous êtes souvenue de celui que vous appelez?

— Et que vous dirais-je que vous ne sachiez déjà? répondit Christine. Vous faut-il des mots pour comprendre tout ce que mon silence vous a dit, et croyez-vous que Grenoble soit assez loin et mon âme assez ingrate pour avoir déjà tout oublié?

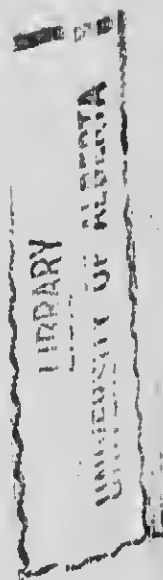
Hector prit silencieusement les mains de Christine et les porta à ses lèvres.

— Je vous aime, reprit-il, et n'aimerai jamais que vous?

— Prenez garde, mon père est là, et Dieu vous en tienne! dit-elle en lui montrant le ciel.

Elle passa le seuil de la petite maison et introduisit Hector dans une salle où M. de Blettartins attendait dans un grand fauteuil, au coin du feu.

— Béni soit le jour qui nous rassemble! s'écria-t-il en embrassant Hector; quand je vous vois tous deux au-



près de moi, vous, mon fils d'adoption, à côté de la fille que Dieu m'a donnée, il me semble que je renaissais à l'espérance !

Hector s'assit entre le père et la fille, et après les premières paroles données à la joie de leur réunion, il demanda à M. de Blettartins à quelle cause il devait de le voir aussi près de la cour.

—Rien n'est plus simple, répondit le vieux gentilhomme ; les lettres que j'attendais durant votre séjour à Grenoble me sont arrivées ; elles me portaient d'assez bonnes nouvelles ; le seigneur qui me protège avait vu les ministres, et sans me nommer, il les avait intéressés à ma position : 'Venez, m'écrivait-il, un pavillon de chasse que j'ai aux environs de Paris vous recevra ; vous y serez à l'abri de toute inquiétude et vous pourrez profiter de toutes les bonnes occasions qui se présenteront. Elles ne se feront pas attendre, et quand je croirai le moment propice, moi-même je vous conduirai aux pieds du roi.'

—Et vous êtes venu ?

—Pouvais-je résister au plaisir de me rapprocher d'un lieu où vous étiez ? Une chaise a été bientôt trouvée et nous sommes partis.

—Mais ne craignez-vous pas qu'on ne découvre votre retraite ?

—C'est presque impossible. Nos gens ont pris, depuis notre départ de Grenoble, la livrée du seigneur qui m'a écrit, on nous croit de ses parents, et nous habitons ce pavillon sous des noms d'emprunt. Et puis, vous le savez, nos ennemis pensent toujours à nous chercher au loin, et jamais là où ils sont eux-mêmes.

—N'est-ce pas de la témérité ?

—C'est de la prudence.

Prudence ou témérité, le sentiment qui avait poussé M. de Blettartins à venir s'établir dans le voisinage de Marly ne pouvait pas manquer de séduire Hector ; il ha-

sarda quelques objections, mais il regarda Christine, que ce voyage rapprochait de lui, et il demeura convaincu que le vieux gentilhomme avait raison.

—Vous passerez l'hiver à la cour, reprit M. de Blettarins, nous sommes assez près de Versailles et de Marly; vous nous viendrez voir souvent...

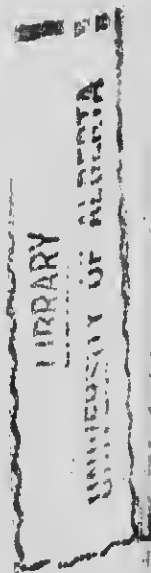
—Tous les jours! dit Hector.

—Vous nous direz ce que vous faites, et lorsqu'à la prochaine campagne vous tirerez l'épée, peut-être pourrions-nous vous faire nos adieux publiquement au grand lever du roi!

Hector raconta à son tour la réception qu'il avait obtenue du roi et quelles espérances lui souriaient dans l'avenir.

—Nous sommes dans un temps, disait-il, exalté par la présence de Christine, où l'épée peut prétendre à tout. D'autres, qui ont commencé sous de moins brillants auspices, sont arrivés aux plus hauts emplois militaires. La France est attaquée de deux côtés à la fois, au nord et sur les Alpes; la place de tous les hommes de coeur est à l'armée... Les plus hardis passeront les premiers. J'ai maintenant une compagnie; au printemps, la guerre se rallumera plus ardente que jamais; mon régiment est de ceux qui entreront le plus tôt en campagne, et je ne vois pas pourquoi, de bataille en bataille, je n'arriverais pas jusqu'au bâton de maréchal de France.

Hector, en parlant, regardait M. de Blettarins; mais son discours s'adressait à Christine; il semblait lui dire: "Ces grades, je veux les conquérir pour vous; ces honneurs, je veux vous les offrir; si mon rêve se hausse jusqu'au bâton de maréchal, c'est pour vous mériter! Vous êtes ma pensée et mon but!" Elle le comprenait, et toutes les tendresses de son coeur se reflétaient dans l'humide et transparente lumière de ses yeux. Les heures passaient vite, et il fallut que M. de Blettarins rappe-



lât à M. de Chavailles qu'il devait retourner à Marly. Hector céda et prit congé du gentilhomme en promettant de revenir le lendemain. Christine voulut le reconduire jusqu'en dehors du jardin, où Ajax battait du pied. Ils firent quelques pas ensemble dans la plaine, au bras l'un de l'autre; puis, au moment de se séparer :

—Hector, lui dit-elle en lui prenant la main, vous me demandiez un mot, un seul mot, tout à l'heure. Vous m'avez confié vos projets, mais la mort peut se mettre entre nous. Ecoutez-moi bien, et croyez que je suis sincère comme si je parlais devant un prêtre. Si vous ne revenez pas, Hector, je ne serai jamais qu'à Dieu.

Lorsque M. de Chavailles reparut à Marly, M. de Riparfonds et M. de Fourquevaux, après s'être enquis de lui à tous les piqueurs, allaient envoyer à sa recherche. Mille questions se pressaient sur leurs lèvres, mais Hector les entraîna dans une allée déserte du jardin.

—Regardez-le ! dit Paul-Emile, voyez quel air de joie ! quel épanouissement ! quels éclairs dans ses yeux ! Je doute qu'Endymion lui-même ait eu cette physionomie aux heures où Diane lui rendait visite.

—Vous nous avez remplis d'inquiétude, dit M. de Riparfonds ; vous êtes-vous égaré ? Qui a pu vous retenir aussi longtemps ?

—J'aime ! et je suis aimé ! je suis heureux ! répondit Hector en les embrassant tous deux.

Paul-Emile soupira.

—Et voilà ce qui vous rend heureux ! dit-il. On m'a aimé quelquefois, et ça m'a rendu gai tout au plus.

—C'est que vous ne connaissiez pas Christine.

—Ah ! elle s'appelle Christine !... Le nom ne fait rien à la chose, mon cher marquis ; j'en ai tant essayé de ces noms féminins, que si le bonheur devait se cacher sous l'un d'eux, j'aurais fini par mettre la main dessus.

—Vous avez beaucoup vécu, quoique jeune, reprit le duc en s'adressant à Hector ; je vous sais mesuré dans

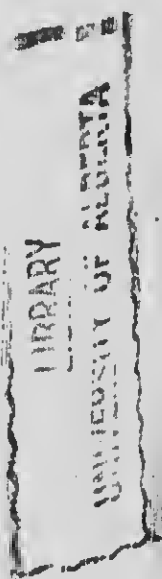


vos paroles, réfléchi dans vos actions, et vous parlez de ce sentiment nouveau avec une chaleur qui me donne à penser qu'il est sérieux.

— Si sérieux que je prétends donner à mon amour la conclusion du mariage.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Paul-Emile, vous parlez déjà de mariage ! Eh ! malheureux, que ferez-vous demain, si dès le premier jour pour aller au fond des choses ? On cause avec vous de bonne amitié, gaiement, sans penser à mal, et voilà que tout à coup, sans avertissement, brusquement comme une boule qui abat des quilles, vous nous jetez à la tête le mot le plus lourd de la langue française ! Ménez au moins les transitions, et ne faites pas intervenir le mariage dès le premier chapitre du roman. A-t-on jamais vu le mois de janvier succéder au mois de mai ? Donnez aux amours le temps de blanchir, et attendez pour épouser votre La Vallière qu'elle ait l'âge de madame de Maintenon ! Ah ! vous êtes trop pressé de marcher sur les fleurs de votre printemps, de mettre un frein à la chimère ailée qui vous emporte au pays des fantaisies, de poser un éteignoir sur vos illusions, d'emprisonner vos espérances ! J'étais mélancolique dès ce matin, voilà que vous m'avez attristé, et quels rêves affreux vont se disputer ma nuit ! Il me semble vous voir déjà ramper dans la vie avec le visage taciturne des ronte de comédie, la perruque d'écaille, sans dentelles ni gaieté, et mal entortillé dans les modes de l'an dernier. Qu'on se marie à quarante ou cinquante ans, je le veux bien ! Ne faut-il pas avoir quelqu'un à quereller aux heures où l'on n'a rien à faire ? Mais à vingt-cinq ans !... quel suicide ! Ah ! mon pauvre ami, vous me donnez envie de pleurer !

Mais le bonheur est égoïste, et M. de Chavailles laissa Paul-Emile s'abîmer dans sa tristesse, sans lui prodiguer de consolations. Il raconta quelle aventure l'avait rapproché de Christine, à Grenoble, comment il l'avait re-



trouvée à Paris, quel espoir nourrissait M. de Blettarrins, et la résolution qu'il avait prise d'épouser sa promise aussitôt qu'il le pourrait.

—Vous le devez d'autant plus, dit M. de Riparfonds, que mademoiselle de Blettarrins est pauvre et persécutée.

—Riche, heureuse, puissante, je n'eusse jamais osé prétendre à sa main, et cependant, sans elle, je sens bien que le bonheur me serait impossible.

—Vous descendez certainement de Pyramme et Thisbé, dit M. de Fourquevaux; depuis les églogues, on n'a pas entendu parler de flamme pareille! Elle est donc bien belle, votre Christine?

—Belle comme les amours! C'est la plus charmante et la plus adorable fille qui respire sous le ciel. Une âme de vierge dans un corps de déesse!

—J'en étais sûr! Il est surprenant que chaque femme ait été, à un moment donné de sa vie, la plus ravissante des créatures humaines! Blonde, brune, châtaine ou rousse; grande petite, grasse ou maigre; noble ou roturière, femme ou fille, d'Europe ou d'Afrique, paysanne ou grande dame, il n'en est pas une qui n'ait été, pour cinq minutes au moins, la reine des fées! Quels yeux singuliers l'amour donne aux hommes! Ils aiment, voilà le même masque sur tous les visages! Oh! les amants!...

Hector regarda Paul-Emile d'un air stupéfait.

—Ah! vous ne connaissez pas notre ami M. le comte de Fourquevaux, dit M. de Riparfonds; quand vous aurez vécu plus longtemps dans sa compagnie, vous saurez que c'est un puits d'homélies, un recueil d'oraisons, un répertoire de harangues mélancoliques. Il y a des jours où il s'habillerait volontiers de noir de la tête aux pieds, comme un catafalque, et creuserait sa propre fosse en chantant un *de profundis*; d'autres fois il parle en philosophe revenu des erreurs de ce monde et vous prouve en trois points, et d'après les règles de la meilleure rhé-

torique, qu'il n'y a pas de bonheur sur terre, que le plaisir est une vanité, que la vie est un exil, et que le mieux qu'on puisse faire, c'est d'imiter M. de Rancé. Mais tous ces beaux discours ne l'empêchent pas d'être le plus heureux homme de France.

—J'enrage quand je vous entends parler de la sorte ! s'écria Paul-Emile. Vous me raillez parce que vous êtes sage ! Minerve vous a prêté son égide pour vous mettre à l'abri des coups du sort, et vous n'avez pas pitié des mortels que l'infortune accable !

—Pauvre malheureux !

—Sans doute je le suis ! Qu'ai-je donc tant pour ne pas l'être ?

—Ah ! vous voulez compter !

—Oui.

—Eh bien, comptons. D'abord, vous êtes jeune.

—La jeunesse passe !... Et puis, ne regardez pas au visage ! voyez au cœur ; j'ai cent ans.

—Vous avez un grand nom.

—Il est plus lourd à porter.

—Vous êtes riche.

—Cela regarde mon intendant.

—Vous jouissez d'une santé merveilleuse.

—En apparence, comme les plus beaux fruits, mais le ver est au cœur.

—Vous plaisantez naturellement.

—Il n'y a pas de mérite à cela.

—Vous avez de l'esprit.

—Searon, le prédécesseur de Louis XIV, en avait, lui aussi, et cependant !...

—Allez au diable ! s'écria M. de Riparfonds impatienté.

—Je ne sais pas où il demeure, répondit Paul-Emile.

Hector interrompit leur dialogue d'un grand éclat de rire.

—Ah ! vous riez, vous ? reprit M. de Fourquevaux.

LIBRARY  
UNIVERSITY OF ALBERTA

Est-ce que l'égoïsme vous serait venu avec le bonheur?... Tenez, mon ami, au lieu de plaisanter comme notre cher duc, parlez-moi sérieusement; j'ai confiance en vous, et si vous m'indiquez un moyen d'être heureux, je le suivrai aveuglément.

—Imitez-moi, et mariez-vous.

—Pour se marier, il faut avoir une femme.

—Cherchez et vous trouverez; et quand vous aurez trouvé une belle jeune fille, donnez-lui votre cœur et arrangez-vous pour l'aimer toujours.

—Toujours!... Cela dure-t-il longtemps?

Hector tourna le dos à ce fou, et s'en alla rêver à Christine derrière les charmilles. Le lendemain, il fut conduit par M. de Riparfonds, à Meudon, chez le dauphin; à St-Cloud, chez madame la duchesse d'Orléans; à Versailles, chez M. le duc de Bourgogne; et ces réceptions le menèrent jusqu'au soir; mais au moment où le jeu commençait, avant le souper du roi, il quitta les appartements, monta à cheval, et partit pour le pavillon. La nuit était froide et claire; des myriades d'étoiles scintillaient au ciel, où la grande voie lactée étendait son écharpe; le cerf bramait dans les bois, et les pieds du cheval frappant à coups pressés la terre durcie du chemin sonnaient dans l'air vif. Le cavalier, penché sur la selle, dévorait l'espace, tandis que son regard impatient fouillait l'avenue profonde et muette; il passait comme le vent et regrettait de ne pas aller plus vite. Cependant un autre cavalier, lancé sur les traces d'Hector, le suivait au galop, en maintenant toujours la même distance entre eux; mais, plus sombre et plus mystérieux qu'un fantôme, il traversait la nuit limpide sans éveiller aucun écho; un brouillard sortait des naseaux du cheval aiguillonné par l'éperon; mais ses durs sabots broyaient la terre sans bruit, et pour si terrible que fût sa course, le vent ne pouvait en porter le son aux oreilles d'Hector. Lorsque M. de Chavailles s'arrêta à

la porte du pavillon, le cavalier retint la bride de son cheval sur la lisière du bois entre les troncs noirs des chênes, l'attacha aux branches d'un arbre, et se glissa, courbé dans le chemin creux, jusqu'à la haie. Après que Christine eut entraîné M. de Chavailles dans le pavillon, l'inconnu en fit le tour, revint ensuite jusqu'à la lisière du bois, examina un instant les linges qui emmaillotaient les pieds du cheval, sauta en selle et s'enfonça dans la forêt.

---

LIBRARY  
UNIVERSITY OF ALBERTA

XXIII

UN VIEILLE CONNAISSANCE

Quelques jours après cette visite nocturne, un soir, à la tombée de la nuit, Hector, qui n'aurait pas mieux demandé que de passer sa vie au pavillon, se promenait avec M. de Blettarins en dehors du petit jardin dont la légère porte à claire-voie venait de se fermer derrière eux. Le vieux gentilhomme avait pris le bras de M. de Charailles et suivait un sentier qui tournait autour de la haie.

—J'ai voulu vous entretenir seul, lui dit-il, parce que le moment est venu de vous ouvrir mon cœur.

—Parlez! répondit Hector un peu ému de ce préambule.

—Voilà que la vieillesse me vient, et la mort peut me surprendre à chaque instant.

—Vous? Mais vous êtes vigoureux et sain... Écartez de semblables idées.

—Je n'en parle jamais à ma fille, mais à vous qui êtes un soldat, je dois le dire... Je suis comme un vieil arbre encore vert; les passants l'admirent, le voyant debout, mais le mal est à la racine, et le premier coup de vent le jettera par terre... Ma vie s'est épuisée à lutter, à combattre, à courir. La pensée de ma fin prochaine m'inspire de nouveaux devoirs.

Hector pensa à la douleur de Christine si son père venait à mourir, et frissonna.

— Vous pouvez faire que je m'en aille sans regret, reprit M. de Blettarins.

— Disposez de moi ! dit Hector.

— Ma fille va rester seule.

— Ne suis-je pas votre fils, et tant que je vivrai sera-t-elle jamais seule ?

— Eh bien ! soyez mon fils tout à fait et devenez son époux.

— Mon père ! s'écria M. de Chavailles, vous prévenez tous les vœux de mon cœur ! J'aime votre fille ; mais avant de vous demander sa main, je voulais la mériter, illustrer mon nom dans quelque bataille et revenir digne d'elle.

— Il suffit qu'elle vous aime et que vous l'aimiez. Le reste viendra à son heure.

— Eh bien ! dit Hector, c'est le bonheur qui m'arrive avant la gloire !

— Écoutez, continua le vieux gentilhomme, le temps presse ; trop de coups m'ont frappé pour jouer avec les jours ; sais-je combien il m'en reste encore à vivre ? Vous épouserez Christine demain.

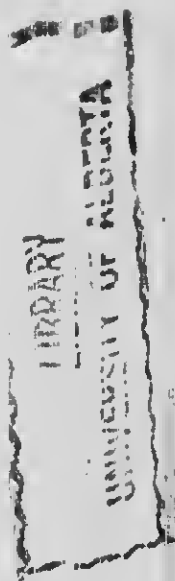
— Demain !... répéta Hector ivre de joie.

— Et quand je vous l'anrai donnée, je quitterai la vie comme un laboureur quitte le champ où il vient d'ouvrir son dernier sillon.

Ils causèrent quelque temps encore, puis M. de Blettarins s'arrêta :

— Allez maintenant, dit-il, j'avertirai ma fille, et vous prévenez vos amis, pour qu'ils soient les témoins de Christine et les vôtres.

Hector serra M. de Blettarins dans ses bras et monta à cheval. Une minute après, la silhouette noire du cavalier s'effaçait derrière le rideau d'arbres de la forêt. Une joie enivrante remplissait le cœur de M. de Cha-



vailles; l'air froid de la nuit qui passait dans ses cheveux, lui semblait le souffle caressant d'une fée invisible qui écartait toutes les épines de son chemin; des soupirs embrasés lui venaient aux lèvres, et il donnait des baisers au vent qui les emportait vers le pavillon de Christine. Il avait tout ensemble ces trois biens inexprimables qui ne s'unissent qu'une fois dans la vie : la jeunesse, l'espérance et l'amour; il avait rencontré, dès son premier pas dans le monde, la femme qu'il devait aimer toujours; une longue carrière s'ouvrait devant son ardeur, des amitiés dévouées veillaient autour de lui; un coeur sincère et limpide comme l'eau d'une source, battait à son nom. Son âme se fondit dans un élan de reconnaissance et il leva les yeux au ciel qui lui envoyait tant de bonheur ensemble. La lune venait d'ouvrir son croissant d'or au-dessus d'un léger banc de nuages et perçait de ses flèches lumineuses l'obscurité lustrée de la forêt. Les bouleaux dressaient au milieu des clairières leurs troncs pareils à des colonnes d'argent, et quelque merle éveillé par le galop du cheval s'envolait en sifflant dans les taillis. Hector pressait ou ralentissait le pas de son cheval au gré de son caprice; il regardait la lune avec les yeux amoureux d'un berger thessalien, et la pensée de son bonheur s'accroissait du spectacle de cette solitude calme et sereine; à mesure que l'astre charmant s'élevait dans le ciel, l'ombre, pareille aux plis d'un manteau qu'on roule, s'affaiblissait de la route, et la nature, comme un enfant qui s'endormait sous les langes transparents de cette nuit d'hiver. Tout à coup la détonation d'une arme à feu éclata dans le silence; le cheval d'Hector se cabra violemment, pirouetta sur ses pieds de derrière, frappa l'air de ses jambes et tomba sur le dos. Au même instant, deux cavaliers sortirent de l'épaisseur du bois et fondirent sur Hector, entraîné dans la chute de son cheval.



—Traîtres! s'écria-t-il en cherchant à tirer son épée; mais, avant qu'il pût y parvenir, les pointes de deux longues rapières le piquèrent au cou.

—Pas un mot ou vous êtes mort, dit l'un des cavaliers qui avait mis pied à terre ainsi que son camarade.

M. de Chavaillès, sans tenir compte des menaces de ses assassins, s'efforçait de retirer sa jambe engagée sous le ventre de l'animal et l'ouvrir les fentes pour y prendre un pistolet; celui des cavaliers qui venait de parler se jeta sur Hector pour le bâillonner, mais en le voyant de plus près, il recula brusquement.

—Monsieur de Chavaillès! s'écria-t-il. Eh parbleu mon cher élève. La place m'est heureuse à vous y rencontrer.

—Frère Jean! s'écria Hector stupéfait en reconnaissant l'ermite de la tour du mont Ventoux.

—Lui-même, avec notre ami Biscot, qui sera, j'en suis sûr, charmé de vous avoir retrouvé.

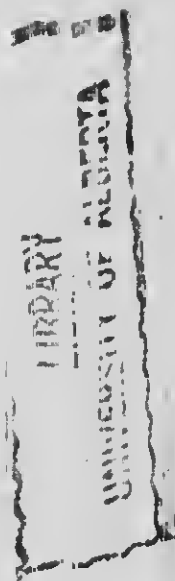
Le second cavalier et fit entendre une espèce de grognement et se passa la main sur le front pour un acquiescement.

—Frère Jean, reprit M. de Chavaillès; ah! coquin, je serais ravi de te casser la tête avant de mourir.

—Permettez, monsieur le marquis, dit l'ermite en attrapant le bras d'Hector, il n'est plus question de mourir à présent. Biscot est un maladroit; mais je suis enchanteré d'une maladresse qui vous laisse en vie. Tenez-vous tranquille et nous allons vous remettre sur pied... Patte de coquin, comme vous disiez tout à l'heure, je n'ai pas envie de vous faire le moindre mal... Hé! Biscot! tire un peu le cheval par là, tandis que je vas soulever monsieur le marquis.

Dans la position où était Hector, la résistance était impossible; il se résigna et se laissa prendre tranquillement par les épaules.

—Voilà qui est fait, ajouta frère Jean lorsqu'il vit



M. de Chavaillles debout au milieu du chemin ; grâce au ciel, vous n'avez rien de cassé, j'imagine ?

— Rien, dit Hector en remuant ses jambes et ses bras.

— C'est ce qui me fait dire que Biscot est un maladroit... Regarde un peu, Biscot... l'animal est touché à la tête ; tu as tiré trop vite... Quand un cavalier passe au galop, il faut tirer en avant, c'est clair ; mais M. le marquis marchait au pas, il fallait viser en plein corps. Tu l'aurais tué raide.

Pendant ce singulier discours, Hector examinait attentivement frère Jean, et, la main sur la garde de son épée, s'appêtait à vendre chèrement sa vie, si, par hasard, l'honnête ermite ne persévérât pas dans ses intentions pacifiques.

— Je vous demande pardon, reprit frère Jean en se tournant vers M. de Chavaillles ; c'est une petite leçon de tir que je donne en passant à Biscot, et qui pourra lui servir dans l'occasion.

— Mais au métier que vous faites, c'est une occasion qui ne tardera pas à se présenter.

— On ne sait pas, monsieur ! Il ne faut pas d'ailleurs juger les gens sur leur mine ; je ne suis peut-être pas aussi scélérat, dans le fond, que j'en ai l'air.

— Alors votre air ment furieusement.

— Qui est-ce qui dit jamais la vérité, monsieur ?

— Gouaillieur et coquin... vous n'avez pas changé, frère Jean.

— C'est que je suis constant, monsieur le marquis.

Un bruit lointain et saccadé, comme celui qui proviendrait du galop de plusieurs chevaux, attira tout à coup l'attention de frère Jean.

— Eh ! dit-il, se sont mes gens : ils auront entendu le coup de carabine de Biscot, et ils accourent... Vite, vite, Biscot ; aide-moi à jeter ce cheval dans cette mare. Biscot, qui agissait plus qu'il ne parlait, prit le che-

val par les deux jambes de devant, frère Jean le soulevait par celles de derrière, et ils le précipitèrent dans une espèce de grand trou bourbeux où il s'enfonça.

—Bien ! dit frère Jean en revenant à Hector, voilà le corps du délit anéanti... A présent, monsieur le marquis prenez le chapeau et le manteau à Biscot, et couvrez-vous-en.

—Mais pourquoi faire ? demanda Hector.

—Prenez toujours, dit frère Jean en jetant le manteau sur les épaules de M. de Chavaillès ; la nécessité est la mère de tous les déguisements. Bien ; vous êtes tout à fait méconnaissable sous ce grand diable de feutre noir... Je ne sais que Biscot au monde pour choisir de pareils chapeaux. Maintenant, monsieur le marquis, vite le pied sur l'étrier et mettez-vous en selle sur le cheval de Biscot.

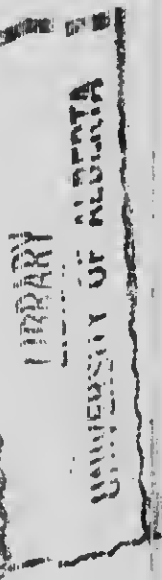
Frère Jean agissant et parlant tout à la fois, si bien que M. de Chavaillès et lui se trouvèrent à cheval en même temps.

—A présent, mon brave, poursuivait frère Jean en s'adressant à Biscot, ramasse des fougères sèches et de la terre pour couvrir les traces du sang qui sont sur le chemin... Il ne faut laisser rien paraître de ce qui est arrivé.

Tandis que Biscot exécutait cet ordre avec prestesse, le ratentissement du galop qui avait frappé l'oreille de frère Jean devenait plus clair et plus distinct d'instant en instant. Encore deux minutes, et les cavaliers invisibles allaient surgir du milieu des ténèbres.

—Bien ! voilà qui est fait ; maintenant, Biscot, reprit frère Jean, perche-toi sur quelque arbre, comme un corbeau, ou tapis-toi sous les buissons, comme un renard. Vite ! voilà mes drôles au bout de l'avenue.

Biscot se glissa dans le fourré sans répondre, et disparut parmi les broussailles comme un serpent ; quelques branches sèches craquèrent sous ses pieds ; on en-



tenduit pendant une seconde le froissements des rampeaux écartés par sa marche, et ce fut tout.

Un cliquetis de fer sonnant aux deux bouts de l'avenue attira l'attention de M. de Chavailles; il retourna la tête et se vit en présence de sept ou huit cavaliers qui arrivaient bride abattue.

Deux ou trois autres, moins bien montés, les suivaient à quelque distance.

Tous se rangèrent autour de frère Jean, qui caressait tranquillement le bout de sa moustache. Hector s'assura que ses pistolets étaient aux fontes, et se tint prêt à agir à la première alerte.

—Eh bien! dit l'un des cavaliers qui avait un grand nez recourbé comme le bec d'un aigle sur une moustache en croc, est-il mort? est-il blessé? est-il prisonnier?

—Ni prisonnier, ni blessé, ni mort, répondit froidement Jean.

—Ah bah!

—Si tu as des yeux, regarde; si tu as des pieds, cherche.

—C'est donc Biscot qui a tiré?

—C'est Biscot.

—Grand maladroit! dit le cavalier en jetant un regard de mépris sur celui qu'il prenait pour Biscot.

Tout la troupe murmura, et de toutes ces bouches armées de formidables moustaches sortit une volée d'épithètes mal sonnantes; mais Hector n'avait garde de répondre et laissa passer l'orage sans sourciller.

—Je lui ai déjà dit tout cela et même plus, reprit frère Jean, ainsi taisez-vous. Après ça, il ne faut pas trop accuser Biscot. Si j'avais tiré, je n'aurais peut-être pas été plus adroit que lui.

—Vous? dit avec un air de doute l'homme au grand nez.

—Ah! il fallait voir comme il courait! Un cerf ne

va pas plus vite!... On aurait dit que son cheval avait des ailes!

—C'est singulier, je ne l'ai pas entendu! dit un autre cavalier.

—Ne comprenez-vous pas que notre homme a noué des linges autour des pieds de son cheval?

—L'intrigant!

—Il aura eu vent de nos projets... Et puis, ne croyez pas qu'il ait eu la politesse de galoper dans le grand chemin des braves gens, comme un honnête cavalier.

—Où courait-il?

—Là, dans le bois! répondit frère Jean en désignant le rideau de la forêt... Il y a, bien sûr, quelque petit sentier caché dans le taillis... Il filait une flèche quand Biscot l'a vu... Mon gars a fait feu, et lestement, je dois le dire; mais bah! le coquin était déjà loin, et la balle s'est perdue dans les branches.

—Le coquin, c'est moi, pensa M. de Chavailles, quelle antithèse!

Il fut convenu que la troupe ajournerait son expédition à une autre nuit et prendrait mieux ses mesures.

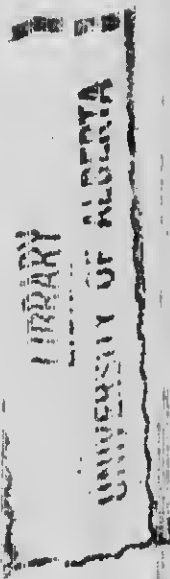
—Rentrons dans nos quartiers, dit alors frère Jean; c'est une bonne aubaine que nous perdons, mais un petit désagrément n'est pas fait pour abattre des braves tels que nous; rira bien qui rira le dernier.

La troupe poussa hors du bois et prit la route de Paris. frère Jean et le faux Biscot pressèrent le pas de leurs chevaux et marchèrent un peu en avant. Quand ils eurent mis une certaine distance entre eux et le reste de la bande, frère Jean se pencha à l'oreille de M. de Chavailles.

—Quels niais! dit-il, mais tout de même c'est assez bien joué.

—Pas mal vraiment, répondit Hector; mais Biscot, que va-t-il devenir?

—Oh! ne vous inquiétez pas! Biscot a l'apparence



candide d'une jeune oie, mais il est plus rusé qu'un vieux chat. Il prendra des chemins détournés et, grâce à une remarquable collection de fausses barbes et de faux soureils qu'il a toujours dans ses poches, il arrivera à Paris sans encombre.

—Voilà qui me rassure tout à fait.

—Ne vous semble-t-il pas que, pareils à Nisus et Euryale, nous sortons du camp de Turnus?

—Permettez-moi d'espérer que notre expédition aura un autre dénouement.

—J'y compte bien... L'amour de la tradition ne va pas jusqu'à vouloir se faire tuer... Continuez à jouer le rôle de Biscot, — ce n'est pas difficile, — il n'y a qu'à se taire : Biscot est muet de tempérament ; nous arriverons à Paris de grand matin ; j'aurai l'air de vous donner un ordre et vous irez où bon vous semblera.

—Si j'y allais tout de suite?

—Non pas ; votre fuite pourrait exciter les soupçons de mes gars... Le grand escogriffe qui, le premier, m'a parlé, voudrait bien ma place...

—Celui qui porte un justaucorps de peau garni d'un grand couteau à manche de corne?

—Précisément. Ah ! mon Coquelicot, — c'est le nom qu'il porte, est madré comme un singe, et je n'ai pas besoin de tourner la tête pour être certain qu'il nous observe du coin de l'oeil.

—Ainsi, je dois vous suivre?

—C'est plus sûr. Et puis, si ces gens-là nous surveillent, ils vous escortent aussi.

—C'est juste. Eh bien ! donc, frère Jean, puisque nous avons le loisir de pouvoir causer, me permettez-vous de vous adresser une petite question?

—Faites.

—Est-ce tout simplement pour le plaisir de fouiller mes poches que vous avez tiré sur moi comme sur un faisan?

—Ah! fi!

—Me preniez-vous pour Samuel Bernard? Et aviez-vous quelque compte à régler avec ce digne financier?

—Point. J'ai tiré sur vous pour rendre service à une personne qui m'en avait prié.

Hector regarda frère Jean; il ne se savait pas d'ennemi, et cette déclaration l'étonnait beaucoup.

—Vous parlez sérieusement? dit-il.

—Très sérieusement, foi d'ermite!

—Eh bien! alors, permettez-moi une seconde question.

—Ne vous gênez pas.

—Dites-moi, s'il vous plaît, le nom de cette personne aimable qui pense à moi quand je ne pense pas à elle?

—Je suis vraiment navré de vous refuser, mais c'est impossible.

—Et pourquoi?

—Parce que, nous autres coquins, nous avons notre parole comme les honnêtes gens, et j'ai juré de me taire.

—Mais vous aviez juré de me tuer aussi!

—Oui, et vous savez qu'il n'a pas dépendu de Biscot que je tinsse parole.

—C'est une justice à lui rendre.

—Tout autre que vous aurait, depuis une heure, six poncees de fer dans la gorge.

—Il est bien heureux que je ne sois pas cet autre.

—Certainement. Vous savez qu'il m'a toujours répugné de frapper les gens désarmés... J'ai voulu voir à quel gentilhomme j'avais affaire, et je vous ai reconnu.

—La personne pour laquelle vous agissiez ne vous avait donc pas dit mon nom?

—Jamais. Me serais-je chargé de cette commission, si j'avais su qu'il s'agit de vous?

—Voilà qui m'étonne, après le tour que je vous ai joué aux environs de Carpentras!

—Vous m'avez toujours plu, et ce tour-là, loin de di-

LIBRARY  
UNIVERSITY OF ALBERTA

minuer mon estime pour vous, l'a augmentée. Je me rappellerai longtemps la surprise que j'éprouvai, à mon réveil, lorsque, ne vous voyant pas, j'aperçus, accroché à l'épine d'un buisson, le petit papier sur lequel vous aviez écrit vos adieux. Il n'y avait que deux lignes, et je les sais par coeur.

—Vraiment !

—Les voici : "J'ai mangé votre pain, j'ai dormi sous votre toit ; je vous pardonne le mal que vous m'avez fait. et ne dirai jamais rien de ce que j'ai vu." Et vous aviez signé : Hector-Dieudonné de Chavailles, marquis de Chavailles.

—C'est, ma foi, vrai.

—Oh ! je n'ai rien oublié ! le procédé était d'ailleurs délicat, vous pouviez avertir la maréchaussée, courir à l'ermitage privé de ses défenseurs, et vider nos coffres... Vous préféreriez ne rien dire. Cela me toucha. Mes associés s'effarouchèrent un peu à la lecture de ce billet ; mais je les rassurai en me faisant caution de votre parole.

—Voilà, frère Jean, un trait qui m'attendrit.

—Que voulez-vous ! je vous aimais ! Nous rentrâmes à la tour du mont Ventoux, et les choses continuèrent sur le pied que vous savez.

—C'est-à-dire les emprunts forcés, la dîme, la contrebande et la fausse-monnaie.

—Eh ! vous n'oubliez rien non plus ! Mais votre départ m'avait attristé ; je ne trouvais plus personne à qui parler des *Géorgiques* ou du *Satyricon*, et les meilleurs vins, sans l'épice de nos conversations lettrées, me paraissaient fades. Un an après, les soudats du gouverneur de Provence, à qui des marchands avaient porté plainte, surprirent l'ermitage une nuit de tempête ; on nous tua cinq associés, quatre furent pris et pendus, et le reste réussit à s'échapper à la faveur de l'obscurité.

—Et Ture ?



—Tiens! vous vous souvenez de Ture?

—Un brave chien!

—Ah!... il est devenu dévot!... Pris par un sergent, il a été conduit au couvent du mont Saint-Bernard, où il est mort dans l'exercice de ses devoirs religieux! Vous savez le proverbe: Quand le diable se fait vieux...

—Il se fait ermite.

—Précisément.

—Eh bien! frère Jean, vous qui avez commencé comme finit le diable, finirez-vous ainsi que Ture par entrer dans quelque honnête maison?

—J'en doute, monsieur le marquis. En attendant, j'ai mieux aimé être fonctionnaire public.

—Vous, fonctionnaire!... s'écria Hector stupéfait.

—Et pourquoi pas? Ce qui est bon à vingt-cinq ans ne l'est pas à quarante. J'avais pris des années, et la vie errante ne souriait plus à mon imagination tournée au positif. En une seule nuit, j'avais perdu ma capitale, mes trésors, mon armée; j'étais comme Darius après Arbelle; il me restait bien encore quelques petits ermitages en Italie; mais les mêmes mésaventures pouvaient m'atteindre au-delà comme en deça des Alpes...

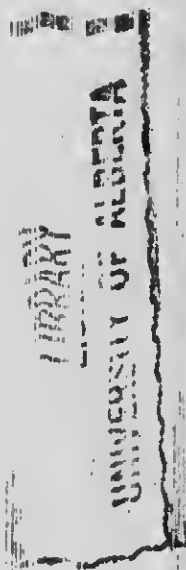
—C'est juste; la fortune n'a pas de patrie.

—Après de mûres réflexions, je me décidai à changer d'état, et comme le Sicambre de l'histoire, je pris le parti d'adorer ce que j'avais détesté, et de détester ce que j'avais adoré. Il faut bien se ranger un peu et songer à se faire une retraite commode pour ses vieux jours!

—Vous avez toujours été un homme plein de bonnes précautions.

Frère Jean sourit à ce souvenir de leur promenade dans les landes du Dauphiné.

—Mais, reprit Hector, la comparaison du Sicambre ne me dit pas ce que vous faites à présent et quelles fonctions vous remplissez.



Frère Jean rapprocha son cheval de celui de M. de Chavailles.

—Vous avez peut-être entenlu parler de M. le comte Voyer-d'Argenson? fit-il.

—Le lieutenant de police?

—Je suis l'un de ses employés.

Hector partit d'un éclat de rire homérique.

—Eh! monsieur le marquis, ne riez pas si fort, sans quoi Coquelicot devinera que vous n'êtes pas Biscot.

—C'est qu'aussi, frère Jean, vous ne ménagez pas la transition: voleur au commencement, alguazil à la fin!

—C'est presque synonyme.

—Au fait, ce qui vient de m'arriver le prouve assez. Mais, dites-moi, frère Jean, cet ennemi qui me traque ne serait-ce pas M. Voyer-d'Argenson?

—N'en croyez rien. L'homme qui m'a chargé de vous tuer m'a trouvé dans un cabaret borgne où j'exerçais mon petit ministère sous un déguisement ingénieux. Il m'a pris pour ce que je n'étais plus, et, me tirant à part, il m'a offert trois cents pistoles pour un coup de pistolet.

—Vous avez accepté?

—L'argent est si rare! D'ailleurs, si l'on ne s'arrangeait pas pour commettre ces peccadilles, la police n'aurait jamais rien à faire!

—Voilà une raison.

—Je proposai l'affaire à quelques bons garçons de mes amis, l'homme m'ayant averti qu'il fallait être plusieurs pour garder toutes les issues.

—Quel homme est-ce? demanda Hector d'un air indifférent; grand, avec un menton pointu, n'est-ce pas?

—Je vois bien que vous tenez à savoir son nom, répondit frère Jean en souriant; mais donnez-lui le temps, et il se fera connaître assez.

—Le pensez-vous?

—J'en suis sûr! j'ai compris ça à son accent et à ses yeux. Cet homme-là vous hait.

—C'est étrange! murmura Hector pensif.

—Vous ne vous connaissez donc point d'ennemi?

—J'en avais un.

—Cela suffit.

—Mais je l'ai tué.

—Si ce n'est lui, c'est donc son frère! comme dit le fabuliste... Oh! il est renseigné... Le pavillon isolé, les routes qu'on suit pour y arriver, votre costume, votre air, les heures où vous passez... Il nous a tout dit... Un jour vous le reverrez... Ces haines-là sont entêtées et patientes... Un coup manqué est toujours l'avant-garde d'un autre.

—Tant mieux!... j'ai, de la sorte, l'espoir de le voir face à face.

—Eh bien! dans ce cas, monsieur le marquis, comptez sur moi!

—Sur vous, frère Jean?

—Et pourquoi pas! Votre ennemi m'a donné cent pistoles d'avance et je me tais, nous sommes quittes. Vous me plaisez fort, et il a quelque chose dans le visage qui ne me revient pas... Si je le rencontre sur votre chemin, je le rosserai... Chacun prend son plaisir où il le trouve.

—Rossez-le, frère Jean, rossiez-le, mais ne le tuez pas, ça me regarde.

—Voilà qui est convenu.

Sur ces entrefaites, la petite troupe arriva aux portes de Paris; il était alors cinq heures du matin, et une lueur pâle qui blanchissait à l'horizon indiquait déjà que l'aube était voisine.

—Nous allons nous séparer ici, dit frère Jean; vous tirerez de ce côté et nous tirerons de l'autre.

—Vous m'avez sauvé la vie, frère Jean; je m'en souviendrai, dit Hector.

—Souvenez-vous-en, cela fait que nous nous reverrons. Vous savez la fable?

LIBRARY  
UNIVERSITY OF ALBERTA

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.  
Et les rats de mon espèce ont bonnes dents.  
Hector sourit.

—Bonnes dents et conscience large ! dit-il.

—Ma foi ! monsieur le marquis, on a la conscience qu'on peut ! répondit frère Jean, et reprenant plus haut :

—Biscot, dit-il, vous allez courir chez le prévôt des marchands et lui demanderez ses ordres. Dépêchez...

Le faux Biscot s'inclina gravement, grogna en signe d'adhésion et prit la rue à droite, tandis que frère Jean et sa troupe prenaient la rue à gauche. Au bout de vingt pas, Hector changea de direction et poussa du côté de l'hôtel de M. de Riparfonds.

---

## XXIV

### DEUX CHAISES DE POSTE

Lorsque M. de Chavailles arriva à l'hôtel de la rue Saint-Honoré, il trouva Coq-Héron qui se promenait dans la rue en l'attendant.

— Ah ! vous voilà, monsieur le marquis, dit le soldat ; vous arrivez tous les jours un peu plus tard que la veille.

— J'ai failli, cette fois, ne pas revenir du tout.

Coq-Héron pâlit à ces mots.

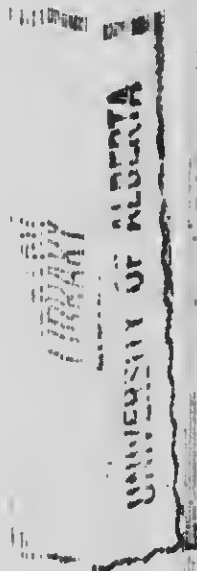
— Êtes-vous blessé ? reprit-il en remarquant que son maître portait un chapeau et montait un cheval qu'il ne reconnaissait pas.

— Non, vraiment... Mais hâte-toi de mener ce cheval à l'écurie... On viendra le réclamer, sans doute... Il sort de fort bonne maison, peut-être, quoique je l'aie reçu de mains très-suspectes, pour ne rien dire de plus.

Coq-Héron s'empressa de faire ce que M. de Chavailles demandait, et remonta bien vite pour savoir les événements de la nuit. Hector lui raconta brièvement sa promenade dans les bois, le coup de carabine, sa chute, et la part que frère Jean avait prise à cet épisode de sa vie d'aventurier.

— Parblen ! s'écria Coq-Héron, c'est un brave homme que ce coquin-là !

— Très-brave et très-coquin, dit Hector.



—Et je serai ravi de faire sa connaissance.

—C'est ce qui ne manquera pas d'arriver quelque jour.

—Eh bien ! monsieur, j'en saisis l'occasion avec empressement.

—Frère Jean te la fournira lui-même : il n'est pas homme à oublier ses amis.

—C'est d'un bon cœur.

—Je compte sur sa visite ; mais si, par hasard, il négligeait de me la rendre, c'est moi qui me mettrais à sa poursuite.

—Vous ?...

—Sans doute. On lui avait promis trois cents pistoles pour m'assassiner ; sa bonne action lui en fait perdre deux cents : je les lui dois.

—C'est juste.

—Ma foi, monsieur, si vous le permettez, je les lui porterai moi-même ?

Hector regarda Coq-Héron, qui se promenait de long en large en se frottant les mains, et ne s'arrêtait que pour friser ses moustaches d'un air charmé.

—Eh ! que te voilà guilleret, mon vieux Coq ! reprit-il ; je n'avais pas remarqué ton visage tout d'abord : tu es tout à fait épanoui comme la lune dans son plein.

—Ah ! monsieur, c'est qu'on a aussi ses petites aventures ! dit le soldat.

—Vraiment.

—Parbleu ! croyez-vous donc en avoir le monopole ?

—C'est une prétention que je n'ai pas.

—Tel que vous me voyez, j'ai eu, moi aussi, une rencontre, et pas plus tard qu'hier au soir.

—Conte-moi ça, mon ami.

—Oh ! c'est fort simple.

—Je pense bien que ce n'est pas une histoire de loup-garou.

—C'est une histoire de revenant, monsieur.

—Eh! eh! voilà qui devient intéressant.

—Vous souvient-il de l'homme au manteau gris?

—Parfaitement.

—Eh bien! monsieur, il nous a rendu visite hier.

—Ah! ah!

—Cette fois, le valet de M. de Riparfonds, auquel il a coutume de parler, me l'a montré comme il s'en allait. J'ai voulu lui épargner la peine de repasser et me suis mis à courir après lui.

—Tu as bien fait; il faut toujours être poli avec les gens.

—Il marchait fort vite.

—J'en sais quelque chose.

—Mais j'ai de bonnes jambes, et je parvins à l'atteindre sur le bord de l'eau, derrière le Louvre.

—Quel homme était-ce, mon ami?

Un homme à mine sournoise, robuste, et qui cachait sous son grand manteau une rapière d'assez belle taille.

—C'est peut-être un associé de frère Jean. Prudent et discret!

—C'est possible. Je l'abordai et lui demandai poliment ce qu'il y avait pour son service.

—Que te répondit-il?

—Rien.

—Voilà qui est laconique.

—Trop laconique, monsieur. J'insistai et fis si bien que je le contraignis à s'expliquer.

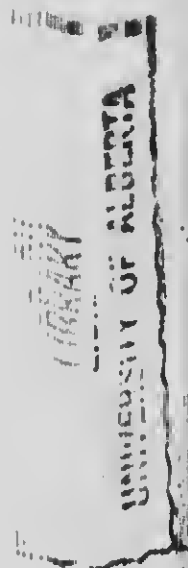
—Enfin!

—Il ouvrit la bouche pour dire que la chose ne me regardait pas. Mais quel ne fut pas mon étonnement, lorsque je reconnus dans l'homme au manteau gris le valet de M. le chevalier!

—Le valet de M. le chevalier? En es-tu sûr, mon vieux Coq?

—Très-sûr; mes yeux ont bonne mémoire.

—Voilà qui est singulier!



—Je lui en témoignai ma surprise, comme vous me témoignez la vôtre, et le maraud me répondit qu'il ne savait pas ce que je voulais dire et que je n'avais qu'à passer mon chemin.

—Le drôle me paraît faire un usage un peu vif de l'impertinence mêlée à la discrétion.

—C'est ce qu'il m'a semblé. La fin du jour venait : les passants se faisaient rares ; l'endroit était propice aux explications.

—Un peu désert, tranquille et mal éclairé.

—Justement ; j'en touchai deux mots à l'homme au manteau gris. "Allez, allez, me dit-il ; je n'ai point de compte à vous rendre."—Eh bien ! m'écriai-je, puisque vous n'avez pas de compte à me rendre, c'est moi qui en ai un à vous donner.

—Tu t'exprimes bien, Coq-Héron.

—Monsieur le marquis me fait trop d'honneur. L'homme au manteau parut surpris. "Un compte à moi ! s'écria-t-il, qu'est-ce à dire ?" C'est-à-dire, répliquai-je, que si vous voulez bien me suivre dans cet enclos, nous causerons sans bruit. Un coup d'épée vaut mieux que dix paroles !

—La maxime, à te dire vrai, me plaît beaucoup.

—Eh bien ! monsieur, croyez-vous qu'il eût le mauvais goût de se récrier. Je lui touchai l'épaule du doigt et, lui montrant quatre soldats aux Gardes qui passaient, je le menaçai de les appeler s'il disait un mot : "Je leur apprendrai que vous rôdez autour des maisons pour espionner les gens, lui dis-je, et ils vous roueront de coups. Choisissez du bâton ou de l'épée."

—Et il se décida ?

—Tout de suite.

—Ce que c'est que de bien choisir ses arguments !

—Il y avait tout à côté un enclos fermé de vieilles planches ; j'y conduisis mon homme et l'invitai à mettre



l'épée à la main, ce qu'il fit d'assez bonne grâce. On n'y voyait pas beaucoup.

—On n'y voyait toujours assez pour se battre!

—C'est ce que je lui prouvai, une minute après, en le perçant d'outre en outre. C'était un assez bon tireur, mais il rompait trop et il aurait fini par tomber dans quelque trou, si je n'avais pris le parti de le tuer.

—Tu as poussé la précaution un peu loin.

—Ma foi! monsieur, sa discrétion m'avait irrité les nerfs; quand je le vis par terre, j'essayai proprement mon épée à une touffe d'herbe et donnai, avant de m'en aller, un dernier coup d'oeil au mort. Il était raide comme un tronc d'arbre, les yeux ouverts, avec des gouttes de sang aux lèvres et la face déjà blême. J'emportai son manteau gris qui est de fort bon drap, et retournai tranquillement à l'hôtel.

—Dis-moi, Coq-Héron; n'as-tu rien trouvé sur son corps? demanda M. de Chavailles.

—Rien, monsieur le marquis; il est vrai que je n'ai pas retourné ses poches.

—Tant pis! nous aurions appris peut-être s'il espionnait pour son propre compte ou pour le compte du chevalier.

—Nous le saurons bien toujours en attendant. Si la mente a plusieurs chiens, il en viendra quelque autre, et je le payerai de la même mainnaie.

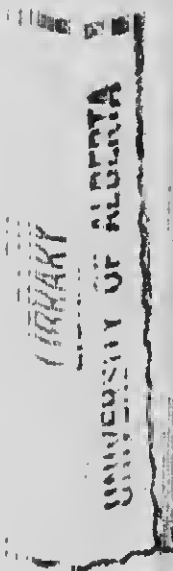
M. de Chavailles félicita Coq-Héron sur ses prouesses, et ne s'occupa plus que des préparatifs de son mariage secret avec mademoiselle de Blettarins. M. de Riparfonds et M. de Fourquevaux, prévenus, lui promirent d'être exacts au rendez-vous.

—C'est donc ce soir que vous passez le Rubicon! dit Paul-Émile en étouffant un soupir.

—Ce soir, mon cher comte.

—Et vous avez bien fait toutes vos réflexions?

—Toutes.



—Vous êtes un Roland! rien ne vous effraye.

—Quand vous connaîtrez Christine, vous trouverez que mon courage est du bonheur.

M. de Fourquevaux réfléchit quelques instants.

—Eh bien! sérieusement, je ne le crois pas, dit-il, ma maîtresse fût-elle belle comme Cypris, reine des amours, il me semble que je la trouverais horrible du jour où sa main me passerait au cou la bride du mariage!

Là-dessus, Paul-Emile ramassa son chapeau et déclara qu'il allait rendre visite à Cydalise, pour se remettre un peu de la tristesse où la déclaration d'Hector l'avait plongé.

—Soyez exact et prenez avec vous votre plus grande épée avec vos pistolets! lui cria M. de Chavailles.

—Pourquoi faire ces pistolets et cette épée? répondit Paul-Emile sur le seuil de la porte.

—Parce que les bois de Marly sont, la nuit, plus peuplés qu'on ne pense.

M. de Fourquevaux repoussa la porte et demanda à Hector, qui la lui donna, l'explication de cette énigme.

—Et vous dites que le cheval a eu la tête cassée? dit Paul-Emile?

—Oui.

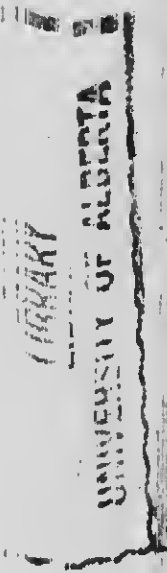
—Si bien qu'il ne s'en est fallu que de quelques pouces seulement que la balle vous atteignît?

—Sans doute.

—Ah! que vous êtes heureux! Et que je me marierais vite si je croyais que l'hymen procurât à tous ses élus le divertissement de semblables aventures! Ne trouvez-vous pas, mon cher duc, que M. de Chavailles est né coiffé? Il n'a guère plus de vingt-cinq ans, et déjà on l'a emprisonné, déjà on a voulu le décapiter; il a failli trois ou quatre fois être tué; il rencontre des assassins au beau milieu d'un bois où d'ordinaire on ne voit que des cerfs ou des dames de la cour;—des assassins, à dix

pas des charmilles de Marly! La Providence le gâte ! Il est amoureux et sa primise court des dangers! Lui-même a des ennemis inconnus qui errent mystérieusement sur ses pas! Il a toutes les émotions de la vie, et quand le soleil se couche, il ne sait jamais s'il reverra le soleil du lendemain. Voilà ce que j'appelle une existence joyeuse et colorée, tandis que la mienne, à moi, pauvre déshérité du sort, se traîne dans la monotonie d'une fatigante sécurité. Point de meurtriers sur mes traces, point d'ermite en mon chemin, point de périls sur ma tête; jamais une balle qui siffle à mes oreilles! Je m'endors sûr de me réveiller! Mon amie a des amis—beaucoup d'amis—qui la protègent! Elle rit du matin au soir, et je voudrais la sauver que je ne pourrais pas, faute d'occasion. Si je galope à travers bois, mon cheval ne s'abat jamais; si je saute un fossé infranchissable, il le franchit; à la guerre, les boulets passent à côté de moi sans m'effleurer; si je reçois un coup d'épée en duel, c'est une égratignure; d'ennemis je ne m'en connais point; de malheurs, il ne m'en arrive jamais. Et vous croyez que c'est vivre, ça? Et vous vous imaginez que je supporterai longtemps encore de pareils ennui? Détrompez-vous. Sur ma parole, il y a des jours où la pensée d'un tel acharnement me tourne l'esurit, et je finirai par me brûler la cervelle!

Après ce monologue, Paul-Emile enfouça son chapeau sur sa tête, ouvrit la porte d'un coup de poing, et sortit désespéré, pour chercher quelque consolation auprès de Cydalise. M. de Riparfonds l'imita quelques minutes après, pour se rendre au Palais-Royal, où le duc d'Orléans l'attendait. Resté seul, Hector reporta sa pensée sur Christine et appliqua toutes les forces de son esprit à savourer le bonheur qui lui était promis et dont quelques heures seulement le séparaient. La Providence ne savait-elle pas l'avoir conduit par la main depuis



le jour où il avait quitté le Château-des-Dames, et n'avait-elle pas ménagé des périls sur son chemin pour qu'il s'habitât à les braver et comme une épreuve qui devait fortifier son âme? Elle l'avait secouru et protégé, et, pour dernière fortune, elle avait amené sur sa route deux amis sûrs, prêts à se dévouer pour lui, et qui l'aidaient de leur influence et de leur crédit. Cette vie aventureuse où le vœu de son père expirant l'appelaient, épuré au feu des luttes, des combats, des événements, il l'avait parcourue hardiment, et son cœur s'y était épuré au feu des luttes, des combats, des événements, des passions, des mille hasards de la vie errante et bataillense. L'expérience lui était venue, à lui qui était parti avec la témérité pour tout bagage; il savait mieux les choses et les hommes parce qu'il les avait pratiqués et comparés; il entra dans la voie des honneurs, dans cette carrière de la guerre, où tant de gentilhommes avaient forcé la renommée avare à s'occuper d'eux, avec un esprit mûri par les traverses, un cœur affermi, un bras dont la réflexion tempérait la jeune rudace. Une femme s'était rencontrée au seuil de sa vie telle qu'il ne pouvait pas l'espérer de la bonté divine, et lui avait été donnée pour prix de ses premiers efforts; il voulait la mériter, et soutenu par sa pensée chaste et limpide, rien ne lui semblait impossible. Un élan de reconnaissance gonfla son cœur à la pensée de cette joie suprême, et levant les yeux au ciel, il s'écria :

— Mon Dieu ! qu'ai-je donc fait pour mériter un tel bonheur ?

Un léger coup frappé à la porte le tira de sa rêverie ; il l'ouvrit, et vit entrer le chevalier qui portait un pli à la main.

— Eh ! parbleu, s'écria M. de Chavailles oubliant tout d'un coup ses préventions, vous êtes le bienvenu chez moi !

Tout entier à la pensée de son bonheur qui prédispo-

sait son âme aux sentiments affectueux, Hector accueillit le chevalier comme un ami; mais celui-ci répondit à ses avances avec la politesse froide et un peu hautaine qui était dans ses habitudes.

—MM. de Riparfonds et de Fourquevaux, reprit Hector, ont éprouvé, comme moi, un vif regret de ne vous avoir pas rencontré à la cour; ils seront ravis d'apprendre que je vous ai vu.

—Je vous avais promis, je crois, de trouver une occasion qui nous permit de renouer connaissance.

—C'est vrai; je craignais seulement que vous l'eussiez oublié.

—Je n'oublie jamais rien.

Le ton et l'accent du chevalier refroidirent bientôt l'entraînement amical d'Hector, et il sentit renaître avec plus de force ses premiers instincts de répulsion. La figure du chevalier, sévère et dédaigneuse, lui parut avoir une expression peu faite pour aider aux épanchements; ses yeux brillaient comme de l'acier, et tout dans son attitude, son regard, ses manières, inspirait une défiance dont Hector éprouva les atteintes glaciales. Il se redressa devant le chevalier qui avait refusé le siège que M. de Chavailles lui montrait de la main, et reprenant la parole :

—Puis-je quelque chose pour votre service, M. le chevalier? dit-il.

—Rien pour moi, mais bien quelque chose pour celui du roi, répondit le chevalier d'un ton haut.

—Parlez, monsieur.

—M. le maréchal de Boufflers, qui doit prendre le commandement de l'armée, est parti pour inspecter nos lignes déjà depuis quelques jours.

—Je sais cela, monsieur.

—Il est à Lille, où votre régiment tient garnison, et M. de Chamillart, qui m'envoie vers vous, a pensé que vous seriez heureux de porter ce pli à M. de Boufflers.

LIBRARY  
UNIVERSITY OF ALBERTA

Vous y trouverez l'occasion de faire connaissance avec votre régiment, et ce sera une double bonne fortune.

Le chevalier présenta le pli à M. de Chavailles, qui le prit.

—C'est une mission fort honorable, et que j'accepte de grand cœur, répondit-il en s'inclinant.

—Permettez, monsieur; en matière de service militaire, on n'accepte ni ne refuse; on obéit.

—Ah! est-ce une leçon? dit Hector, que l'accent impératif de son interlocuteur blessait.

—Non, c'est un avertissement, dit froidement le chevalier.

—Alors, monsieur, comme j'ai pour habitude de rendre selon que je reçois, je vous dois un conseil pour votre avertissement, et je vous le donnerai sur l'heure. Si vous avez beaucoup de laquais pareils au valet au manteau gris, engagez-les à ne pas rôder le soir autour des hôtels habités par d'honnêtes gens. Il pourrait leur arriver malheur et ce serait vraiment dommage.

—Je ne vous comprends pas, dit tranquillement le chevalier.

—Alors je m'expliquerai mieux; Coq-Héron, mon valet, a été contraint de tuer celui que vous aviez chez M. le duc de Mazarin, et cela pour lui apprendre à ne pas espionner les gens.

—Votre valet a en raison de tuer un espion maladroît, mais que me fait cela? Est-on condamné à garder éternellement les mêmes valets, et les édits du roi ne permettent-ils plus d'en changer? Celui dont vous parlez m'a quitté le jour de mon arrivée à Paris.

Hector regarda le chevalier, qui supporta cet examen muet et plein de doute sans sourciller.

—N'importe, reprit Hector, je vous devais un conseil, je vous l'ai donné, nous sommes quittes.

Le chevalier salua légèrement Hector et pas un muscle de son visage ne remua.

—Monsieur, poursuivit Hector avec hauteur, je vous ai dit que j'acceptais la mission, je la remplirai. Je crois votre mission finie et ne vous retiens plus.

—Vous vous trompez, monsieur; j'ai ordre de ne vous quitter qu'après vous avoir mis en voiture.

M. de Chavaillles tressaillit.

—Est-ce à dire, s'écria-t-il, que je doive partir sur-le-champ?

—Sur-le-champ.

—Mais une affaire de la plus haute importance m'appelle ce soir à quelques lieues de Paris; demain je serai libre, mais demain seulement.

—Le service du roi, notre maître, ne souffre pas de retard. Il faut partir sur l'heure... Au reste, ajouta le chevalier, si vous aviez pris la peine d'ouvrir la dépêche dont la première enveloppe est à votre adresse, vous auriez vu que l'ordre est impératif.

Hector rompit le cachet, et lut rapidement une lettre par laquelle le ministre lui intimait l'ordre de partir sans perdre une minute. "Une chaise a été commandée pour vous, ajoutait le ministre en finissant, et vous mènera en poste jusqu'à la frontière."

—Mais cette chaise, où est-elle? demanda M. de Chavaillles.

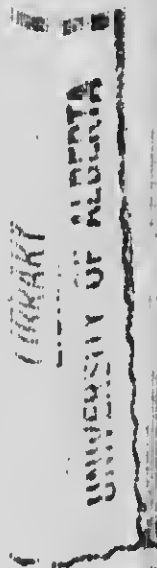
—La voici, répondit le chevalier en ouvrant une fenêtre.

Hector y courut, et vit une chaise attelée dans la cour: le postillon était en selle.

Mais si je refusais de partir? reprit-il avec force.

—Ah! ce serait fort simple. Au lieu de vous conduire en Flandre, cette chaise vous conduirait à la Bastille. Les deux routes sont libres également, c'est à vous de choisir.

Le ton amer et sec du chevalier irritait M. de Chavaillles et le poussait à la colère. Un instant il eut envie de jeter le pli, de tirer l'épée, de sauter sur un cheval



et de courir chez Christine, mais la réflexion le retint ; il savait combien les lois militaires ont de sévérité ; l'ordre était précis, et il s'exposait, en le transgressant, à perdre son grade et l'espoir d'en conquérir un autre plus digne de Mlle de Blettarins. Ce n'était, après tout, qu'un retard de quelques jours, et, la mission remplie, il reviendrait auprès de Christine, pour ne la quitter qu'à l'ouverture de la campagne.

—J'obéis, monsieur, et je pars, dit-il au chevalier ; il me faut seulement le temps d'écrire une courte lettre.

—Faites, M. le marquis.

—Je ne vous en demande pas la permission, je la prends, M. le chevalier.

Le chevalier se mordit les lèvres jusqu'au sang, mais ce fut tout. Hector s'assit à une petite table et écrivit à Mlle de Blettarins :

“Je vous envoie, mademoiselle, un fidèle serviteur qui vous dira pourquoi je pars. Le service du roi veut que je me rende sans retard à Lille, auprès de M. le maréchal de Boufflers ; j'y cours et je reviens. Encore trois ou quatre jours et je vous reverrai ; j'emporte votre souvenir comme un talisman et vous laisse mon cœur.”

Il signa ce billet, le cacheta, appela Coq-Héron et le lui remit en lui recommandant de faire diligence.

—Quoi ! cette chaise est pour vous et vous partez ? s'écria le soldat.

—Il le faut. —Sans moi ?

—Bah ! je ne fais qu'aller et venir, tu m'attendras.

Coq-Héron, tout abasourdi, écoutait M. de Chavaille, qui lui expliquait brièvement la cause de son brusque départ et le but de son voyage.

—Et c'est monsieur qui vous a porté cet ordre de partir ? dit-il en regardant le chevalier.

—Oui. —Hum ! tel valet, tel maître !

—Soit ! mais l'ordre est du ministre, et il n'y a pas à hésiter.



—C'est fort bien, M. le marquis, mais j'aurais mieux aimé vous accompagner.

—C'est impossible, mon vieux Coq; je ne connais que toi que je puisse charger d'une mission aussi délicate. Tu préviendras aussi M. de Riparfonds et M. de Fourquevaux, mes deux amis. Ils seront ici dans une heure. Informe-les de ce que tu as vu.

—Oui, oui, dit Coq-Héron, on fera ce que vous voudrez; mais voilà le second voyage que vous faites sans moi; le premier vous a conduit chez frère Jean, et quelque chose me dit que celui-ci ne tournera pas mieux.

—Eh bien, si je tarde à revenir, tu me rejoindras.

—Parblen!

Malgré l'habitude enracinée qu'il avait de contre-carrier son maître en tout, Coq-Héron comprenait fort bien, à l'air d'Hector, les moments où il fallait agir sans discuter, et dans ces occasions-là, il savait se résigner à ne pas parler. Tout surpris d'ailleurs par la nouvelle d'un voyage auquel il ne songeait pas un quart d'heure auparavant, Coq-Héron éprouvait un sentiment de tristesse et d'inquiétude indéfinissable, qui l'aurait rendu inhabile à toute espèce de discussion. Tandis que le vieux soldat causait avec M. de Chavailles, le chevalier, sous couleur de discrétion, s'approcha sournoisement de la fenêtre et fit signe à quelques hommes de mine suspecte qui étaient apostés autour de l'hôtel. Ils répondirent par d'autres signes et disparurent enfin après une conversation muette et symbolique.

—Sommes-nous prêts? fit alors le chevalier en se tournant vers le marquis.

—Voilà qui est fait, répondit Hector.

Il embrassa affectueusement son vieux Coq-Héron qui s'en voulait de ne pouvoir pas dissimuler sa tristesse, descendit l'escalier et se jeta dans la chaisse.

—Hé! postillon, dit-il, haut le fouet et l'éperon au ventre! je suis pressé.

LIBRARY  
UNIVERSITY OF ALBERTA

—Soyez tranquille, monseigneur, on ira vite et vous serez content.

Le postillon fit claquer son fouet, et la chaise partit. Coq-Héron la regarda s'éloigner jusqu'à ce qu'il l'eût perdue de vue à un coude de la rue. Il s'aperçut alors qu'il avait les yeux pleins de larmes.

—Est-ce bête de pleurer comme ça pour un voyage de quatre ou cinq jours ! dit-il, si quelque soldat me voyait, il me prendrait pour une nonne qui a perdu son chapellet.

Il essuya ses larmes du revers de sa main et poussa vers l'écurie pour seller le meilleur coureur du marquis. En trois minutes, l'animal fut sanglé et bridé.

—Holà ! dit Coq-Héron au valet de chambre du marquis de Riparfonds, tu diras à ton maître, que je vais en course pour le service de M. de Chavailles, et prie-le de ma part de ne pas bouger d'ici que je ne sois revenu. Tu diras la même chose à M. de Fourquevaux.

—Allez, M. Coq-Héron, allez, on n'oubliera rien, répliqua le valet.

Coq-Héron lâcha la bride à son cheval et prit au grand trot le chemin de la porte St-Honoré par laquelle il voulait gagner la route de Marly. Mais à peine eut-il franchi la porte qu'une troupe d'archers se jeta sur lui et le désarma avant qu'il pût tirer son épée.

—Mordieu ! cria-t-il en se débattant, que me voulez-vous ? je suis à M. le marquis de Chavailles et vous vous trompez certainement.

—Point ! dit le chef des archers, nous vous arrêtons au nom du roi.

—Le diable m'emporte s'il me connaît !

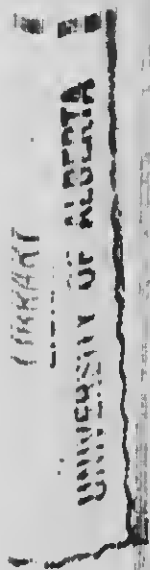
Malgré sa résistance, on enleva Coq-Héron de dessus son cheval, on lui lia les mains, on le jeta dans une chaise fermée qui attendait au bord du chemin, et la voiture et les archers disparurent au galop.

## XXV

### LE BIVOUAC

Cinq ans après les événements que nous venons de raconter, l'armée française, découragée et battue dans vingt rencontres, essayait encore, sous les ordres du duc de Villars et du maréchal de Montesquieu, de tenir tête au prince Eugène et au duc de Marlborough, qui menaçaient d'envalhir le royaume. On était alors vers la fin du mois d'août 1711; le spectacle que présentait la Flandre était l'un des plus pitoyables qu'il pût donné à l'homme de contempler. Aussi loin que le regard s'élevât, on ne voyait, au milieu de ces fertiles plaines, que ruines et décombres.

Les malheurs successifs des précédentes campagnes avaient amorti leur élan et enlevé aux soldats ce qui fait leur principale force et leur sécurité: l'ardeur au combat et la gaieté. Les meilleures occasions étaient perdues par l'incurie des chefs et leur rivalité sourde, tandis que le prince Eugène et le duc de Marlborough, comptant sur leur fortune et plus encore peut-être sur les lenteurs d'un adversaire qui ne savait à quoi se résoudre, tentaient les plus périlleuses entreprises, les plus téméraires expéditions, et réussissaient dans tout ce qu'ils osaient. MM. Voysin et de Torey avaient succédé à M. Chamillart dans la direction des affaires de l'Etat; mais l'Etat était à bout de ressources: les re-



ernes et l'argent n'arrivaient plus. Cependant les courtisans, d'accord en cela avec les ministres, s'efforçaient de cacher la vérité à Louis XIV, que son orgueil poussait à continuer la guerre qu'il avait entreprise pour maintenir les vingt-deux couronnes de la succession d'Espagne sur la tête de son petit-fils. La France, épuisée, haletante, à bout d'efforts, vivait dans l'espérance d'une victoire que ses maréchaux lui promettaient toujours et qui n'arrivait jamais.

Au moment où nous reprenons ce récit, le soleil s'abaissait vers l'horizon dont le cercle enflammé fermait une vaste étendue de plaines piquées au loin par les clochers de Bouchain. On voyait au-dessus de la ville, distante de deux ou trois lieues, un dôme noir de fumée incessamment accru par les décharges de l'artillerie qui grondait sourdement. Le pays était ravagé comme si une armée nombreuse l'eût foulé.

Une demi-douzaine de sentinelles, dispersées à quatre ou cinq cents pas du bivouac, fondaient la plaine de leurs regards attentifs.

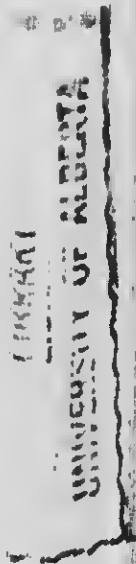
Un peu au delà du cercle que formaient les sentinelles, et au bord d'une route dont la longue ligne blanche traversait la plaine, un homme se promenait lentement. Sa marche égale allait d'un moulin crevassé au pied d'un grand noyer qui, de ses larges branches, ombrageait une fontaine dont quelque boulet avait brisé l'auge de pierre. Les éperons du cavalier sonnaient à temps égaux sur la terre : son pas mesuré comme celui d'un homme qui a le loisir d'attendre ou qui cherche à tromper sa pensée par un exercice mécanique, n'était jamais ni plus lent ni plus rapide. Quand il arrivait au pied du moulin, le promeneur s'arrêtait l'espace d'une seconde ou deux, plongeait ses regards au loin sur la route poudreuse, et reprenait ensuite lentement sa marche silencieuse et cadencée. Il portait le costume militaire, de grandes bottes mon-

tant jusqu'aux genoux, un large chapeau et une longue épée, dont le fourreau de cuir à pointe de fer battait ses éperons; mais ce costume conservait la trace de longs et laborieux services; le drap en était râpé, les passementeries éraillées, les rubans déchirés; la poignée de l'épée seule, le bout de fer du bourreau déchiqueté en vingt endroits par des coups perdus, reluisaient comme s'ils sortaient de la boutique de l'armurier. Rien n'était plus triste et plus morne que la promenade silencieuse de ce cavalier; aucun geste n'échappait à ses bras croisés, aucun mouvement à sa tête inclinée; son ombre raide, vivement accusée par les rayons du soleil couchant, coupait d'une ligne noire la poudre du chemin, et suivait, sans oscillation, la marche du corps: la réflexion la plus profonde absorbait toute la pensée du promeneur. Hector de Chavaillès—car c'était lui—marchait déjà depuis une heure, lorsqu'il aperçut à l'extrémité du chemin, un point noir qui se dégageait du moulin, grimpa sur un pan de mur écroulé, pour voir de plus loin, mit sa main en abat-jour sur ses yeux et attendit, immobile comme une statue sur son piédestal. Au bout de quelques secondes, la silhouette d'un cavalier se détacha du voile blanchâtre qui flottait sur la route, grossit dans l'éloignement par l'élan rapide de sa course, s'illumina bientôt de toutes les clartés du soleil, qui prenait la route en écharpe, et M. de Chavaillès reconnut M. de Fourquevaux. Il quitta brusquement son observatoire et marcha à la rencontre de son ami, qui arrivait comme une balle. Le cheval, blanc d'écume, s'arrêta près du moulin, et Paul-Émile, sautant de selle, embrassa M. de Chavaillès.

— Suis-je en retard? dit-il.

— D'une heure à peine. Cydalise vous gronderait, mais moi, je vous remercie, répondit Hector.

— Je serais arrivé plus tôt, si je n'avais rencontré, à trois ou quatre lieues d'ici, un parti de hussards impé-



riaux, avec lequel il m'a fallu en découdre. Cela m'a retardé.

—Vous avez puni les indiscrets?

—J'en ai tué trois et blessé quatre, avec le secours de deux laquais que j'avais armés en guerre. Par exemple, les deux laquais sont restés sur le carreau...

—Les maladroits!

—Oh! ce n'est pas leur faute! J'ai remarqué que les jeux de Mars, comme disent messieurs de l'Académie dans leurs préfaces, sont contraires au tempérament de mes laquais. Vous souvient-il de ceux que j'avais à Turin?

—Parfaitement.

—Les uns ont déserté, les autres sont morts. Il est écrit que je les perdrai tous. Bref, après qu'on eut ferrailé suffisamment, les hussards ont pris d'un côté, moi j'ai tiré d'un autre, et me voici.

—Sain et sauf, à ce que je vois.

—Oh! le corps va bien, c'est l'esprit qui est malade; seulement, comme j'ai un furieux appétit, j'espère dissiper mes chagrins en déjeunant.

Hector sourit, tira un sifflet de sa poche, siffla, et un soldat parut du milieu d'un tas de broussailles parmi lesquelles il était couché. Hector lui dit quelques mots en allemand et le soldat partit en courant.

—Suivez-moi, mon cher comte, reprit Hector, on fera ce qu'on pourra pour vous contenter.

—C'est un soldat français que cet Allemand-là? demanda Paul-Emile qu suivait Hector en tenant son cheval par la bride.

—Oh! j'ai une compagnie recrutée en tout pays, répondit Hector: Wallons, Flamands, Français. Espagnols, s'y trouvent mêlés; on y parle le jargon de la tour de Babel.

—C'est-à-dire que vos cavaliers sont des flibustier-équestres.

—Il est certain que je vis un peu en corsaire. Ma compagnie va et vient au gré de ma fantaisie; j'en connais tous les soldats. Dans la vie civile, ce sont des sa-ripants; à la guerre, ce sont des héros.

—Vos héros,—qui ont bien l'air de brigands, soit dit sans offenser le régiment de Saintonge,—ont-ils le bénéfice de l'immortalité?

—Non pas; ils meurent beaucoup même; mais pour un qui tombe, deux se présentent. Au métier que je leur fais faire s'il y a des coups, il y a aussi tant d'argent à gagner! On pille les équipages et les convois, on rançonne les officiers ennemis.

—Et la discipline?

—J'ai la réprimande pour la première faute.

—Et pour la seconde?

—Une balle de pistolet. Ça fait que mes soldats n'ont jamais le temps de recommencer.

Tout en parlant, Hector conduisit Paul-Emile sous l'ombre du noyer, l'installa sur l'herbe et attendit le retour du soldat allemand qui était allé aux provisions et qui ne tarda pas à reparaitre portant une bouteille, un gros jambon, un quartier de mouton rôti et du pain. Quand le déjeuner fut servi sur le gazon, Paul-Emile soupira.

—Vous souvient-il, mon pauvre marquis, du déjeuner que nous fîmes au camp de Turin, il y a quelque **cinq ou six ans**? dit-il.

—Oui! répondit Hector, nous étions jeunes alors!

—Oh! ce n'est pas la jeunesse qui manque, ni l'appétit non plus, reprit M. de Fourquevaux en attaquant le jambon; ce qui manque, c'est la gaieté.

Hector regarda Paul-Emile sans répondre.

Oh! oui, poursuivit le comte, je sais bien ce que vous voulez me dire; vous avez des questions plein le cœur, et, à défaut de vos lèvres, vos yeux m'interrogent.

UNIVERSITY OF ALBERTA  
LIBRARY

—Parlez donc, puisque vous devinez si bien.

—Et que vous dirai-je? c'est aujourd'hui comme la dernière fois.

—Quoi! rien encore?

—Rien; mon silence ne vous le faisait-il pas comprendre, et croyez-vous que si j'avais eu quelque bonne nouvelle à vous apprendre, je ne me serais pas empressé de parler?

Les deux gentilshommes échangèrent silencieusement une poignée de main, et Paul-Emile, pour dissimuler son émotion, avala un grand verre de vin.

—Ainsi, continua Hector, Cydalise n'a pu rien découvrir?

—Cet espoir qu'elle avait conçu un instant, et qui m'avait fait partir en hâte pour Paris, s'est évanoui bientôt et toutes ses recherches ont été vaines.

—Si je n'avais une longue habitude de la résignation, toutes ces mésaventures, ces espérances si souvent et si promptement déçues, ne seraient-elles pas faites pour briser le plus grand cœur? Attendre! attendre encore! attendre toujours! voilà ma vie! Peut-être ferais-je mieux de la pousser si avant dans la mêlée qu'elle n'en revient pas!

—Est-ce bien vous qui parlez ainsi? qu'avez-vous fait de votre courage?

—Le courage est toujours debout; c'est l'espoir qui est abattu. Je combats comme un gladiateur blessé, avec la certitude de mourir, mais le visage tourné vers l'ennemi.

—Bah! toutes les blessures ne sont pas mortelles. Je sais des gens qui, laissés pour morts sur le champ de bataille, dansent gaiement à la cour. Ainsi ferez-vous! On est jeune, que diable! et de bonne maison... Le temps vous guérira.

—Regardez-moi et jugez.

M. de Fourquevaux leva les yeux sur M. de Chavail-

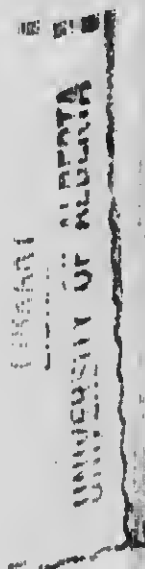


les et se tut. Cinq ans avaient suffi pour transformer Hector. Ce n'était plus le jeune capitaine à qui le roi promettait sa faveur, qui poursuivait l'amour plus encore que la fortune, et à qui l'amour souriait; qui avait une carrière ouverte devant ses efforts, et que l'espoir, amant de la jeunesse, entraînait vers un avenir glorieux. C'était un soldat, un peu semblable à celui qui dormait sous les remparts de Turin, quand M. de Riparfonds le heurta du pied; mais triste, sévère et froid; un soldat que les périls avaient endurci, et qui, morne comme un lutteur vaincu, voyait venir la bataille sans enivrement et sans secrète émotion; Hector marchait dans la vie comme un pilote sans boussole au milieu de l'Océan. Le même feu brûlait dans ses yeux, mais un feu sombre; ses traits avaient conservé l'expression mâle d'audace et de franchise, mais l'éclat de la jeunesse en avait disparu comme cette première floraison de beauté dont le printemps pare la terre et que le vent d'été dessèche dans son vol; ses traits étaient rigoureusement accusés, sa peau brunie, le labeur de son front, quelques rides précoces creusaient l'angle de son œil, le contour net et net de son profil, la rareté de son poil et sa raie contribuaient à lui donner l'apparence de ces capitaines d'aventure qui couraient les grandes routes au temps des guerres civiles. Les chefs calvinistes qui tiraient l'épée à l'appel de l'amiral, n'avaient pas plus que lui de gravité farouche et de sombre impassibilité. Paul-Emile soupira et à son tour lui tendit la main.

—Trinquons, frère! dit-il, et buvons à de meilleurs temps!

Hector remplit son verre et l'approcha du verre de Paul-Emile.

—N'est-ce point étrange? reprit-il en laissant retomber sa main, tout me souriait, le roi, ma maîtresse et l'avenir! Et maintenant, le roi sait même pas que j'existe, ma maîtresse a dit adieu, et l'avenir m'est fermé.



Oui, je briserais plus facilement des portes de bronze que le cercle dans lequel je tourne incessamment. Voilà cinq ans que j'ai quitté Paris, et voilà cinq ans que je me bats en Flandre, sans qu'on m'ait permis une seule fois de paraître à Versailles. Vous souvient-il du jour où l'ordre du ministre me fit partir si brusquement pour Lille? La dépêche portait secrètement l'ordre de me retenir à l'armée jusqu'à la fin de la campagne. J'ai vu succéder trois campagnes à cette première, et seul j'ai dû rester en Flandre de tous les officiers du régiment. Ceux-là sont morts, les autres sont colonels ou brigadiers; moi, je suis toujours capitaine, et, si quelque bonnet ne m'emporte pas, je serai encore capitaine à la paix. A toutes mes lettres, le ministre répond — quand il daigne répondre — par un ordre précis de demeurer au camp. Je ne sais plus la différence des saisons que par la différence des manœuvres. L'été, c'est la bataille et l'assaut; l'hiver, c'est la parade et la garnison. — J'ai-je jamais, j'étais aimé! qu'est-ce que tout cela est devenu?

Un petit papillon blanc qui volerait autour de la fontaine vint s'abattre sur la main de Paul-Emile, battit de l'aile un instant et mourut.

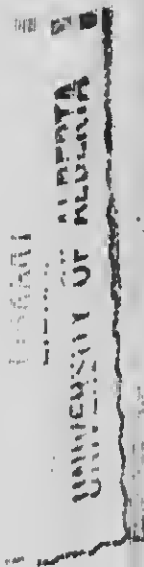
—Voilà l'image de la vie, dit M. de Fourquevaux, montrant à M. de Chavailles l'insecte mort: comme les papillons, nos amours sont périssables!

—Mes amours se sont éteints: que dis-je? ils se sont effacés! Heureux ceux qui périssent! Je les ai vus briser un jour, puis disparaître comme cette écume blanche que le flot oublie sur le rivage, qui frissonne l'espace d'une seconde et meurt: comme ces légères larmes de neige qui tombent au mois d'avril sur les roses et qui au sourire du soleil dissipent! Il y a de ces heures où il semble que Christine est un fantôme. Une nuit elle va pour la faire évanouir. Où est-elle à présent? Quel pays inconnu la recèle? Pourquoi a-t-elle disparu? Est-elle morte ou m'a-t-elle oublié? Vingt fois je m'ai

écrivait et vingt fois encore ! Mes lettres ont passé comme des feuilles mortes balayées par l'orage. Pas un mot, pas un souvenir ne m'a consolé dans mon exil, et vous qui l'avez poursuivie, Cydalise qui l'a cherchée patiemment, avec le dévouement d'une amie et la sagacité fine d'une femme, qu'avez-vous appris ? Rien ! Ses traces même vous ont échappé ! Vous savez que peu de temps après mon départ, une lettre, qu'on disait écrite en son nom, m'invitait à adresser les miennes à l'auberge du *Roi David*, rue de l'Arbalète, sous le couvert de maître Simon. On affirmait que des périls pressants rendaient cette précaution urgente. J'écrivis, rien ; j'écrivis encore, une réponse vint assez vague et de la même main que la première. Au bout d'un assez long temps, las de n'avoir aucune nouvelle de Christine, je pars sans bruit, au risque d'être cassé à mon retour. J'arrive rue de l'Arbalète et demande maître Simon. On me regarde, et l'hôtelier du *Roi David* me répond qu'il ne sait pas ce que je veux dire. Je retourne en Flandre, le désespoir dans le cœur, et depuis lors tout est fini !

Paul-Emile, qui ne voulait pas que son ami s'absorbât dans ces tristes pensées, remplit le verre d'Hector et le sien.

— Parbleu ! dit-il, il m'est venu là-dessus d'étonnantes réflexions, tout à fait dignes d'un philosophe. Il est certain que les choses ne se passent pas de ce temps-là comme autrefois. Si je n'entendais pas parler français autour de moi, je me croirais presque dans ce royaume de Cathay dont parle l'Arioste, et qui est tout rempli d'enchantements et de magiciens. Nous avons vu les philtres, c'est évident. Mademoiselle de Blettarins agit tout comme ces fées qui s'envolaient après avoir enlevé les chevaliers errants. Cydalise, au contraire, n'avait pas de prétention à la constance, s'y acharne avec emportement. Vous verrez que M. d'Hozier découvrira un jour qu'elle est du sang d'Héloïse. Ce n'est pas



que je me pique d'une fidélité à toute épreuve; elle sait à quoi s'en tenir là-dessus, et je me doute assez de ce qu'elle fait de son côté; mais nos amours sont en passe de devenir historiques comme ceux de M. de Villeroy et de madame de Ventadour, qui se trompent à qui mieux mieux et ne peuvent pas s'empêcher de s'adorer. N'y a-t-il pas de la magie dans cet entêtement appliqué à la galanterie?

—Ne vous en plaignez pas, vous êtes heureux.

—Ne me parlez pas ainsi, ou vous allez m'obliger à me brûler la cervelle pour vous prouver le contraire.

—Gardez-vous en bien! je vous crois sur parole!

—Vous ne savez pas ce dont je suis capable dans l'ardeur et la tristesse de mes convictions! Ah! cher marquis, ma vie est déflorée et ma jeunesse n'a pas eu de printemps! Je voudrais bien savoir comment les gens font pour être heureux! j'en vois qui sont médiocrement spirituels et qui sont néanmoins les mortels les plus fortunés du monde. Aimer une blonde, aimer une brune, c'est toujours aimer, et voilà où commence la monotonie. La vie — et certainement vous n'êtes pas sans en avoir fait la remarque — la vie se compose d'une demi-douzaine de scènes, tout au plus, dont chacune mérite le prix de vieillesse. Le nerf est mort! J'assiste à ma propre existence comme à la représentation d'une comédie jouée cent fois déjà; j'en sais toutes les répliques et la plus inattendue n'est point pour m'étonner beaucoup. Je devine au premier acte ce qui arrivera au dénouement. Le moyen de s'intéresser à quelque chose avec une pareille disposition d'esprit! J'ai fait de tout pour me distraire: j'ai eu des maîtresses comme tout le monde, un peu plus même que beaucoup d'autres; j'ai suivi l'armée; j'ai vu deux ou trois batailles et cinq ou six sièges: j'ai joué au jeu de madame la duchesse de Bourgogne où l'on joue un jeu d'enfer; j'ai chassé le loup avec feu monseigneur le grand dauphin,

qui était bien le Nemrod le plus furieux de France et de Navarre; j'ai voyagé en pays lointains réputés pour la bizarrerie de leurs mœurs et, foi de gentilhomme, je puis vous assurer que la distraction s'éloigne à mesure qu'on la poursuit. C'est une plaisanterie de la langue, qui a créé un mot pour une chose qui n'existe pas. Les femmes sont, au fond, semblables les unes aux autres, à cette différence près que celles-ci portent des robes de satin et celles-là des robes de serge; qui en a vu une les a vues toutes. Les batailles commencent par des coups de canon et finissent par des coups de canon. C'est toujours de la poudre brûlée, un peu plus ou un peu moins. Le jeu est une des occupations les plus courtes qui se puissent rencontrer; on y perd ou on y gagne, et toutes les cartes du monde ne feraient pas que cela pût changer. La sottise invention! A la chasse, on force un cerf ou l'on se casse le cou; après quoi l'on recommence le lendemain. Quant aux voyages, ils vous apprennent que toutes les routes, comme les auberges, sont égales en mauvaises en tous pays. Hors de là, qu'y a-t-il? rien! Et tout cela, qu'est-ce? rien! Voilà cependant le fond des choses, et sur ce chapitre de la vie, Sardanapale et Salomon, les deux plus grands philosophes dont l'histoire ait gardé le souvenir, ne m'enseigneraient rien.

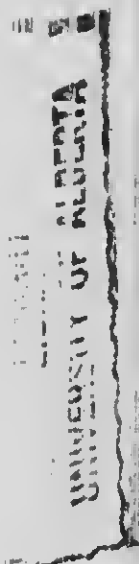
Hector, à demi renversé sur le gazon et le dos appuyé contre le tronc du noyer, regardait la campagne.

—Vous ne m'écoutez pas, ajouta Paul-Emile, et je crois que vous avez raison. Tous les plus longs discours ne feront pas que le vin ne soit bon quand il est bon, et l'amour le plus aimable des passe-temps.

—Etes-vous superstitieux et croyez-vous aux présages? demanda brusquement M. de Chavailles en sortant de sa rêverie.

—Pourquoi cette question?

—Que vous importe! Répondez toujours.



—Ma foi! je ne sais. La question des augures est une de celles que je n'ai pas étudiées.

—Tenez, poursuivit Hector, dont le visage avait pris un caractère de mélancolie qui frappa M. de Fourquevaux, je crois que la bohémienne avait raison.

—Quelle bohémienne?

—Celle qui m'a dit un jour ces mots mystérieux: *Trop tard!*

—Ah! oui, la vagabonde que vous avez rencontrée en Italie. Qu'est-ce que cela prouve?

—N'est-ce pas un indice certain que, quoi que j'entreprene, je n'arriverai jamais à rien?

—Etes-vous fou, ou parlez-vous sérieusement?

—Le plus sérieusement du monde.

M. de Fourquevaux regarda au travers de la bouteille vide d'un air comique.

—Ce petit vin n'est cependant pas méchant, reprit-il: est-ce à dire que si vous aviez vécu au temps de Périclès, vous auriez cru dévotement aux oracles de Delphes et baisé les chênes de la forêt de Dodone?

Hector sourit.

—Ainsi, dit-il, vous ne croyez pas que ma bohémienne fût animée de l'esprit prophétique?

—C'est leur métier, à ces vagabondes-là, de coudre ensemble des paroles énigmatiques auxquelles les ermites donnent le sobriquet de prédictions. Avouez tout au moins que leurs prédictions ne les compromettent guère. *Trop tard!* que voilà un bout de phrase merveilleux! Si elle avait dit trop tôt! elle n'aurait pas couru le risque de se tromper davantage. Allez, mon ami, vous est arrivé cent fois — et cela vous arrivera cent fois encore — de faire quelque chose ou trop tard ou trop tôt, sans qu'il en soit résulté ni mal ni bien. et si vous avez un faible pour les prophéties, je me charge de vous en servir autant que vous voudrez, du goût de celle qui vous préoccupe.

Hector ne répondit rien, mais secona la tête; une voix scerète était en lui, qui étouffait les paroles de ce railleur. Tandis que la conversation se prolongeait entre eux, le soleil s'engloutissait à l'horizon sous un amas de nuages, une lumière fauve remplaçait la clarté crue du jour, et déjà les petits oiseaux se pressaient dans les branches du noyer.

— Cette heure ne vient jamais, dit alors M. de Chavailles, sans me rappeler mon pauvre Coq-Héron. Celui-ci encore a disparu.

— Il n'y a que ceux qui disparaissent qui reviennent ! répondit Paul-Emile; mais si je savais en quel lieu on le cache, fût-il au bout du monde, j'irais le chercher.

— Parce que vous voudriez faire, jugez de ce que je ferais ! Mais non, Coq-Héron est perdu pour moi, aussi bien que Christine est perdue : tout ce qui m'aimait et tout ce que j'aimais !

Hector passa la main sur son front et se leva.

— Tenez, ajouta-t-il, j'ai un ennemi secret, frère Jean me l'a dit, je le sais, je le sens. C'est le chevalier, peut-être; mais, quel que soit celui qui m'a privé de Christine, celui qui a tué Coq-Héron — car il faut qu'on me l'ait tué, sans quoi il serait ici — celui-là, je vous le jure, si jamais je le rencontre, je le tuerai comme un chien.

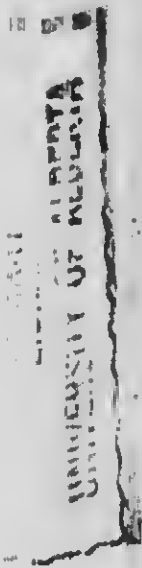
Et vous ferez bien, répondit Paul-Emile.

Les deux jeunes gens firent quelques pas ensemble sans parler.

— Venez-vous avec moi ? reprit Hector après qu'ils eurent fait le tour de la fontaine.

— Cela dépend de la route que vous suivrez, répondit Paul-Emile.

— Oh ! c'est fort simple, et je n'irai pas loin. L'officier qui commande à Bouchain m'a fait prévenir, par un espion, que j'ai à me trouver cette nuit dans une auberge située à une petite lieue d'ici. J'imagine que c'est



pour s'entendre avec moi au sujet de quelques sortie qu'il médite ou pour quelque ravitaillement.

—La compagnie est-elle du voyage aussi?

—Non pas; la compagnie est bien ici. Elle y campera.

—Bonne chance, alors. Moi, je vous quitte, le colonel du régiment d'Artois, qui est de mes amis, part pour une expédition cette nuit même; il m'a offert de l'accompagner et j'ai accepté. Une auberge ne vaut pas une escarmouche.

—C'est évident.

—Si l'officier qui commande à Bouchain a quelque entreprise à vous proposer, faites-le-moi savoir.

—Je n'y manquerai pas.

Au moment où les deux amis allaient se séparer, un soldat arriva tout à coup et prévint M. de Chavailles qu'un homme, qui avait voulu s'introduire dans le camp et qu'on avait arrêté, se réclamait de lui.

—Il est arrivé au grand galop, ajouta le soldat, les sentinelles ont déchargé sur lui leurs mousquetons, mais il courait toujours, et il est tombé sur nous comme un boulet. Huit ou dix de mes camarades se sont jetés sur lui, il en a renversé cinq ou six, et le sang allait couler quand le lieutenant est intervenu. Notre homme criait comme un beau diable, et faisait tournoyer sa grande épée avec une telle rapidité, qu'une balle seule aurait pu glisser jusqu'à son corps.

—Le brave garçon! dit Paul-Emile.

—Cependant vous l'avez pris? dit Hector.

—C'est-à-dire qu'il s'est rendu, quand le lieutenant lui a juré que la compagnie appartenait à M. de Chavailles.

—A-t-il dit son nom?

—Oui, et un singulier nom, encore.

—Lequel?

—Coq-Héron.



—Coq-Héron ! s'écrièrent Hector et Paul-Emile d'une commune voix.

Et tous deux, sans plus répondre au soldat, s'élancèrent du côté du camp.

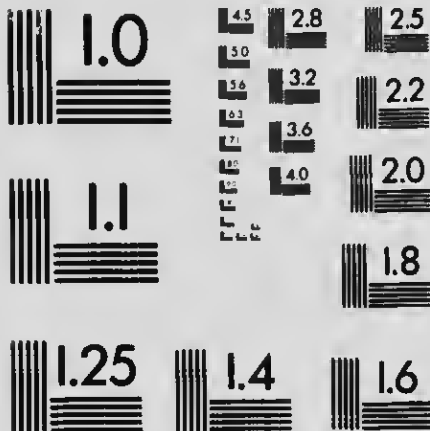
---

UNIVERSITY OF ALBERTA



# MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482 - 0300 - Phone  
(716) 288 - 5989 - Fax

XXVI

L'AUBERGE DU BROc D'ARGENT

Hector et M. de Fourquevaux n'étaient plus qu'à deux ou trois cents pas du camp, lorsque le prisonnier, se dégageant des mains des soldats qui le retenaient, courut au devant des deux gentilshommes. Ses longues jambes faisaient des pas de dix coudées, et il courait les bras ouverts. A peine le vieux soldat, car c'était bien lui, eut-il atteint M. de Chavailles, que, le saisissant des deux mains avec une ardeur singulière, il l'embrassa à plusieurs reprises, sans pouvoir parler. Le pauvre Comte Héron tremblait de tous ses membres, comme un homme pris de fièvre; il voulait ouvrir la bouche et n'en tirait aucun son; tenant Hector par la tête il le baisait dans les cheveux et sur le front, et ne se lassait pas de recommencer vingt fois.

— Mon enfant, mon pauvre enfant!... dit-il enfin, et du revers de sa rude main, il essuya machinalement les grosses larmes qui tombaient de ses yeux.

— Parbleu! je n'y tiens plus, et il faut que je t'embrasse aussi! s'écria Paul-Emile, en se jetant au cou du vieux serviteur.

— Vous êtes ici... Vous avez veillé sur lui!... Vous êtes un brave cœur! répondit le soldat en serrant le gentilhomme sur sa poitrine.

M. de Fourquevaux se détourna pour cacher ses yeux.

—Que c'est bête de me faire pleurer comme ça ! dit-il en frappant du pied, mais ça n'empêche pas que je ne sois très content de t'avoir revu.

Coq-Héron laissa M. de Fourquevaux à son dépit et à son contentement et retourna à M. de Chavailles, qu'il prit par les deux mains pour le mieux voir.

—Enfin !... dit-il avec le profond soupir d'un homme dont tous les souhaits viennent d'être exaucés.

L'émotion d'Hector n'était pas moins vive que celle de Coq-Héron ; il regardait le vieux soldat de tous ses yeux, et déjà une espérance secrète se mêlait au sentiment de joie impétueuse que lui faisait éprouver la présence de Coq-Héron. Il lui semblait que puisque Coq-Héron lui était rendu, il ne tarderait pas non plus à retrouver Christine.

—Oui, enfin !... dit-il, voilà cinq ans que je t'attends ; je n'espérais plus te revoir, et je t'attendais toujours.

—Ah ça ! mon brave, d'où viens-tu donc ? De la Cochinchine ou du Monomotapa ? dit Paul-Emile, quand ils se furent assis à l'écart.

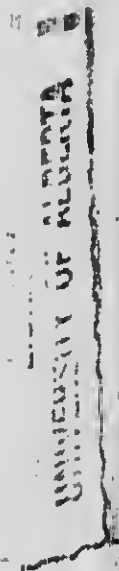
—Vous ne croyez pas si bien dire, répliqua Coq-Héron. J'ai vu le pays d'où vient le soleil, et où les femmes, par économie sans doute, ne s'habillent guère plus que notre mère Eve.

—Le beau pays ! interrompit M. de Fourquevaux.

—Ah ! vous croyez ? Je voudrais bien vous y voir !

—Et moi aussi.

—Le jeunesse d'aujourd'hui parle sans savoir les choses ! Ce pays-là, monsieur, est tout peuplé de monstres qui vous tatouent de piquûres, de serpents qui vous trent, absolument comme une femme tue la réputation de son amie, à coups de langue, de tigres qui mangent des fantassins à leur dessert, de scorpions qui se cachent la nuit dans vos cheveux comme dans un bosquet. Ce ne sont que singes, requins, crocodiles, animaux malfai-



sants, marais par-ci, poisons par-là. Oh! les gens qui voulaient se débarrasser de moi sont d'une grande force sur la géographie: entre toutes les contrées de la terre, ils avaient choisi la plus malsaine. Quant aux femmes, dont la pensée vous répouit, monsieur, elles sont jaunes comme des citrons.

—La couleur n'y fait rien.

—Vous parlez comme un païen.

—Je n'a pas de préjugés.

—Mais, mon vieux Coq, dit à son tour M. de Chavailles, par quelle aventure as-tu visité des pays si lointains?

—Vous imaginez-vous qu'on m'ait laissé le choix de localités? Ah! monsieur le marquis, pourquoi ne m'avez-vous pas permis de vous suivre en Flandre? Vous m'auriez épargné une traversée de cinq mois à bord de la frégate de Sa Majesté l'*Astrée*.

—Il est donc bien vrai qu'on t'a enlevé, mon vieux camarade? dit Paul-Emile. Cydalise me l'avait dit, mais j'en doutais un peu.

—Vous aviez tort; on m'a fort bien enlevé, comme une novice que son galant arrache au cloître. Avant d'avoir eu même le temps de me reconnaître, j'étais dans une chaise bien cadenassée qui allait comme le vent. On me conduisit ainsi en un lieu fort bas et fort vilain, où l'on m'offrit le régal d'un pain et d'une cruche d'eau.

—Un cachot, sans doute? dit Paul-Emile.

—Oui, monsieur, un cachot où j'eus tout le loisir de méditer sur la fragilité de nos espérances; mais, à vrai dire, j'enrageais trop pour me livrer à ce genre de distraction. Au bout de trois jours, on me fit partir en compagnie de deux ou trois autres pauvres diables qui logeaient dans le voisinage.

—Toujours aux frais de l'Etat? demanda Paul-Emile.

—Toujours, monsieur, et j'âce à une escouade d'archers de la maréchaussée qui nous escortait, nous arri-

vâmes sans encombre à Brest, où une frégate en partance nous reçut à son bord.

—Que n'écrivais-tu pour te réclamer de M. de Riparfonds ou de M. de Fourquevaux? dit Hector.

—On voit bien, monsieur, que vous n'avez jamais voyagé sous la garde des gens du roi. Ce sont des hommes merveilleux sur l'article des précautions; on ne me fournissait ni encre, ni plumes, ni papier; et pour m'ôter jusqu'à l'envie de correspondre, ces messieurs m'avaient lié les mains derrière le dos.

—Les misérables! dit Hector.

—Oh! il ne faut pas leur en vouloir! Chacun fait son métier en ce monde!

—Et les archers s'acquittaient bien du leur? dit M. de Fourquevaux.

—Trop bien! répondit Coq-Héron. Quand la frégate mit à la voile, — poursuivit-il après un soupir, — j'éprouvai un serrement de cœur effroyable. Il me sembla qu'on me prenait la poitrine dans un étau; j'étouffais. Je ne me rappelle pas avoir rien éprouvé de pareil depuis la mort de feu M. le marquis votre père. Je regardais la terre, et la terre s'éloignait; je me demandais ce que vous alliez devenir sans moi. Qui avais juré au lit de mort de M. de Chavailles de ne pas abandonner jamais...

Tu as tenu ta promesse aussi longtemps que tu l'as pu, et il n'a pas dépendu de toi de la tenir davantage, dit Hector en serrant la main du vieux soldat.

—C'est égal, monsieur, j'aurais dû la tenir toujours.

Mais on a employé la force pour t'enlever!

—Ce n'est pas une raison!... Il me semble que si j'étais bien pris, je me serais fait tuer.

—Il est certain que le moyen eût été merveilleux pour ne jamais quitter ton maître. Parlez-moi donc d'un homme mort pour rendre service aux gens! dit Paul-Emile.

Coq-Héron frappa du pied.

—Si j'en avais le temps, s'écria-t-il plus fort, je vous démontrerais que vous avez une déplorable manière d'argumenter.

—Mais l'*Astrée* est à la voile, et tu préfères rester à bord ?

—Justement, monsieur. Si deux soldats de marine qui me surveillaient, ne m'avaient pas saisi à bras le corps, je crois que je me serais jeté dans la mer. Le lendemain,—après une nuit passée à ronger mes poings et à égratigner mon hamae, — on ne voyait plus que le ciel et l'eau. Le courage me revint et je fis à part moi cette réflexion, que tant que l'homme a des bras et des jambes, rien n'est perdu.

—Voilà qui est judicieusement pensé, murmura M. de Fourquevaux.

—Il se trouva que la frégate se rendait à Pondichéry.

—C'est un peu loin.

—Eh ! monsieur, c'est encore plus loin que ça ! Enfin, de vague en vague, de mer en mer, et après nous être un peu battus contre les Anglais, nous débarquâmes aux Grandes-Indes. Quand on a traversé l'Océan, monsieur le marquis, on étoit au déluge... il y a assez d'eau pour noyer trois mondes. A peine arrivé à Pondichéry, je comptais qu'on me dirait pourquoi on m'y avait amené. Il n'en fut pas plus question que du Grand-Turc : on m'incorpora dans un régiment d'infanterie, et l'on m'envoya sur les frontières, où j'eus occasion de faire le coup de feu.

—Ca distrait, dit M. de Fourquevaux.

—Certainement, mais on ne peut pas fusiller des habits rouges toute sa vie. Après quatre ans d'escarmouches, et bien sûr, désormais, que les tigres les crocodiles, les Anglais et les moustiques ne voulaient pas de moi, je pris sérieusement la résolution de divorcer avec



les Indes; mais le projet était plus facile à concevoir qu'à exécuter.

—Bah! il ne s'agit souvent que d'essayer!

—C'est que je me dis, et j'essayai. Il y avait dans le régiment un officier qui m'avait pris en affection, parce que, étant à la chasse, je l'avais débarrassé d'une tigresse qui le caressait de trop près; cet officier était sur le point de partir pour la France; je lui confiai mon projet d'y retourner, il consentit à m'y aider, et, grâce à sa protection, j'échappai à la surveillance des douaniers, qui, sans cela, n'auraient pas manqué de m'arrêter au passage.

—Comme le blé en temps de disette, tu étais prohibé à la sortie; c'est beaucoup d'honneur qu'on te faisait.

—Je m'en serais passé, monsieur, répliqua Coq-Héron; le capitaine de frégate qui allait appareiller voulut bien me recevoir à la considération de l'officier qui était de ses amis; on me glissa dans une grande caisse, et, la nuit venue, on m'embarqua comme un colis.

—Eh! eh! voilà la première fois que j'entends parler d'un soldat qui voyage comme une momie, dit Paul-Émile.

—L'idée est de moi; n'en dites pas de mal!

—Dieu m'en garde! je la trouve même originale et propre à figurer dans un ballet turc... J'en parlerai au surintendant des menus plaisirs, pour qu'il en régale Sa Majesté.

—Parlez-en à qui vous voudrez, mais laissez-moi finir! s'écria Coq-Héron d'un air furieux.

—Finis, mon brave, finis et ne te fâche pas; sinon je croirai que les voyages t'ont gâté le caractère.

—Une fois arrivé à bord de la frégate, reprit Coq-Héron, je sortis de ma caisse: le vent était bon, et l'idée de revoir la France me donnait une gaieté de laquelle je me croyais incapable deux jours auparavant. On s'arrêta à Bourbon, puis encore aux Açores, puis à Lis-

bonne, et chaque fois que l'ancre tombait, je courais aux cartes de géographie pendues dans la chambre des officiers, pour voir quelle distance me séparait encore de Lorient, où nous nous rendions. Il y a dix jours que nous y sommes entrés. Vous voyez que je n'ai pas perdu de temps.

—Je plains les pauvres bêtes que tu as montées, dit M. de Fourquevaux.

—Pourquoi? serait-ce parce que je les ai fourbues? répondit Coq-Héron d'un air fort tranquille.

—Il me semble que cette raison en vaut bien une autre!

—Bah! un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est leur destinée.

—Si bien donc que tu es entré à Paris comme un courrier? dit Hector.

—Précédant mon officier qui courait la poste pour le service du roi. Dès que j'ai senti le pavé de la bonne ville de Paris sonner sous les pieds de mon cheval, j'ai poussé du côté de la rue Saint-Honoré. Je ne me tenais pas d'aise en frappant à la porte de M. de Riparfonds. Le coeur me battait à croire que j'allais mourir... C'est drôle tout de même que le plaisir fasse tant de mal.

—C'est que le diable est gourmand et qu'en en veut sa part, fit observer Paul-Émile.

—Ca peut bien être, répondit Coq-Héron; quand on m'apprit que vous n'aviez pas reparu depuis cinq ans, que vous étiez toujours en Flandre, et que l'on ne savait pas à quelle époque vous reviendriez, je ne voulus pas en entendre davantage et piquai des deux, laissant là le valet de chambre de M. de Riparfonds, qui a dû me prendre pour quelque revenant. De poste en poste, je suis arrivé au bivouac du régiment de Saintonge; on m'indique où je trouverais votre compagnie, je cours et voilà que vos sentinelles m'accueillent par une volée de balles!

—C'est qu'aussi tu entres au camp au grand galop et sans répondre au qui-vive!

—Oh! je ne les blâme pas! vos sentinelles ont fait leur devoir; à leur place, seulement, je ne me serais pas manqué.

—Te plains-tu de leur maladresse?

—Non pas; c'est une réflexion que je fais en passant.

Son histoire finie, Coq-Héron se mit à considérer son maître silencieusement et du haut en bas; mille sentiments divers agitaient l'esprit des trois interlocuteurs, dont la pensée venait d'être violemment ramenée en arrière. Coq-Héron fut le premier à rompre le silence.

—Ah! monsieur le marquis, reprit-il tout à coup, que ce retour inespéré me donne de tristesse en même temps que de joie! La pensée que vous étiez maréchal de France pour le moins, me soutenait durant mes campagnes asiatiques, et voilà que je vous retrouve tel que je vous ai laissé, simple capitaine, et capitaine d'une horde de cavaliers qui ont plutôt l'air de bandits que de soldats.

—Crois-moi, dit Hector en serrant les fortes mains de Coq-Héron, on n'a pas besoin d'aller dans les Indes pour être en exil. Il y a des circonstances où Lille est aussi loin de Versailles que Pondichéry.

—Que s'est-il donc passé pendant mon absence? demanda le soldat en interrogeant Hector et Paul-Emile du regard.

—Rien, malheureusement, répondit M. de Chavailles; mon histoire se résume en quatre mots: Je suis venu et je suis resté.

—Une ma n invisible est là-dessous! dit Coq-Héron en frappant du poing.

—Certainement, interrompit Paul-Emile; mais cette main étant invisible, comme tu en fais toi-même l'observation, il est malaisé de la découvrir.

—On cherchera, monsieur, et en cherchant bien...

UNIVERSITY OF MICHIGAN  
LIBRARY

—Eh! voilà cinq ans que nous ne faisons pas autre chose.

—Nous continuerons dix ans, vingt ans, s'il le faut.

—En attendant, nous aurons tout loisir de nous faire tuer, et c'est à quoi je vais m'employer cette nuit même continua Paul-Émile en se levant.

—Ainsi vous partez? dit Hector.

—Ma foi, oui! voici Coq-Héron qui a continué son Odyssée, je vais continuer mon Iliade.

Hector appela un maréchal-des-logis, et lui commanda de monter à cheval avec sept ou huit hommes pour escorter M. de Fourquevaux jusqu'au bivouac du régiment d'Artois.

—La nuit est venue, dit-il au gentilhomme, qui se récriait contre cet excès de précaution; vous savez que les chemins ne sont pas sûrs, et, le fussent-ils, vous pourriez vous égarer.

—J'allais crier à la tyrannie, dit Paul-Émile, mais cette dernière considération me détermine.

Il monta sur un cheval frais, serra la main de M. de Chavailles, salua gaiement Coq-Héron, et partit en chantant un air de Lully.

—Il a beau vouloir être triste, sa bonne humeur n'y perd rien, et il est gai malgré lui, murmura M. de Chavailles en suivant son ami du regard.

Après qu'il l'eut perdu de vue dans l'épaisseur de la nuit, Hector donna ses ordres à son lieutenant pour le campement, et s'étant fait amener deux chevaux, l'un pour lui, l'autre pour Coq-Héron, il s'éloigna dans la direction de l'auberge où l'officier qui commandait à Bonchain l'avait fait prier de se rendre.

Hector et Coq-Héron suivaient un chemin creux tracé en plaine par les charrettes et les bouviers; ce chemin, défoncé et coupé de flaques d'eau, était bordé de haies qui s'élevaient jusqu'à la ceinture des cavaliers, mais ils dominaient le paysage de toute la tête, et leurs

yeux, habitués à percer l'obscurité, les mettaient à l'abri de toute surprise.

Il faisait une de ces nuits sans étoiles, où la clarté trompeuse qui rampe sur la terre semble être distillée par les nuages blancs étendus sous le ciel. La silhouette des grands pommiers dressés au bord des sentiers coupait de sa ligne sombre et rigide l'épaisseur grise de la nuit; on voyait bien les objets divers espacés dans les champs, mais il était impossible au regard d'en dessiner les contours effacés; bosquets, maisons, masses de roches, accidents de terrain, tout se confondait aux yeux des voyageurs; à une centaine de pas de distance, la campagne s'ensevelissait dans l'ombre.

—As-tu remarqué quelque visage de connaissance parmi les archers de la maréchaussée qui t'ont enlevé? demanda Hector à Coq-Héron.

—Aucun; mais il m'a semblé que l'un d'eux, le chef, je crois, répondait au nom de Coquelicot.

—Coquelicot, dis-tu? Attends donc... ce nom, je me le rappelle.

—Il n'est pas de ceux qu'on oublie...

—Ah! j'y suis à présent... Coquelicot était l'un des hommes qui accompagnaient frère Jean la nuit où je tombai dans l'embuscade de la forêt de Marly.

—Ah! le coquin!

—Si tu veux parler de Coquelicot, tu as raison; mais si s'agit de frère Jean, tu as presque tort. Je connais le bon ermite de la tour du mont Ventoux, il n'est pas homme à épargner le capitaine pour s'attaquer au soldat.

—Alors Coquelicot a agi pour son propre compte.

—Ou pour le compte du chevalier.

Coq-Héron se rapprocha de M. de Chavailles:

—Ainsi, vous avez les mêmes soupçons que moi? dit-

—Oui.

—Qu'il prie donc le diable, son patron, de ne pas l'envoyer sur mon chemin; car, aussi vrai que je m'appelle Coq-Héron, je l'étranglerai sans vergogne!

Au moment où le brave soldat achevait de parler, l'auberge vers laquelle son maître et lui se rendaient se présenta à leurs regards. C'était une maison d'assez vilaine apparence, située au bord d'un chemin boueux et crevassé. On voyait aux deux côtés de la porte deux ou trois bouteilles peintes sur le mur, en compagnie de quelques pots de bière écumants; au-dessus de l'entablement, et pendu à une tringle de fer, un broc d'étain tout bossué se balançait au vent, en regard d'une enseigne où on lisait en belles lettres jaunes, cette inscription métaphorique: *Au Broc d'argent*. Deux ou trois lumières brillaient aux fenêtres mal fermées de l'auberge, autour de laquelle vaquait une servante armée d'un falot. Un homme, entouré d'un manteau, sortit d'une porte basse et passa devant la servante; le mouvement qu'elle fit pour lui laisser le chemin libre porta la lumière du falot sur le visage de l'étranger qui détourna la tête et marcha dans la nuit. Hector saisit le bras de Coq-Héron.

—As-tu vu cet homme? dit-il tout bas et vivement.

—Oui.

—N'as-tu rien remarqué?

—Non, il a passé comme un fantôme.

—Il m'a semblé reconnaître le chevalier...

—Ici, à cette heure? le chevalier! Quelle folie!... Sans sa raison, et je me serai trompé sans doute.

—Après tout, on peut voir, reprit Coq-Héron, qui poussa son cheval.

—Non, non! dit Hector en mettant la main sur la bride, c'est inutile... Si c'est le chevalier, nous le saurons bientôt. Le mieux est de laisser croire à cet homme qu'on ne l'a pas aperçu.

A la vue de deux cavaliers qui s'avançaient, la servante appela l'aubergiste.

—Entrez, messieurs, entrez ! dit le Flamand, son bonnet de peau de loutre à la main.

—De l'avoine pour les chevaux et du vin pour les hommes, répondit Hector, voilà tout ce qu'il nous faut.

—Rien ne manque à l'auberge du *Broc d'argent*, reprit l'hôte ; elle est seulement si bien achalandée, que votre seigneurie devra se contenter d'un pot de bière pour se rafraîchir, et d'une botte de paille, dans la grange, pour se coucher.

—Quoi ! pas une chambre où l'on puisse dormir entre des draps comme un chrétien ? dit Coq-Héron.

—Pas une seule : la dernière vient d'être retenue par un honnête marchand de Bruges, qui attend un de ses confrères de Béthune.

—Est-ce l'homme qui vient de sortir de l'auberge ? demanda Hector : un homme vêtu d'un grand manteau.

—C'est bien cela ; il va à la rencontre de son ami ; il a pris la chambre et l'a payée d'avance... Voyez... Dix florins en belles pièces d'or... Ils ont à causer d'affaires toute la nuit, et celui qui est arrivé le premier m'a fort recommandé de ne laisser monter personne chez eux.

—Ecoutez, reprit Hector, je me sens une grande lassitude depuis que j'ai quitté Pétrier... Voyez si vous ne pourriez pas me trouver un lit.

—Il n'y a plus qu'un petit cabinet où je couche... Mais il est attenant à la chambre de ces deux marchands, et en payant la chambre, ils ont aussi payé le cabinet.

—Combien ?

—Cinq florins.

—En voilà dix... Je meurs de sommeil, et vous ne passerez pas la nuit jusqu'à refuser un argent que les devoirs de l'hospitalité vous commandent d'accepter.

—Mais, monseigneur, dit l'hôte en serrant les flancs dans sa poche, songez que ces marchands ont grand besoin de silence pour leurs calculs !

—Je dormirai comme un hibou.

—Sans bruit ? ajouta l'aubergiste, qui se grattait l'oreille.

—Plus silencieusement qu'un grelot vide.

—Dans ce cas, monsieur, on va mettre des draps blancs au lit, répondit l'hôte en grimpant l'escalier.

—Ah ça ! monsieur, quelle idée vous prend de vouloir de ce cabinet ? demanda Coq-Héron.

—Un soupçon a traversé mon esprit, je veux l'éclaircir ; voilà tout. Si je me suis trompé, il m'en aura coûté dix florins, et ce n'est rien. Si j'ai bien vu, nous tiendrons le chevalier.

—Quoi ! vous croyez.

—Que ces marchands ne sont pas des marchands.

—Les prenez-vous pour des princes qui courent les grands chemins ?

—Quand je les aurai vus, je répondrai.

—C'est beaucoup de curiosité.

—Ca m'égayera, en attendant le partisan qui m'est annoncé.

—A votre aise ! je gage seulement qu'à la troisième addition, vous dormirez les poings fermés.

—Ce sera toujours ça de gagné.

—Monsieur ! s'écria Coq-Héron, votre entêtement naturel a poussé pendant mon absence ; je ne tenterai pas de le déraciner, et je me sauve.

—Où vas-tu ?

—Près de nos chevaux : au moins là ne courrai-je pas le risque d'entendre parler de serge et de ratine cinq ou six heures durant.

Là-dessus Coq-Héron tourna brusquement les talons.

—Un mot encore ! dit Hector.



—Qu'est-ce? demanda le valet, la main sur la clef de l'écurie.

—S'il vient un colporteur demander Petit-Pierre le piqueur, préviens-moi sur-le-champ. Le colporteur, c'est le partisan, — le piqueur, c'est moi.

—Ah! diable! dit Coq-Héron en se frottant les mains est-ce qu'on ira en expédition?

—Peut-être.

—En ce cas, je veillerai à ce que les chevaux aient double ration... Quelle chance, monsieur, je vous retrouve ce soir, et l'on doit se battre cette nuit! Une bonne fortune n'arrive jamais seule.

Coq-Héron disparu sous la porte de l'écurie, et M. de Chavailles gagna l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur. L'hôtelier l'attendait, une chandelle à la main.

—Le lit est prêt, monsieur, dit-il, un lit de roi qui invite au sommeil. — Vous savez seulement ce que vous m'avez promis?

—Parbleu! je consens à déloger si l'on entend un soupir.

L'hôte laissa la chandelle aux mains d'Hector et disparut. Quand il fut seul, Hector regarda autour de lui : le cabinet où il se trouvait n'avait qu'une fenêtre en face de laquelle on voyait une espèce de renforcement servant d'alcôve et garni d'un lit à rideaux de serge verte. Un vieux bahut en bois de chêne et deux escaliers remplissaient le cabinet. Dans la ruelle, derrière le lit, il y avait une niche profonde à moitié pleine de hardes et de provisions, et dont l'entrée était dissimulée par un large pan d'étoffe brune semblable à celle qui tapissait l'alcôve. La fenêtre était à douze ou quinze pieds du sol et ouvrait au-dessus d'un potager à moitié couvert de fumier. Hector souleva le volet à coulisse et l'a-sujettit à sa cheville, après quoi il éteignit la chandelle. Cette histoire de deux marchands qui payaient quinze florins la location d'une chambre et d'un cabinet,

rapprochée de cette ressemblance singulière qu'avait l'un d'eux avec le chevalier, ne laissait pas de paraître fort suspecte à M. de Chavailles. Dans l'état où était la Flandre, on pouvait difficilement croire que deux marchands fissent une si forte dépense et s'entourassent de tant de précautions pour parler des affaires de leur commerce. Il était plus naturel de croire que deux espions du parti ennemi s'étaient donné rendez-vous à l'auberge du *Broc d'argent*, et c'est ce dont Hector voulut s'assurer. Quant à la présence du chevalier, rien ne lui paraissait moins certain, et volontiers il croyait, avec Coq-Héron, qu'une illusion l'avait abusé ; cependant il n'était pas fâché de voir par lui-même ce qui en était. Il n'était pas seul depuis dix minutes qu'il entendit marcher sur la route ; il se pencha au bord de la fenêtre, et vit distinctement deux hommes qui se dirigeaient vers l'auberge à pas rapides, l'un à cheval, l'autre à pied. L'hôtelier s'avança, prit la bride des mains du cavalier, qui sauta légèrement à terre et suivit son camarade, non sans recommander à l'aubergiste d'avoir grand soin du cheval.

—Vous lui donnerez une bonne mesure d'avoine et lui laisserez la selle sur le dos, dit-il.

—Et quand il aura mangé, ajouta l'autre, vous l'attacherez, ainsi que le mien, à cet anneau de fer qui est à la porte.

—Et surtout, reprit le premier, pas un mot de notre visite à qui que ce soit, ou je te coupe les oreilles.

Les deux étrangers parlaient flamand, langue qui était devenue familière à M. de Chavailles.

—Eh ! eh ! se dit-il, voilà deux marchands qui ont le verbe haut.

Un instant après, il entendit erier les marches de bois de l'escalier sous les pieds des deux étrangers qui montaient lestement.

XXVII

LES DEUX MARCHANDS

La clef d'une porte voisine tourna dans la serrure, et les deux étrangers entrèrent dans la chambre contiguë au cabinet occupé par Hector. Un filet de lumière jaillit tout à coup à travers la cloison qui séparait les deux pièces, et vint briller à ses yeux.

— Bien ! se dit Hector, il y a une fente, je l'agrandirai.

Il prêta l'oreille et entendit poser, sur une table, deux ou trois objets pesants. L'un des cavaliers tira ensuite deux chaises et les approcha de la table.

— La pièce qui est là, dit l'autre en touchant du doigt la légère cloison derrière laquelle se trouvait Hector, n'est-ce pas le cabinet dont vous parliez ?

— Oui, et j'ai quelque envie de le visiter.

— Pourquoi ? l'aubergiste ne vous a-t-il pas juré qu'il était vide ? Son intérêt nous répond de sa fidélité.

— N'importe, deux précautions valent mieux qu'une.

La ligne rouge qui brillait au travers de la boiserie changea de direction.

— Ah ! diable ! pensa Hector, c'est une visite domiciliaire !

Il se souvint de la niche pratiquée au fond de l'alcôve, et s'y blottit rapidement. A peine les plis lourds de l'étoffe brune venaient-ils de retomber sur l'ouver-

ture, que l'un des deux étrangers poussa la porte du cabinet. Il souleva le flambeau au-dessus de sa tête, regarda de tous côtés, s'approcha de l'alcôve, en écarta les rideaux, examina le lit qui était intact, tourna autour de la ruelle, et passa si près de M. de Chavailles, que le frôlement de sa marche agita la tapisserie; mais la lourde étoffe étendue à plis serrés entre eux ne permit pas à Hector de distinguer les traits du faux marchand qui se retira bientôt. En repoussant la porte, il ferma les verrous.

—Personne n'est dans le cabinet, personne n'y viendra, dit-il, et il emporta le clef, après quoi il rentra dans la chambre voisine.

Ce surcroît de précautions irrita la curiosité d'Hector, déjà vivement excitée; il entr'ouvrit la tenture, arracha doucement les couvertures du lit, les étendit sur le plancher, et s'approcha de la cloison à petits pas; la laine étouffait le bruit de sa marche, prudente et souple comme celle d'un tigre, et, sans pouvoir être entendu, il colla son oeil à la fente qui laissait passer un rayon de lumière. Les deux hommes étaient assis en face l'un de l'autre, et, entre eux, sur la table, on voyait deux paires de pistolets et deux épées nues. L'un d'eux tournait le dos à M. de Chavailles, qui ne vit rien que le contour du grand chapeau qu'il avait sur la tête; le second portait une grande barbe qui lui cachait la bouche et montait jusqu'aux yeux; en outre, le bord de son feutre gris, rabattu jusqu'aux sourcils, enveloppait son visage d'une ombre vigoureuse que le regard le plus vif ne pouvait percer. Bien convaincu cette fois qu'il avait affaire à des marchands d'une espèce toute particulière, Hector tendit l'oreille et s'appréta à ne pas perdre un mot de leur entretien.

—L'aubergiste est comme tous les aubergistes, avide et curieux, dit celui des deux prétendus marchands qui

était en face d'Hector; on l'a payé pour se taire, mais n'écouterait-il pas?

—Parlons donc espagnol, et, s'il nous écoute, ce sera comme si nous parlions hébreu, dit l'autre.

—Il est Flamand, et vous croyez qu'il n'entend pas l'espagnol, comme la plupart de ses compatriotes?

—Je lui ai offert ce matin, en pur castillan, dix ducats d'un verre de bière de Louvain, et il ne m'a pas répondu.

—L'épreuve est sans réplique. Parlons donc espagnol.

Et passant de l'allemand dont il s'était servi jusqu'alors à l'espagnol, celui des deux interlocuteurs qui avait commencé l'entretien le renoua en ces termes:

—Vous arrivez de Versailles?

—En ligne directe, répondit l'autre.

—Avez-vous conclu le marché?

—Presque.

—On accepte donc?

—Quelques scrupules combattent encore, mais nous les soulèverons avec un levier d'or.

—Il faut en finir, et le plus tôt possible.

—C'est à quoi je me suis employé activement.

—Ces renseignements exacts que je vous ai demandés sur diverses personnes de la cour, les avez-vous?

—Les voici, monseigneur.

Celui auquel ces dernières paroles étaient adressées, leva les yeux vivement sur son interlocuteur et fronça le sourcil.

—Nous sommes seuls, reprit celui-ci, comme pour s'excuser.

—N'importe!... il y a des mots qui peuvent tout perdre. Je suis marchand, ne l'oubliez pas.

L'autre étranger, sans répondre, tira quelques papiers de sa poche et les étala sur la table. Celui que M. de Chavailles voyait de face et auquel l'épithète de monsei-

UNIVERSITY OF ALBERTA

gneur avait été donnée, les prit et les parcourut les uns après les autres avec attention.

—En voici qui peuvent vous être nécessaires, mais ceux-ci je les garde, reprit-il.

Il partagea les papiers en deux parties inégales, poussa la plus petite du côté de son complice **et serra l'autre.**

—Tout est-il prêt? ajouta-t-il.

—Presque tout.

—Ainsi, vous frapperez le grand coup bientôt?

—Je l'espère.

—Vous avez bien commencé déjà!

—Vous savez le proverbe: "Il n'y a que le premier pas qui coûte."

L'étranger qui venait de partager les papiers, frémit de la tête aux pieds.

—C'est une nécessité, reprit-il; cette famille est comme un chêne: elle étend ses rameaux partout; il faut frapper l'arbre au cœur.

—Le premier rameau est tombé.

—Et par où continuerez-vous?

L'homme au manteau appuya ses deux bras sur la table étroite qui le séparait de son interlocuteur et lui parla tout bas. Hector approcha son oreille de la cloison, mais ne put rien entendre; quelques mots tels que ceux de Meudon, de madame la dauphine, de Marly, lui arrivaient seuls; quant au sens de la phrase à laquelle ils se reliaient, il lui échappait entièrement.

—En avez-vous la preuve? demanda tout à coup en se redressant, celui qui semblait avoir l'autorité.

—Là, répondit l'autre, en tirant un petit portefeuille de sa poche.

—Voyons, reprit le premier, qui avança la main par un mouvement vif.

Il déploya le papier que son complice lui remit, et le parcourut rapidement.

—Voilà qui est sans réplique, dit-il ensuite, et ce papier rejoindra les autres dans la cassette.

—Quoi ! le coffret de bois d'ébène?...

—Il ne m'a pas quitté. A l'heure où je vous parle, il est encore dans ma tente.

—A Saint-Wast ! Et vous ne craignez pas qu'un valet...

—D'abord j'en porte toujours la clef sur moi, et, en second lieu, mes valets sont des gens sûrs.

—Qu'importe ! et si vous me permettiez de m'ouvrir à vous là-dessus, je vous dirais que des papiers d'une importance si haute ne doivent pas courir les champs, comme les mémoires d'un commis ou les comptes d'un fournisseur.

—Et où pourraient-ils être en meilleure sûreté que sous la garde de mon épée ? répliqua fièrement l'homme au feutre gris.

Le son de cette voix, qui avait l'éclat vibrant du clairon, fit tressaillir Hector.

—Parbleu ! pensa-t-il, celui-ci doit être un fameux soldat et je ne serais pas fâché d'avoir affaire à lui.

L'homme qui tournait le dos à M. de Chavailles s'inclina respectueusement devant son interlocuteur.

—Vous savez ce qui vous reste à faire, reprit celui-ci ; vous allez me suivre à Saint-Wast, je vous remettrai ce que je vous ai promis, et demain matin vous repartirez.

—Entrerai-je au camp ?

—Non pas ; il importe qu'on ne nous voie jamais ensemble. Vous vous arrêterez au moulin qui est au bas de la ravine, à quatre pas de l'abbaye, et un homme à moi vous apportera la somme.

—Judas ! murmura Hector.

—Quand vous l'aurez touchée, vous partirez sur-le-champ et ne descendrez de selle que lorsque vous serez aux portes de Versailles. Vos instructions sont préci-

UNIVERSITY OF ALBERTA

ses; vous mettrez tout en oeuvre pour les faire réussir. Il y va de votre fortune.

—C'est peu de chose!... Ma haine vous répond de mon zèle.

Hector se dressa tout d'un coup. Cette voix avait un accent net et impératif qui rappelait mille souvenirs confus, vaguement enfouis au fond de son coeur.

—Je l'ai entendue! je l'ai entendue!... dit-il en lui-même.

Mais tandis qu'il poursuivait par la pensée le fantôme fugitif de ses souvenirs, un bruit de chaises remuées ramena son attention vers la chambre voisine. Les deux marchands venaient de se lever; tous deux ceignaient leurs épées et passaient les pistolets dans leurs ceinturons. Ils ouvrirent la porte et descendirent l'escalier de bois. L'aubergiste accourut, un flambeau à la main, et guida leur marche.

—Hé! l'ami, dit l'un d'eux, les chevaux ont-ils bu et mangé?

—Ils sont frais comme des demoiselles qui vont au bal, répondit l'aubergiste.

Les deux marchands sortirent de l'auberge, le valet qui veillait auprès des chevaux leur présenta l'étrier, et tous deux partirent au galop. Un instant M. de Chavailles, debout contre la croisée, avait levé ses pistolets, mais au bout d'une seconde, il les abaissa.

—Non, dit-il, c'est la cassette qu'il me faut; d'ailleurs, ils ne sont pas prévenus, et ce serait un assassinat.

Mais à peine eurent-ils lâché la bride de leurs chevaux, sans se douter du péril auquel ils venaient d'échapper, que M. de Chavailles tomba de la fenêtre devant l'aubergiste. Le brave Flamand fit un bond de côté comme si un diable eût tout à coup surgi de terre sous ses pas.

—Si tu cries, lui dit Hector, tu es mort.

—Eh! monsieur, j'ai à peine assez de force pour par-



ler... comment voulez-vous donc que je erie? murmura le pauvre homme d'une voix étouffée.

Hector courait à l'écurie lorsqu'il avisa Coq-Héron qui en sortait.

—Hé! monsieur, lui cria l'écuyer, il y a là un colporteur qui a affaire à Votre Seigneurie.

Hector fit quelques pas en avant et vit un homme debout auprès d'un banc.

—Je suis pressé, parlez vite, dit-il.

—Le gouverneur me charge de vous avertir qu'il sortira au petit jour, répondit le colporteur en se penchant à l'oreille de M. de Chavailles.

—Bien!

—Le rendez-vous est à Saint-Wast.

—C'est à merveille.

—Il attaquera les travaux du chemin couvert avec trois mille soldats d'infanterie.

—Bon! je lui amènerai de la cavalerie.

—Son Excellence compte que vous ferez diversion en tombant sur les équipages de l'ennemi.

—Je ferai mieux... Le mot de passe à présent, dit M. de Chavailles en présentant la bouche de son pistolet au visage du colporteur...

—Turenne! murmura le colporteur dans l'oreille de M. de Chavailles.

—Toulouse! répondit Hector du même ton.

—Maintenant, vite à cheval! s'écria-t-il en s'adressant à Coq-Héron.

—Voici le vôtre et voici le mien! répondit le soldat, qui n'avait pas attendu l'appel de son maître pour brider les deux animaux.

—Merci, mon brave.

—Oh! il n'y a pas de quoi; on sait de vos manières; avec vous bêtes et gens ne dorment que d'un oeil!

—Prends cet homme en croupe, dit Hector, et cours

au bivouac de la compagnie. Tu te feras conduire au lieutenant et lui remettras ce bout de papier.

—Ça? demanda Coq-Héron, en regardant le papier sur lequel Hector avait écrit deux ou trois mots au crayon.

—Oui, ça; là-dessus, il montera à cheval avec tous nos hommes, et vous me rejoindrez.

—Où?

—A Saint-Wast; je serai sur la route.

—Bon! je comprends, vous en voulez aux équipages de l'ennemi.

—Aie grand soin de regarder aux arbres de la route. Il faut tout prévoir, et les gens que je vais chercher peuvent décamper... Ne cessez donc pas de marcher aussi longtemps que vous verrez des encoches au tronc des arbres... je frapperai ceux qui seront à la droite du chemin.

—On a des yeux pour voir.

—Quant à vous, l'ami, reprit Hector, qui se tourna du côté du colporteur, vous prendrez au bivouac un cheval de main—il y en a toujours une douzaine pour les cas imprévus—et vous irez au campement du régiment d'Artois, vous savez sans doute où il est?

—A trois petites lieues d'ici, au bord de la Sensée.

—Vous demanderez à parler à un gentilhomme du nom de Fourquevaux et vous lui direz, de la part de son ami, le marquis de Chavailles, qu'on dansera au prochain jour du côté de Saint-Wast et que je le prie d'assister à la fête.

—Le régiment d'Artois et M. de Fourquevaux, je n'oublierai rien.

—Partez, maintenant, et crevez vos chevaux! s'écria Hector en sautant sur le sien.

Le colporteur se mit en croupe de Coq-Héron, et chacun tira de son côté. Après qu'il eut galopé l'espace de deux ou trois minutes dans la direction de Saint-Wast,

Hector mit pied à terre et se coucha à plat ventre sur le chemin. Son oreille touchait le sol et il se tenait sa respiration pour mieux entendre. Au bout d'une seconde ou deux, il se releva ; un son lointain et sourd rasait la terre et trahissait le galop rapide de plusieurs chevaux qui couraient en avant.

— Bien ! murmura Hector en se lançant sur les traces des deux marchands, ils suivent la route en droite ligne.

Et, tirant sa large épée, il enleva un pied d'écorce au premier orme qui croissait au bord de la route, sur la droite. Tous les cent pas, à peu près, il frappait un arbre et il laissait derrière lui des marques visibles de son passage. Quand il eut galopé un quart d'heure, sa vue, perçante comme celle d'un oiseau de proie, lui fit découvrir, à une portée de fusil environ, deux ombres qui couraient avec rapidité dans la direction de l'abbaye de Saint-Wast. Il retint la bride de son cheval, qui allait d'un train, à bientôt les dépasser et pendant quelques instants, les deux cavaliers s'arrêtèrent à un endroit où le chemin se divisait en deux branches. Hector poussa son cheval sous le feuillage d'un grand arbre qui jetait une ombre opaque sur la route, et attendit. Les deux cavaliers restèrent une minute ensemble, après quoi l'un d'eux prit le sentier à droite et l'autre le sentier à gauche. Hector pressa son cheval du genou et s'avança prudemment jusqu'au point de la route où les deux cavaliers s'étaient séparés. L'un des sentiers descendait vers un bas fond où l'on distinguait les murailles blanches de l'abbaye, à une assez grande distance ; l'autre conduisait vers un bois au-devant duquel s'élevaient quelques tentes. Des feux de bivouac s'éteignaient çà et là dans la nuit.

— Voici le camp, se dit Hector.

Ses yeux en mesuraient l'étendue, lorsqu'il entendit le cri d'une sentinelle invisible.

UNIVERSITY OF MICHIGAN

—Qui vive! cria-t-elle en allemand.

Grâce à la limpidité et au calme profond de la nuit, le son arriva clair, distinct, jusqu'à M. de Chavailles; mais la sentinelle ne pouvait pas être à moins d'une portée de carabine.

—Régiment des chevan-légers de l'impératrice! répondit en allemand la voix vibrante du cavalier que M. de Chavailles suivait depuis une heure.

La sentinelle cria au cavalier de faire halte, et bientôt le pas de plusieurs chevaux indiqua à M. de Chavailles qu'un brigadier s'avanceit à l'ordre pour reconnaître le promeneur nocturne.

—Diable! dit Hector, le régiment des chevan-légers de l'impératrice est un bon régiment, et encore est-il bien sûr qu'il soit seul au camp?

Hector descendit de cheval, noua un frein autour de ses naseaux pour l'empêcher de hennir, l'attacha à un arbre et marcha doucement vers la ligne du bivouac. Arrivé au pied d'un tertre couvert de buissons épais, il en gravit l'escarpement, se coucha sur l'herbe et regarda devant lui pour bien étudier l'assiette du camp qu'il avait résolu d'attaquer.

Du point élevé où il était il voyait distinctement la sentinelle à cheval, le mousqueton sur la cuisse, immobile en travers d'un sentier qui tournait autour du monticule, à cent pas de distance à peine. D'autres sentinelles échelonnées dans la campagne couvraient le front de bandière du camp. Un grand bois s'étendait derrière, et certains reflets qu'il aperçut à la surface du sol, sur la droite du camp, lui firent comprendre qu'un marécage en protégeait les abords de ce côté.

—Hum! fit Hector en frisant sa moustache, la position est forte; si je ne réussis pas dans l'attaque, il est à croire que ce sera ma dernière expédition.

Il redescendit lentement le tertre, et retourna à l'ar-

bre où il avait laissé son cheval. En ce moment, la cloche de l'abbaye de Saint-Wast sonna trois heures.

—Avant une heure il fera presque jour, et il importe d'attaquer de nuit, pensa Hector.

Il s'engagea de nouveau sur la route qu'il venait de parcourir à la poursuite des deux cavaliers, pressant dans son âme l'arrivée de sa compagnie. Au bout de deux ou trois cents pas, il entendit un bruit sourd et précipité, comme celui que ferait une troupe de gens à cheval. Il écouta une minute, et, bien sûr qu'il ne se trompait pas, il respira à pleine poitrine.

—Voici les miens ! murmura-t-il.

Il poussa en avant, et ne tarda pas à distinguer une masse noire et profonde qui arrivait assez rapidement sur lui. En tête de cette troupe courait un cavalier de grande taille. Hector se jeta à sa rencontre, reconnut Coq-Héron, et cria de faire halte. Les soldats s'arrêtèrent, et le lieutenant s'approcha du capitaine.

—J'ai une communication à vous faire, monsieur, dit le lieutenant en tirant M. de Chavailles à part.

—Parlez, mon cher Lohrégal, dit Hector.

—Cette nuit, tandis que vous étiez à l'auberge du *Broc d'argent*, nous avons surpris un partisan ennemi. Cet homme a confessé, le pistolet sur la gorge, que le prince Eugène en personne est à Saint-Wast.

—A Saint-Wast ! s'écria Hector.

—Oui, capitaine, le régiment des chevau-légers de l'impératrice l'accompagne.

—C'est ce que m'a appris un de leurs batteurs d'estrade.

—Vous a-t-il dit aussi que le régiment marche escorté de quelques compagnies de hussards hongrois ? J'imaginais que vous avez l'intention de tomber sur leur bivouac, mais avant de vous jeter dans cette entreprise, j'ai pensé qu'il était bon de vous en donner avis.

—Parbleu ! j'en profiterai !

Cette révélation fut un trait de lumière pour M. de Chavaille: l'un des faux marchands de l'auberge du *Broc d'argent*, celui-là sans doute qu'on avait appelé monseigneur, c'était le prince Eugène, le terrible capitaine contre lequel M. de Chavailles avait fait ses premières armes à Crémone, et qu'il avait, depuis lors, rencontré maintes fois en Italie et en Flandre. Si sa résolution avait pu être ébranlée un instant, le nom du plus grand ennemi de la France ne lui permettait plus d'hésiter. Le prince Eugène paraissait mêlé à quelque noire intrigue qu'il importait à la sûreté du roi de déjouer. Une occasion était offerte à M. de Chavailles de rendre à Louis XIV, qui l'oubliait, un service signalé; pouvait-il, au risque de perdre la vie, ne pas se jeter en avant? Hector rassembla autour de lui les officiers de la compagnie, fit former le cercle aux soldats, et, levant son épée:

—Messieurs, dit-il, le prince Eugène est devant vous, à Saint-Wast, dans une forte position. Il a avec lui quinze ou dix-huit cents hommes de vieilles troupes. J'ai résolu de l'attaquer. Nous sommes un contre cinq, mais vous vous battez pour le roi, pour la France, et vous en valez mille. A vous, soldats du régiment de Saintonge, peut revenir l'honneur de délivrer Louis XIV de son implacable ennemi. Puis-je compter sur vous, et voulez-vous me suivre?

—Oui! oui! crièrent les cavaliers en brandissant leurs sabres.

—Si quelqu'un de vous veut se retirer, qu'il sorte des rangs; il le peut! Foi de gentilhomme, je lui donne toute liberté de s'en aller!... reprit Hector, qui savait à quels hommes il avait affaire.

—Non! non! cria la compagnie électrisée.

M. de Chavailles salua la compagnie de son chapeau.

—Eh bien! messieurs! suivez-moi; nous vaincrons ou nous mourrons ensemble, dit-il l'épée haute.

—Voilà une folie! murmura Coq-Héron, qui astiquait la lame de son épée contre le cuir de sa selle.

Hector le regarda de travers.

—Parbleu! ce que je vous en dis est pour vous encourager, ajouta le vieux soldat.

XXVIII

L'ATTAQUE

Hector confia son plan d'attaque aux officiers de son petit état-major. Il avait résolu de diviser sa troupe en deux colonnes; l'une, sous ses ordres, pousserait droit au camp et l'aborderait de front; l'autre, conduite par M. de Lobrégat, tournerait la ligne du bivouac et tomberait en flanc sur l'ennemi par la lisière du bois. M. de Lobrégat, qui était un officier gascon, très prudent au conseil et d'une audace sans pareille dans l'exécution, se frotta les mains.

—Vous me donnez la moins bonne part, capitaine, dit-il mais n'importe, on vous suivra de près.

L'attaque bien résolue et les ordres donnés, on rangea la compagnie en bataille; M. de Lobrégat en prit une moitié, M. de Chavailles se mit à la tête de l'autre, et on s'avança vers le bivouac du régiment des chevaux-légers de l'impératrice. M. de Lobrégat poussa d'abord en avant, reconnut le terrain de ses propres yeux, et tourna sur la gauche pour gagner la lisière du bois. Tandis que M. de Lobrégat opérait ce mouvement, un soldat se détacha des rangs de la compagnie d'Hector, mit pied à terre aussitôt qu'on fut en vue des feux de bivouac et se dirigea lestement du côté de la sentinelle qui veillait au milieu du sentier. Agile et muet comme un serpent, il s'avança en rampant parmi les broussail-



les, passa derrière la sentinelle sans être vu, et sautant tout à coup sur la croupe du cheval, il plongea jusqu'à la garde son poignard dans la gorge du soldat. Le soldat étendit les bras et roula par terre sans pousser un seul cri.

—Le passage est libre, dit le cavalier quand il fut de retour auprès d'Hector.

—En avant ! dit Hector en lui jetant la bourse.

La compagnie s'ébranla sur les pas de son chef. Aucun cri ne l'arrêta quand elle parut en colonne sur le sentier ; mais quand elle eut traversé la ligne des sentinelles, celles qui étaient les plus voisines à droite et à gauche, étonnées du silence qui accompagnait la marche de ce corps de cavalerie crièrent presque en même temps : " Qui vive ! " Personne ne répondit. Deux coups de mousqueton artirent à la fois. Hector mit l'éperon aux flancs de son cheval.

—Au galop ! cria-t-il d'une voix de tonnerre ; et sa troupe chargea sur le bivouac le sabre à la main.

Les vedettes, réveillées en sursaut par cette double détonation, déchargèrent leurs mousquetons sur cette horde de cavaliers lancés à bride abattue, et se replièrent sur les grand'gardes, qui furent culbutées en un instant et se débandèrent sur le gros du régiment. Coq-Héron, qui n'avait pas senti l'odeur de la poudre depuis déjà cinq ou six mois, ne se tenait pas d'aise. Il courait comme un démon, couché sur l'encolure de son cheval, le pistolet d'une main et le sabre de l'autre.

—Voilà qui va bien, disait Hector, ils fuient de tous côtés comme des écoliers en maraude.

—Attendez une minute, et nous serons reçus de la belle manière, répondait le soldat ; il y a longtemps que je connais le prince Eugène.

—Que veux-tu, mon vieux, le vin est tiré...

—Parbleu ! je ne serai pas le dernier à le boire.

La troupe allait toujours, dévorant le terrain et ren-

versant tout sur son passage. Mais déjà on entendait les trompettes sonner, et la voix des officiers qui formaient les compagnies en bataille. Comme on n'était plus qu'à une centaine de pas du front de bandière du campement, une vigoureuse décharge abattit quelques soldats autour d'Hector et de Coq-Héron.

—Voilà que ça chauffe! dit le valet.

—En avant! s'écria le chef d'une voix vibrante, et pressant l'allure déjà rapide de son cheval, il tomba sur les rangs des Impériaux. On entendit sur toute la ligne le pétilllement des coups de pistolet; le cliquetis des sabres se mêla au bruit des détonations, et l'on se prit corps à corps au milieu des ténèbres à demi transparentes.

Au premier moment du choc, le retentissement d'une décharge éclata sur le flanc du bivouac, du côté du bois, et de grands cris partirent du milieu des impériaux, surpris par cette nouvelle attaque.

—Bon! dit Coq-Héron, voici M. de Lobrégat qui joue un petit air de sa façon !Jolie musique, ma foi!

Et en signe de réjouissance, le brave soldat enfonce gaillardement son sabre dans le corps d'un hussard hongrois qui avait eu l'imprudence de s'attaquer à lui. Le régiment des cheval-légers de l'impératrice ne résista pas à la violence du choc des soldats de M. de Chavailles. Le premier rang, brisé comme une muraille sur laquelle tombent des boulets, plia sur le second, et la confusion se mit parmi les escadrons mal formés. Hector s'aperçut de ce désordre et imprima un nouvel élan à sa troupe. Les cavaliers, habitués sous ses ordres à braver les périls les plus vifs, ardents, solides et rompus dès longtemps aux entreprises les plus hasardeuses, multipliaient leurs coups et culbutaient les compagnies impériales les unes sur les autres. Hector, plongé au plus fort de la mêlée, cherchait des yeux la tente du prince Eugène; un drapeau qui déployait au vent l'aigle à

deux têtes, la lui désigna; elle était au centre et un peu en arrière du bivouac, deux sentinelles à cheval se promenaient devant, le mousqueton au poing. Hector la montra du bout de son épée à Coq-Héron.

—Voilà où je vais, dit-il.

—On vous suit, cria le soldat.

En trois bonds il eut rejoint le marquis. Les soldats du régiment de Saintonge avaient fait une tronée au milieu du régiment des cheval-légers de l'impératrice. Hector passa comme un éclair dans l'intervalle ouvert entre les deux tronçons du corps ennemi, et poussa droit à la tente du général. Les deux sentinelles firent feu précipitamment et fondirent sur l'agresseur, qui avait évité leurs coups; mais l'un des cheval-légers rencontra M. de Chavailles et l'autre Coq-Héron. Les quatre épées brillèrent comme des flammes en l'air, et les deux sentinelles roulèrent aux pieds des chevaux; Hector et Coq-Héron sautèrent par-dessus leurs cadavres, et arrivèrent devant la tente qu'ils trouvèrent défendue par quelques gens à pied et des valets armés de piques, de sabres et de pistolets.

—Ah! canailles, vous embarrassez la porte! dit Coq-Héron, et il les chargea l'épée haute.

Les deux premiers qui firent mine de résister tombèrent la tête fendue; deux autres encore roulèrent sur l'herbe, le corps percé d'outre en outre, et le reste se débanda. La tente du prince Eugène était haute et vaste. Hector et Coq-Héron y entrèrent à cheval. Mais deux écuyers du prince,—les plus fidèles,—s'y étaient retranchés, le pistolet au poing. L'un des écuyers leva son pistolet et fit feu; mais le coup, mal dirigé, déchira la manche d'Hector, qui plongea son épée dans la gorge du maladroit. L'autre tira, mais si précipitamment, que sa balle traversa le chapeau de Coq-Héron, à trois pouces de son oreille.

—Ah! coquin, tu détériores mes effets! cria le soldat,

et d'un coup de pistolet il cassa les reins de l'écuyer qui s'enfuyait.

—Voilà qui est fait, et la place est nette, dit-il en regardant autour de lui.

Hector mit pied à terre et cherchait partout à la clarté d'un flambeau qui brûlait sur une table. Le lit, encore intact dans un compartiment de la tente, indiquait assez que le prince Eugène ne s'était pas couché et qu'il avait dû sortir à la première alerte des sentinelles. Un chapeau de feutre gris et un manteau étaient jetés sur une chaise, auprès du lit. Hector reconnut le feutre et le manteau que portaient l'un des prétendus marchands de l'auberge du *Broc d'Argent*.

—Ça, monsieur, que cherchez-vous? demanda Coq-Héron qui n'était pas descendu de cheval.

—Une cassette en bois d'ébène, répondit Hector qui furetait partout.

—Quoi! c'est pour une cassette que vous nous avez exposés à mille morts?

—Oui, mon ami, et si tu peux m'aider à la trouver, tu me feras plaisir.

—Mais, monsieur, un tas de braves gens se battent autour de nous...

—Laisse-les se battre et cherche avec moi.

Coq-Héron secoua la tête.

—A votre manière de raisonner, on voit bien que je vous ai quitté trop longtemps, et j'imagine que vous allez me donner bien du mal pour vous remettre l'esprit. Négliger une bonne mêlée de fer et de plomb pour une méchante cassette en vilain bois! je vous demande si c'est d'un homme qui a le sens commun.

Tout en grommelant, Coq-Héron avait mis pied à terre et cherchait d'un côté, tandis que M. de Chavailles cherchait de l'autre.

—Comment est-elle donc cette cassette si précieuse?

demanda Coq-Héron, en diamant, en or pur, en perles fines?

Et tout en parlant, il sondait chaque recoin du bout de son épée rouge de sang.

—Je t'ai dit qu'elle est en bois d'ébène et c'est tout ce que j'en sais.

—C'est fort beau, et la chose vaut la peine qu'on se batte pour l'avoir.

Hector ne trouvait rien, chaque seconde passée en recherches inutiles lui paraissait un siècle; le bruit du combat furieux qu'on se livrait autour de la tente, augmentait de minute en minute.

—Je l'aurai, dit Hector, fallût-il mettre le feu à la tente et fouiller dans les cendres!

Tout à coup une idée illumina son cerveau; les deux écuyers qui avaient attendu dans l'intérieur de la tente, s'étaient tous deux placés près du lit, l'un à la tête, l'autre au pied, à l'entrée du compartiment où ce lit était dressé. Hector y courut, passa par-dessus l'un des morts, repoussa le lit et découvrit, dans un renfoncement obscur, un coffre de bois de chêne garni de elous. Hector s'agenouilla, prit un pistolet à sa ceinture, fit sauter la serrure, souleva le couvercle et tira de l'intérieur du coffre une fort jolie cassette en bois d'ébène, montée en argent ouvragé.

—Evohé! s'écria-t-il.

—Bon! si vous parlez hébreu, on ne s'entendra plus! dit Coq-Héron.

—Ecoute ce que je vais te dire en bon français et ne manque pas de l'exécuter en bon soldat, répondit Hector.

—Quand vous m'aurez dit de quoi il s'agit, on verra bien.

—Tu vas prendre cette cassette.

—Ce n'est pas difficile.

—Tu remonteras à cheval.

—C'est encore plus aisé.

—Et tu partiras au triple galop.

—On sait le diéton : Jean s'en alla comme il était venu.

—Quand tu te seras tiré de la mêlée...

—Ah ! il faut que j'en sorte ?

—Absolument.

—Hum ! c'est ennuyeux.

—Oui, mais c'est indispensable.

—C'est bien, on tâchera de faire ce que vous voulez.

—Tu pousseras ventre à terre, sans regarder derrière toi, jusqu'à l'auberge du *Broc d'Argent*.

—Et quand je serai à cette auberge du diable ?

—Tu m'attendras.

—Voilà le côté ennuyeux de la commission !

Coq-Héron monta en selle et M. de Chavailles en fit autant. Au moment de sortir, le soldat prit le flambeau resté sur la table et approcha la flamme d'un pan de toile.

—La fête manque de lumière, je veux lui en donner, dit-il.

—A propos, reprit Hector, tandis que les flammes montaient jusqu'au plafond de ce léger édifice de toile, voilà que j'allais oublier le plus important de l'affaire.

—Parlez donc !

—Si par hasard j ne revenais pas, c'est que je serais mort.

—Mort ! répéta Coq-Héron en pâlisant.

—Ces choses-là arrivent à tout le monde ; tu prendrais alors la cassette et la porterais à M. de Riparfonds.

Coq-Héron souleva la cassette comme pour la jeter dans le feu. Hector lui arrêta le bras.

—Fais ce que je te dis, mon ami, il y va de mon bonheur ! reprit Hector.

Coq-Héron soupira comme un homme qui se fait une violence horrible.

—Vous le voulez ? dit-il.

—Oui.

—Rappelez-vous que si vous mourez sans moi, vous serez responsable de ce crime devant votre père qui est là-haut.

—Va, je t'attendrai... dit Hector, moitié riant, moitié sérieux.

Coc-Héron assujettit la cassette sur le pommeau de la selle et ramassa les rênes.

—Prends garde à la cassette ! lui cria Hector ; le prince Eugène sera comme un enragé après toi, s'il se doute que tu l'as enlevée.

—Qu'il vienne donc me la reprendre ! répondit le soldat.

En achevant ces mots, il piqua des deux et s'élança hors de la tente où l'incendie tourbillonnait en pétillant. Lorsque M. de Chavailles reparut sur le terrain du combat, la face des choses avait un peu changé. Les premières lueurs du jour qui blanchissaient dans le ciel avaient montré aux Impériaux le petit nombre de leurs assaillants ; honteux d'avoir été rompus si brusquement par deux troupes qui ne faisaient pas ensemble le tiers de leur régiment, les cheveau-légers s'étaient ralliés et résistaient pied à pied ; mais ils avaient souffert des pertes cruelles dès le premier choc, où les plus braves d'entre eux étaient tombés ainsi qu'un grand nombre d'officiers, et ils n'auraient pas pu soutenir bien longtemps la lutte, si le prince Eugène, ramassant en colonnes les hussards hongrois dont la masse bivouaquait du côté du marécage, n'était venu fondre sur les Français. On sait quels étaient l'élan, l'audace, la bravoure personnelle, le coup d'oeil, la promptitude du prince Eugène, qui aurait été un terrible capitaine d'aventure, s'il n'avait été l'un des premiers généraux de son siècle. Les soldats du régiment de Saintonge, pressés par un ennemi ardent et nombreux, serrèrent leurs rangs déjà éclaircis et se mirent sur la défensive. Ce fut

alors que M. de Chavailles reparut; sa compagnie ne l'apercevant plus au plus épais de la mêlée, l'avait cru mort; son retour fut salué de mille acclamations; une ardeur nouvelle s'empara de tous ces braves décimés par la mort, et ils ne désespérèrent pas de vaincre, puisque leur chef leur était rendu. Au premier regard qu'il jeta sur le champ de bataille, Hector comprit que la lutte lui était presque impossible: tout ce qu'il était permis de tenter, c'était une retraite, et encore on ne pouvait pas se flatter d'y réussir sans être entamé. Tout à coup l'incendie qui dévorait la tente du prince Eugène éclata au dehors; des flammèches emportées par le vent tombèrent sur les tentes voisines et les embrasèrent; une clarté rouge et vacillante se mêla aux lueurs pâles de l'aube naissante, et le combat recommença avec une fureur égale de part et d'autre. Le prince Eugène, blessé dans son orgueil de chef militaire, irrité d'avoir été surpris dans son bivouac, au milieu des soldats les plus éprouvés de son armée, plein de ressentiment contre un ennemi qui avait poussé l'audace jusqu'à l'attaquer dans ses lignes, bien qu'inférieur en nombre, voulait se venger en détruisant d'un seul coup le corps entier de son adversaire. Actif comme un simple capitaine, il rappelait autour de leurs guidons les compagnies débandées, ramenait en ligne les escadrons ébranlés ralliait les soldats dispersés, se portait partout où le danger était le plus pressant, bravait le feu, chargeait de sa personne et montrait à tous l'exemple de courage et de la fermeté. Après une charge heureuse, devant laquelle l'ennemi s'était retiré en désordre, Hector, qui avait ses habits criblés de balles et déchiquetés de coups de sabre, donna ordre de battre en retraite. On voyait les hussards hongrois ramenés par leurs officiers et les escadrons brisés des chevan-légers se rallier en frémissant à la voix des chefs qui montraient les Français du bout de leurs épés.



—Voilà où commence le danger, dit M. de Lobrégat, qui avait du sang plein le visage et les mains; j'ai grand'peur, cette fois, que nous n'y restions tous.

—A la garde de Dieu! dit Hector.

Les deux officiers échangèrent une poignée de main, et coururent à l'arrière-garde. Ils n'y étaient pas depuis trois minutes, qu'une charge à fond, conduite par le prince Eugène en personne, entama la compagnie. La mêlée fut terrible, on se prit corps à corps; mais enfin, grâce à l'extrême solidité de cette cavalerie, à l'énergie désespérée de sa défense, on put repousser les hussards et les chevan-légers.

—C'est ici le cas de dire à peu près comme Pyrrhus, s'écria M. de Lobrégat: encore une victoire comme celle-ci, et nous sommes perdus.

Hector regarda sa troupe, qui reformait ses rangs brisés, et l'ennemi qui se préparait à une nouvelle et plus furieuse attaque.

—J'ai eu la cassette, mais il m'en coûtera la vie, murmura-t-il.

Il donna dans sa pensée un dernier souvenir à Christine, recommanda son âme à Dieu et s'apprêta à mourir. En cet instant et comme les officiers impériaux brandissaient leurs épées pour commander la charge, un grand bruit s'éleva sur le flanc des escadrons ennemis; tous les yeux se tournèrent vers la plaine qui s'étendait vers le bivouac et l'on vit s'avancer un régiment de cavalerie en bon ordre. La distance qui le séparait encore du champ de bataille ne permettait pas de reconnaître à laquelle des deux armées il appartenait, mais, par un accord tacite, les parties belligérantes suspendirent la lutte. Une anxiété terrible remplissait le cœur de M. de Chavailles; tous ces braves gens qui l'avaient suivi, et lui avec eux, étaient perdus, si le régiment qui s'approchait marchait sous le drapeau impérial. M. de Lo-

brégat, qui mêlait la dragonne de son épée, comprit ce qui se passait dans l'âme du capitaine.

—Oui, dit-il, ce qui arrive là-bas, c'est le salut ou la mort.

C'était pas la mort qui remplissait d'émotion le cœur d'Hector; depuis six ans il la bravait tous les jours, c'était la pensée de mourir sans avoir revu Christine. Il attachait ses regards sur le nuage de poussière qui roulait devant les pas des cavaliers, et chercha à reconnaître les plis du drapeau derrière le rideau pâle au travers duquel brillaient mille éclairs. Ce pouvait être un corps sorti du camp des Impériaux au bruit du combat, ou bien peut-être un parti de la garnison de Bouchain, qui devait, ce jour-là, on le sait, tenter une sortie. Cependant, l'indécision des deux corps de cavalerie, qui, depuis deux heures, combattaient avec un acharnement sans égal, ne fut pas de longue durée. Les plis d'un drapeau se déroulèrent frappés par un rayon du soleil levant, et on reconnut les couleurs de la France. Un grand cri partit du milieu de la compagnie de Saintonge, et tous les cavaliers brandirent leurs armes en l'air tout prêts à charger à leur tour. Déjà on pouvait distinguer les hommes et les chevaux; mais le prince Eugène, avec la foudroyante rapidité d'un aigle qui fond sur sa proie, fit évoluer le régiment des chevau-légers et les hussards qui, sans attendre le choc de l'ennemi, partirent à la rencontre. Les deux régiments se heurtèrent sur une ligne étroite déjà jonchée de cadavres; les rangs se mêlèrent, un affreux cliquetis d'armes rebondit dans la plaine, et l'on ne vit qu'une masse confuse d'hommes et de chevaux qui piétinaient dans le sang.

—Parbleu! c'est le dernier menuet; ne nous en mêlons-nous pas? dit Hector, qui avait reconnu l'étendard du régiment d'Artois.

—J'allais tout justement vous en faire la proposition, répondit M. de Lobrégat.

—Partons donc ! répliqua M. de Chavaillès.

Il poussa son cheval, et ce qui restait de sa compagnie le suivit. A l'endroit où les cavaliers étaient le plus mêlés, où l'on n'entendait que le râle des mourants foulés aux pieds, et les clameurs des blessés, où tous les sabres se heurtaient, où soldats et chevaux faisaient rage, bras contre bras, poitrail contre poitrail, Hector rencontra Paul-Émile. Le visage du gentilhomme rayonnait. Un cheval-léger et deux hussards l'entouraient. Il venait de blesser grièvement l'un des hussards et chargeait l'autre, lorsque le cheval-léger levant son épée, lui en porta un coup terrible ; M. de Fourquevaux, occupé à se débattre du hussard, était dans l'impossibilité de parer ce coup, mais Hector se jeta entre eux, et d'un seul revers de son épée, abattit le bras du cheval-léger.

—Merci ! dit le gentilhomme sans se retourner.

Il continua de pousser son adversaire et bientôt le hussard, blessé à mort, roula sur la croupe de son cheval, qui l'emporta tout effaré, et M. de Fourquevaux tendit la main à son frère d'armes.

—Parbleu ! dit-il en regardant Hector, j'aurais dû vous reconnaître à ce coup-là.

—Vous savez, répondit Hector, que nous avons affaire au prince Eugène.

—Ah ! diable ! où donc est-il ? s'écria Paul-Émile.

—Voilà un renseignement que je ne négligerais pas, si vous me le donniez.

Ils furent interrompus au milieu de leur entretien par un mouvement terrible d'oscillation. Leur attention se porta vers le centre du combat ; tout à coup les rangs se déchirèrent violemment, comme les plis d'une toile fendue par un coup de vent, et un gros d'ennemis passa par cette ouverture avec la furie d'un torrent.

—Vous me demandiez où était le prince Eugène, dit

Hector, qui devina la cause inaperçue de ce mouvement, le voilà qui nous coupe en deux.

— Ah ! le diable d'homme, il nous échappera ! s'écria Paul-Émile.

Il courut ventre à terre vers l'endroit où les rangs s'étaient rompus sous l'effort de l'ennemi, mais il n'était plus temps. La charge, conduite par le prince Eugène lui-même, qui avait donné en simple soldat, avait ouvert le régiment d'Artois comme un requin brise les mailles d'un filet. Une traînée de cadavres sillonnait le passage de la colonne qui fuyait dans la plaine. Le régiment d'Artois était fatigué par une longue traite fournie au milieu de détestables chemins, et il n'avait pas, comme les hussards et les cheveau-légers du prince Eugène, l'élan du désespoir et l'animation farouche d'un long combat. Quand les deux ailes brisées du régiment se réunirent, il était impossible déjà d'atteindre les impériaux qui galopaient au loin ; on lança les cavaliers les mieux montés à la poursuite des derniers rangs, mais il fallut renoncer à l'espoir de s'emparer du prince Eugène.

Le cheval de M. de Fourquevaux lui-même, blessé en trois endroits, fléchissait sur ses jarrets. Le gentilhomme dut se résigner à suivre du regard seulement les épisodes de cette poursuite.

— Ma foi ! dit-il, le prince Eugène a fait sa retraite en brave ; comme un lion cerné par des chasseurs, il a passé au travers de l'ennemi. Il est très flatteur pour nous que ce soit un compatriote.

— C'est fort triste, il me semble.

— Bah ! vous voyez les choses en moraliste, et moi en soldat ; M. de Riparfonds vous a gâté.

Hector réunit les débris de sa compagnie et la passa en revue. Tout compte fait, la moitié des hommes était par terre ; le reste était tout noir de poudre et rouge de sang.

— Messieurs, dit Hector, vous vous êtes conduits vail-

lamment; le prince Eugène est en fuite, et le roi se a content de vous.

Les soldats du régiment de Saintonge poussèrent une triple acclamation et s'éparpillèrent au milieu du bivouac abandonné. On savait que les officiers du régiment des chevau-légers de l'impératrice étaient choisis parmi les fils des meilleurs familles d'Allemagne. Il devait y avoir beaucoup d'or parmi le fer et le sang du champ de bataille.

—Vous êtes un homme de parole, dit Paul-Emile à M. de Chavailles; quand je suis arrivé au régiment d'Artois, j'ai appris que l'expédition était ajournée. Vous comprenez quel fut mon dépit; j'enrageais contre le sort qui me réserve ces mésaventures, lorsque votre partisan a changé tout d'un coup ma tristesse en joie. J'ai prévenu le colonel, on a sonné le boute-selle, et nous sommes partis.

—Sans vous, je crois bien que mon Odyssée se fût terminée à Saint-Wast.

—Il est certain qu'il était temps; mais quelle entreprise aussi et quelle témérité!

—Est-ce que vous m'en blâmez?

—Non pas! j'admire seulement la fortune et votre courage, qui l'ont conduite à son but. Si la sortie de l'officier qui commande à Bouchain n'avait pas empêché l'ennemi de quitter ses lignes, le tapage que vous faisiez aurait attiré quelque régiment à Saint-Wast, et alors...

—J'ai mis obstacle à ce que le prince Eugène gagnât son camp; il était juste, en retour, que la garnison de Bouchain s'opposât à ce que les impériaux partissent pour Saint-Wast.

—Quel bivouac! Le feu au beau milieu, un combat d'enragés sur la ligne et des morts partout! Ce sont là de ces spectacles bien faits pour égayer, et jamais je ne me suis senti en aussi belle humeur.

Tandis que M. de Fourquevaux parlait, Hector cherchait des yeux dans la plaine.

—A quoi diable pensez-vous demanda Paul-Emile; vous m'écoutez autant, je crois, que ce vieux tronc brûlé.

—Je pense à remplacer mon cheval rendu par un cheval frais.

—Et pourquoi faire, s'il vous plaît? N'avez-vous point encore assez galopé aujourd'hui?

—J'ai donné rendez-vous à Coq-Héron, et la pauvre bête qui tremble sous moi n'est pas en état de me porter plus longtemps.

—Et moi qui l'avais oublié! le plaisir rend ingrat. Où donc est-il, ce pauvre Coq-Héron? n'est-il pas mort, au moins?

—J'espère bien que non, quoique, à vrai dire, je n'en réponde pas. C'est d'ailleurs ce que je vais savoir tout à l'heure.

—Si vous le permettez, nous voyagerons de compagnie.

—Volontiers.

—Volontiers.

Un assez bon cheval s'étant trouvé pour Hector, Paul-Emile se mit en quête d'un autre; plusieurs de ces animaux erraient à l'aventure, sans maître, il choisit le meilleur d'entre eux, l'enfourcha, et partit gaiement avec Hector pour l'auberge du *Bros d'Argent*.

---

XXIX

LA CASSETTE DE BOIS D'EBENE

Les cheval-légers et les hussards du prince Eugène avaient disparu comme par enchantement. Il faisait un clair soleil d'été, de petits nuages blancs, plus doux à l'oeil que le duvet des cygnes, glissaient dans l'azur du ciel comme les ailes aériennes d'un sylphe voyageur, le calme profond de la nature contrastant avec les scènes de sang et de carnage que les deux aventuriers venaient de traverser, reposait leur esprit. Paul-Emile prit son chapeau coquettement et s'en servit comme d'un éventail.

—Voilà une petite expédition qui m'a fort échauffé, dit-il, mais je ne lui en veux pas.

—Vous êtes bien bon, répondit Hector.

—Parbleu ! je vous trouve charmant ! Vous que rien n'émeut, vous qui restez impassible en face de tous les événements comme les dieux aquatiques des bassins de Versailles, il serait surprenant que quelque chose vous égayât ou vous attendrît ! Mais moi qui suis une sentimentale irritée au moindre contact, une feuille agitée au plus léger souffle, je ne cache pas que l'expédition à laquelle vous m'avez invité ne m'ait fort réjoui.

—Tant mieux. Ainsi, par extraordinaire, vous n'êtes point trop mélancolique ce matin ?

—Non vraiment! peut-être même suis-je presque heureux.

—Ah bah!

—Voilà un aveu qui a le privilège de vous tirer de votre stoïque indifférence... J'en suis fort aise. Ce que je vous en dis est pour vous prouver que je suis d'une excellente nature et qu'un peu de bonheur suffirait à me rendre heureux.

—La modestie est incroyable.

—N'est-ce pas! Il est merveilleux que le sort s'obstine à ne vouloir pas me faire ce cadeau.

—C'est un malappris.

—Après ça, il faut être philosophe! Contentons-nous de ce qu'il nous envoie! Mon âme est comme un printemps fleuri et je ne sais pas pourquoi je m'imagine qu'il en rejaillira quelque chose sur vous.

—J'en accepte l'augure.

—Tenez, voilà que vous riez comme une jeune fille à qui l'on parle de mariage... c'est déjà quelque chose.

De propose en propos et de plaine en plaine, on arriva à l'auberge du *Broc d'Argent*.

Un homme était sur la route, planté comme un pieu et raide comme une cigogne qui veille à la pointe d'un clocher.

—A cette tournure de monolithe, il est facile de reconnaître Coq-Héron, dit Paul-Émile.

Hector pressa son cheval, et le digne soldat fit de son côté quelques pas en avant.

—Si vous vous imaginez, M. le marquis, que les commissions que vous donnez aux gens sont agréables à remplir, vous vous trompez étrangement, s'écria Coq-Héron d'un air bourru.

—Tu n'es point blessé, mon vieux? répondit Hector sans prendre garde à la mauvaise humeur du soldat.

—Il s'agit bien de blessure, vraiment. Et le moyen que j'en attrape avec les précautions que vous prenez!



On se bat, les coups pleuvent, et au plus beau de la fête, voilà qu'il plaît à monsieur de m'envoyer aux cinq cents diables!

—Le procédé n'est pas délicat, dit Paul-Emile.

—Je ne sais pas d'abord pourquoi vous accusez mon maître. Qui vous dit qu'en me faisant déguerpir il n'ait pas eu son projet? répliqua Coq-Héron en s'adressant à M. de Fourquevaux.

—Voyons, mon vieux Coq, pas de paroles inutiles; les circonstances sont graves, dit Hector, j'ai fait ce que je devais faire; ainsi, réponds-moi.

Coq-Héron connaissait M. de Chavaille de longue main, et savait à merveille quand il fallait agir sans longs discours.

—Présent! dit-il, comme un soldat qui répond à l'appel de son chef.

—La cassette est-elle en lieu de sûreté? reprit Hector.

—Dans une chambre dont j'ai la clef.

—Es-tu bien sûr de l'aubergiste? Le bon Flamand est homme à faire bien des métiers.

—N'ayez aucune crainte; l'aubergiste de céans est un coquin, soit, mais un coquin poltron.

—Il y a compensation, dit froidement Paul-Emile.

—Je lui ai montré mon épée en lui faisant remarquer qu'elle est de belle taille et fort pointue. Il m'a compris.

—Alors, conduis-moi.

—Voilà une cassette qui vous tient bien au coeur, dit M. de Fourquevaux.

—Parbleu! j'ai joué ma vie pour l'avoir.

—Vous êtes prodigue!

—Ma foi! je m'imagine que ce sera pour moi la boîte de Pandore. Et vous savez, l'espérance est au fond.

—Eh! monsieur, il y a encore autre chose, dit Coq-

Héron en tirant par la manche M. de Chavailles, qui s'en allait du côté de l'auberge.

—Autre chose! Et quoi donc?

—Une lettre.

—Pour moi?

—Je ne le pense pas.

—Alors, qu'est-ce que ça me fait? Laisse ta lettre et courons à la cassette.

—Un instant, de grâce! vous prenez le mors aux dents aussitôt que l'on vous parle! ne pouvez-vous écouter les gens tranquillement?

—Parle, mais sois bref.

—Vous souvient-il, M. le marquis, de ce marchand qui vous a paru ressembler au chevalier?

—Oui.

—Il est venu tout à l'heure à l'auberge.

—Et tu ne l'as pas arrêté?

—Le pouvais-je? j'étais à pied, il était à cheval; il était sur la route, j'étais là-haut dans la chambre.

—Il fallait sauter! s'écria Paul-Emile.

—Il serait parti et je serais resté par terre à le regarder courir. Je me suis tenu derrière le volet et j'ai écouté.

—Qu'as-tu entendu?

—Il a appelé l'aubergiste, qui est accouru le bonnet à la main. "Prends ce billet, lui a dit le marchand, tu le remettras à une personne qui viendra le chercher de la part du baron de Klein. Voilà une pistole pour la peine. Tu me connais, aussi prends bien garde à ce que tu feras." Là-dessus notre hôte s'inclina et le marchand partit. Il n'était pas à trente pas que j'avais fait le raisonnement que voici: Mon maître a passé toute une nuit à écouter la conversation de ces deux marchands, dont l'un est baron, après quoi il a livré bataille au prince Eugène; c'est donc qu'il y a de

grands intérêts engagés là-dessous; mais si la conversation de ces marchands est curieuse, leur correspondance ne peut pas l'être moins. En conséquence, je vais prendre la lettre.

—Voilà qui est merveilleusement raisonné, dit Paul-Emile.

—Le raisonnement fini, je pris une bourse et un pistolet et descendis sur la route. L'aubergiste y était encore à tourner la lettre entre ses doigts je crois même qu'il regardait un peu en écartant les plis du papier.

—Le curieux! dit Paul-Emile.

—Je fus droit à lui, la bourse d'une main et le pistolet de l'autre... "Regarde bien ces deux objets-là, lui dis-je, et choisis. Dans l'un il y a de l'or, du plomb, dans l'autre. En échange, je te demande seulement ce bout de papier que tu cherches à cacher dans ta poche." L'aubergiste hésita.

—Ah bah!

—Oh! l'émotion qu'excite toujours une pareille proposition...

—A la bonne heure!

—La bourse dansait devant ses yeux, et l'or brillait à travers les mailles de soie.  
Spectacle réjouissant!

—Le pistolet ouvrait son tube à la hauteur du nez. L'aubergiste regarda le pistolet, et prit la bourse.

—C'est un homme d'esprit.

—Et il me remit la lettre pour obéir aux conditions du traité.

—On ne saurait, de part et d'autre, pousser la bonne foi plus loin.

—Oh! moi, je suis à cheval sur les principes. Donnant, donnant.

—As-tu la lettre? demanda M. de Chavailles.

—La voici.

Hector prit la lettre des mains de Coq-Héron, et l'ouvrit. Elle ne contenait rien que ces quelques mots :

“ Maître Pierre Simon, rue de l'Arbalète, à l'auberge du *Roi David*. ”

Hector retourna le papier en tous sens ; il n'y avait rien de plus.

— Voilà qui n'est pas clair, dit Coq-Héron.

— Oui, mais c'est court ; et c'est bien quelque chose, répondit Paul-Emile.

Tout à coup Hector se frappa le front comme un homme saisi d'une idée subite.

— Eh ! dit-il, ce nom de Pierre Simon, cette rue de l'Arbalète, cette auberge du *Roi David*, rien de tout cela ne m'est inconnu ! C'est l'adresse et le nom du personnage mystérieux qui m'écrivait en se parant du nom de Christine.

— Un corbeau qui se pare des plumes de la fauvette ! murmura M. de Fourquevaux.

— Je vous ai conté cette histoire ; vous en souvenez-vous ?

— Parfaitement. Gardez la lettre, elle nous aidera à couper les oreilles à l'indiscret.

— Vous avez raison, reprit Hector, je mets l'adresse dans ma poche, et, dans l'occasion, je rendrai de nouveau visite à maître Pierre Simon.

— A propos ! poursuivit-il après qu'il eut fait quelques pas du côté de l'auberge, à présent qu'il fait jour, as-tu remarqué si le marchand ressemblait au chevalier ?

— Il avait bien dans la voix quelque chose du chevalier, mais rien dans le visage.

— Allons à la cassette, et voyons si elle parle plus clairement que le billet.

Quand on fut à l'auberge du *Broc d'Argent*, Paul-Emile arrêta M. de Chavailles, comme celui-ci se disposait à monter l'escalier.

— Je me sens là d'affreux tiraillements, dit-il en po-

sant la main sur sa poitrine; je pense qu'ils proviennent de l'exercice violent auquel je me suis livré, grâce à vous, depuis ce matin. Si vous le permettez, tandis que vous irez là-haut, j'irai faire un tour à la cuisine, et à votre retour vous trouverez le déjeuner prêt.

—Faites, dit Hector en riant.

—Oh! vous, l'on sait que vous n'avez d'estime que pour les choses immatérielles:—moi, j'ai la faiblesse d'avoir quelque considération pour mon corps,—cette guenille, comme disent les philosophes;—mais, pour si guenille qu'il soit, il me sert, et je m'en contente.

—Allez donc! ma guenille rejoindra bientôt la vôtre et lui tiendra tête.

Paul-Emile emmena Coq-Héron, dont il avait eu mainte fois l'occasion d'apprécier le talent culinaire, et M. de Chavaillès courut à la chambre où la précieuse cassette avait été déposée. Il s'enferma soigneusement et l'examina. Des cercles et des coins d'argent garnis de clous luisants l'entouraient de tous côtés; elle était petite, à pans coupés, et coquette comme une boîte à serrer des bijoux. Hector s'était muni d'un ciseau et d'un marteau; il appliqua le ciseau dans l'interstice du couvercle, fit sauter la serrure et ouvrit la cassette. Elle était pleine à moitié de papiers pliés et entourés de rubans qui en formaient des liasses séparées. M. de Chavaillès en prit une au hasard, la défit, et parcourut les notes et les lettres qu'elle contenait. Une émotion incroyable le saisit à cette première lecture; de cette liasse, il passa à une autre, puis à une troisième, qui se trouva composée de papiers écrits en chiffres; quelques lettres qui étaient dans un compartiment de la cassette attirèrent ensuite l'attention d'Hector; il s'en empara et les dévora du regard, à mesure qu'il passait d'une ligne à l'autre, on le voyait pâlir. Quand il eut terminé le paquet, on aurait dit, tant il était livide, que tout le sang s'était retiré de son visage. Ses joues

et son front avaient la blancheur mate de l'ivoire. Il referma le couvercle de la cassette, enfoua deux pitons dans le bois, passa la branche d'un cadenas dans leurs anneaux et ferma à clef.

La voix de M. de Fourquevaux, qui gourmandait sa paresse depuis cinq minutes, le forçait de quitter la chambre. Hector donna deux tours de clef à la porte et descendit.

—Enfin vous voilà ! s'écria Paul-Emile qui était au bas de l'escalier ; je croyais que vous n'en finiriez jamais.

—Ma foi, dit Hector qui cherchait à dissimuler son trouble, je craignais de vous déranger dans vos importantes fonctions.

—Bah ! mais dites-moi, les papiers que vous avez découverts sont-ils bien importants ?

—Assez ! répondit Hector d'un air négligent.

—Eh bien ! si vous n'avez pas perdu votre temps, je n'ai pas gaspillé le mien. Venez vite.

Paul-Emile entraîna M. de Chavailles sous une tonnelle et lui fit voir une table assez proprement servie, sur laquelle fumaient de compagnie des lapins en gibelotte, une omelette au lard et des poulets rôtis, flanqués de quatre bouteilles.

—Voilà le fruit de mes travaux, dit Paul-Emile, fier comme un triomphateur ; j'ai mis la cave et la basse-cour au pillage, et le brave Coq-Héron s'est chargé d'accommoder les prisonniers de guerre.

—Du vin en Flandre ! s'écria M. de Chavailles à la vue des bouteilles.

—C'est le produit d'un miracle ; vous voyez devant vous une sorte de contrefaçon de Moïse.

—Expliquez-moi ça, dit Hector en s'asseyant.

—La broche était chargée, mais les bouteilles étaient vides, et vous savez que j'ai, comme la nature, le vide en horreur. En furetant partout, j'avise un tonneau

vénérable qui gisait dans le coin d'un bûcher. "C'est de la mauvaise bière de Louvain toute gâtée," me dit l'aubergiste, qui me suivait. "Ah! c'est de la mauvaise bière? dis-je, eh bien! je vais vous en débarrasser." Je tire mon épée, j'en frappe le tonneau, et voyez le prodige, il en sort du vin.

—Il est certain que la baguette du prophète n'eût pas mieux fait.

—L'aubergiste, ébloui, tremblait de tous ses membres. "N'ayez pas peur et remerciez-moi, lui dis-je, j'ai changé votre bière en vin, et j'en prends quatre bouteilles pour ma peine."

—Il y a consenti?

—Parbleu! Et, en retour, j'ai consenti à lui payer sa volaille. Ce procédé l'a touché, et, depuis qu'il a vu des pièces d'or à l'effigie de notre souverain, c'est un homme qui m'est dévoué. Voulez-vous que je lui demande des truffes ou quelque faisan? Il va vous les trouver.

Tandis que M. de Fourquevaux parlait et mangeait, sans que les paroles lui fissent perdre un coup de dent, ni les coups de dent une parole, Hector griffonnait quelques mots sur le coin de la table. Quand il eut fini, il appela Coq-Héron.

—Tiens, dit-il, prends ceci, monte à cheval, et cours à Saint-Wast: tu demanderas M. de Lobrégat, et tu lui remettras cette lettre.

—Et puis? dit Coq-Héron.

—Est-ce encore une expédition? s'écria Paul-Emile.

—Peut-être.

Coq-Héron voulut raisonner, Hector s'offrit de porter la lettre lui-même, et le soldat partit sur-le-champ. Quand on fut au dessert, M. de Fourquevaux se coucha sur l'herbe.

—Çà, voyons, dit-il, cette expédition, dont vous avez égayé ma pensée, est-elle sérieuse?

—Très sérieuse.

—Tant mieux, répondit le gentilhomme en se frottant les mains.

—Après ça, il n'est pas certain que vous consentiez à en être.

—Laissez donc ! vous savez bien que je vous suivrai partout, fût-ce au fond des enfers !

—Oh ! je ne prétends pas aller si loin.

—Alors, dites-moi où vous comptez vous rendre.

—A Versailles.

—A Versailles ! répéta Paul-Emile, qui se releva.

—Et je me mets en route aujourd'hui même.

—Vous en avez donc reçu l'autorisation cette nuit ?

—Non vraiment.

M. de Fourquevaux regarda M. de Chavailles bien en face.

—Vous n'êtes pas homme, reprit-il, à prendre un tel parti sans de graves motifs. Lesquels avez-vous de vous rendre à Versailles ? Mon amitié me fait un devoir de vous les demander.

—Des motifs tels que je ne dois pas attendre une heure pour monter à cheval.

—Je devine ! s'écria Paul-Emile en se frappant le front ; c'est la cassette.

—Justement.

—Mais ne pouvez-vous pas l'envoyer ?

—M'en dessaisir ? Mais je ne la confierais pas à Coq-Héron lui-même.

—Tout à l'heure vous en parliez d'un air si négligeant !

—Ah ! tout à l'heure je n'avais pas dîné, et des résolutions de la gravité de celles que je vous confie ne se prennent pas à jeun.

—C'est juste. Ainsi donc cette cassette contient des papiers d'une haute importance.

—Si haute, que j'en suis responsable devant Dieu. Je



les défendrai comme un tigre ses petits, et on ne les aura qu'avec ma vie.

—S'il en est ainsi, je vous suis.

—Venez donc ! s'écria M. de Chavailles en serrant la main de Paul-Émile ; vous verrez peut-être d'étranges choses.

Coq-Héron, qui était parti au galop, revint au galop.

—M. de Lobrégat a reçu la lettre, dit-il ; il m'a dit qu'il ferait ce que vous lui demandiez, et que vous pouviez compter sur lui.

—Bien ! à présent, selle nos chevaux ; moi, je vais prendre la cassette.

Hector monta dans la chambre, roula la cassette dans son manteau, l'assujettit sur la croupe du cheval et sauta en selle.

—Maintenant, dit-il, à Versailles !

Quatre jours après, M. de Chavailles frappait à la porte du petit entresol que M. de Riparfonds occupait dans le palais de Louis XIV. Le duc se jeta dans ses bras en l'apercevant et le conduisit dans un cabinet reculé. Quant à M. de Chavailles, il était séparé d'Hector pour rendre visite à son oncle.

—Qui vous ramène ? dit M. de Riparfonds à Hector, lorsqu'ils furent, toutes portes closes, assis en face l'un de l'autre.

—Avant de vous répondre, laissez-moi vous demander comment vont mes affaires ici ; vos lettres sont très explicites déjà, mais peut-être n'osez-vous pas encore me dire toute la vérité.

M. de Riparfonds secoua la tête.

—Vos affaires vont très mal, reprit-il ; il faut que vous ayez dans l'ombre un ennemi implacable et tout-puissant.

—Je m'en doute assez.

—Tous mes efforts pour arriver à le découvrir ont été infructueux. N'en doutez pas, c'est lui qui vous a fait

partir, c'est lui qui vous a retenu en Flandre, c'est lui qui a prévenu les ministres et le roi.

—Quoi ! Louis XIV aussi ?

—On a prononcé un mot terrible, un mot capable de perdre des hommes plus puissants que vous, et qui fait courber toutes les plus hautes têtes comme un roseau.

—Quel mot ?

—On a dit que vous étiez janséniste !

—Moi ! Mais Jansénius et sa doctrine me sont tout autant inconnus que le Grand-Lama !

—Eh ! qu'importe que vous ne soyez pas janséniste, on a dit que vous l'étiez, et cela suffit.

—Eh bien, je parlerai au roi !

M. de Riparfonds pressa fortement le bras d'Hector.

—Et comment arriverez-vous jusqu'à lui ? dit-il ; ne savez-vous pas que ceux-là seulement qui ont des affaires capitales à traiter peuvent l'entretenir tête-à-tête ?

—C'est précisément une de ces affaires qui me ramène à Versailles.

Hector ouvrit la cassette qu'il avait posée sur un meuble en entrant et prit une liasse de papiers.

—Il y a là-dedans un secret d'Etat, dit-il d'une voix grave, un secret si formidable que j'ai peur de le savoir ; pardonnez-moi donc de ne pas vous dire : Prenez et lisez ; mais dans ma conscience, je erois que le roi seul doit le connaître.

—Vous me faites trembler ! dit le duc ; ces secrets-là sont dangereux pour quiconque les sait ; et peut-être serait-il à désirer que cette cassette ne fût pas tombée en votre pouvoir.

—Je l'ai prise dans la tente du prince Eugène, à St-Wast ; elle coûté la moitié de ma compagnie ; j'en tirerai ou la vie ou la mort.

—Ainsi, votre projet irrévocable est de parler au roi ?

—Demain, si je le puis.

—C'est une partie pleine de périls. Le roi est prévenu contre vous; il ne s'attend pas à votre retour, et il n'aime pas qu'on l'oblige à passer dans son cabinet.

—Je braverai tout.

—Vous y êtes bien décidé?

—Tout à fait.

—Alors laissez-moi vous donner un conseil; si vous réussissez à obtenir un entretien du roi, attachez-vous à lui parler fermement; la franchise, la force, la netteté, la chaleur du langage ne lui déplaisent pas. Il ne vous interrompra pas, ce n'est jamais dans ses habitudes. Exposez-lui clairement les faits; témoignez-lui, avec tout le respect qu'on doit à une tête couronnée, l'attachement que vous portez à sa personne. La timidité, l'embarras, l'hésitation, vous perdraient; mais trop d'audace, trop d'emportement auraient le même résultat. C'est une moyenne à prendre.

—J'essayerai, et Dieu m'inspirera.

—A demain donc! Mais prenez-y garde et pesez bien vos paroles; il y va pour vous de la fortune ou de l'exil.

XXX

TOUT OU RIEN

Le lendemain dès l'aube du jour, Hector se jeta à bas du lit ; il n'avait pas pu dormir de la nuit. Mille pensées avaient tenu son âme éveillée. Il sentait bien qu'il allait entreprendre une partie de laquelle dépendait son sort. Selon que le roi l'écouterait, selon qu'il lui permettrait de séjourner à Versailles, il pouvait rattacher son cœur à l'espérance et consacrer tous ses soins à poursuivre les traces de Christine. Mais si Louis XIV, malheureusement prévenu, se refusait à l'entendre et l'obligeait à retourner à l'armée, il n'avait plus qu'à se jeter au devant d'une batterie pour y trouver la mort. Hector sortit au soleil levant et s'enfonça dans le parc. La fraîcheur de l'aurore et le calme de ces lieux rendirent un peu de paix à l'esprit troublé de M. de Chavailles. Il s'arrêta au bord d'une fontaine dont les ondes fugitives s'échappaient du creux d'un rocher et disparaissaient de rive en rive en bondissant sur le gravier. L'eau semblait dormir dans le creux du rocher, limpide comme du cristal, puis, tout à coup épanchée au flanc de la cascade, elle se précipitait avec mille frémissements au travers des herbes et des cailloux pour courir aux plages inconnues qui l'attiraient. N'était-ce pas l'image de sa vie, si douce et si paisible au commencement, puis tout à coup tourmentée et chassée vers un avenir qu'il igno-

rait? Hector suivit du regard l'eau qui filait en chantant et soupira.

—Faisons comme elle, dit-il, et que Dieu me conduise!

Quand il rentra au château, il était résolu fermement à tout braver, dût-il être certain de passer du cabinet du roi à la Bastille. C'était ordinairement à la sortie de la messe et au moment d'entrer chez madame de Maintenon, que Louis XIV donnait ses audiences aux seigneurs qui les sollicitaient. Il s'agissait seulement de venir au roi et de réclamer l'honneur de l'entretenir en son particulier. C'était fort simple en soi, mais Louis XIV avait dans ces occasions une façon de regarder les gens qui embarrassait les plus audacieux, et il fallait un motif bien pressant pour qu'on osât s'aventurer à prendre cette licence. L'heure venue, M. de Chavailles se plaça tout contre l'entrée des petits appartements du roi; il était en compagnie de M. de Riparfonds et de M. de Fourquevaux. Il y avait si longtemps qu'il avait quitté la cour, que beaucoup de courtisans ne le reconnurent pas; quant à ceux qui le reconnaissaient, ils n'en faisaient rien paraître, sachant bien que M. de Chavailles était tombé en disgrâce. Le cœur battait fort au jeune capitaine, et il était un peu pâle. Enfin on vit paraître le roi. Il s'avancait gravement, répondant à toutes les révérences de la foule des courtisans et s'arrêtant quelquefois pour écouter les gentilshommes qui avaient à lui parler. L'âge se voyait bien sur son visage, mais il conservait dans sa vieillesse la ferme apparence, la majesté naturelle et la grâce noble de ses jeunes ans.

Hector regardait le roi et semblait compter les pas qui le séparaient encore de la porte de son cabinet.

—Tenez, mon cher, dit Paul-Emile à l'oreille du marquis, je vous aime bien; mais Dieu m'est témoin que si l'on m'offrait de monter à l'assaut d'une batterie ou

d'affronter le roi dans la situation où vous êtes, je prendrais résolument le premier parti.

M. de Riparfonds pressa silencieusement la main d'Hector, et le roi parut devant eux, le front couvert et sa grande canne à la main.

—Sire, dit M. de Chavailles en s'inclinant, Votre Majesté daignera-t-elle accorder à l'un de ses plus dévoués soldats l'honneur d'un entretien?

Le roi regarda vivement le marquis et le reconnut. Il fronça légèrement les sourcils. M. de Fourquevaux, qui s'était reculé discrètement, mais qui ne perdait pas de vue les deux interlocuteurs, poussa M. de Riparfonds du coude.

—Voyez, voyez, murmura-t-il tout bas, je vous demande un peu si des boulets de canon ne valent pas mieux que ces regards-là?

—Vous avez à me parler, monsieur? dit le roi d'une voix claire.

—Oui, sire, répondit Hector.

—Faites done, monsieur, je vous écoute.

—Ce que j'ai à dire à Votre Majesté demande le secret d'un entretien particulier, reprit Hector avec fermeté.

Le roi hésita et battit le parquet du bout de sa canne. Il se faisait un grand silence autour d'eux, et ces petits coups secs retentissaient jusqu'au fond de l'appartement. Hector, un instant incliné, s'était relevé, et il ne quittait pas les yeux du roi.

—Eh bien, monsieur, suivez-moi done! répondit Louis XIV, vaincu par cette insistance.

Il passa le premier dans son cabinet. où M. de Chavailles entra après lui. Il arrivait souvent, dans ces sortes d'occasions, que la porte restait ouverte, et que les courtisans dispersés dans la galerie, s'ils ne pouvaient pas entendre, tout au moins pouvaient voir. Hector remarqua que cette porte n'avait pas été refermée

après le passage du roi. Il osa dire au roi que la moindre précaution n'était pas inutile dans la circonstance présente, et qu'il le suppliait d'ordonner que le cabinet ne restât pas ouvert à tous les yeux. Louis XIV jeta sur M. de Chavailles un regard vif, et, sans répondre appela un garçon bleu, qui ferma la porte.

— Nous voici seuls, et comme vous l'avez voulu, monsieur; parlez, dit le roi d'un ton bref.

Il se tenait debout contre une cheminée, les deux mains appuyées sur sa canne et les yeux tournés vers Hector.

— Sire, dit M. de Chavailles, j'ai quitté l'armée de Flandre sans ordre; je l'ai quittée sans en demander l'autorisation, ni au général en chef ni au ministre.

— C'est une grave infraction aux règlements militaires, et si vous êtes puni sévèrement, vous l'aurez mérité, monsieur; est-ce pour m'instruire de vos fautes que vous m'avez contraint de passer dans ce cabinet? dit le roi.

— Une occasion s'est présentée de me dévouer au service de Votre Majesté je n'ai pris conseil que de mon zèle et je suis parti.

— Était-il bien nécessaire de partir vous-même?

— S'il ne se fût agi que de moi, sire, je serais resté; depuis longtemps j'ai fait le sacrifice de ma vie, et le soin même de percer les causes qui me tiennent éloigné de la cour ne m'aurait pas entraîné à quitter les frontières menacées par les ennemis de Votre Majesté. Mais le devoir est au-dessus de l'obéissance: il m'a semblé que ma présence serait utile à Versailles, et, sans hésiter, je suis accouru.

— Utile à qui, monsieur?

La question était précise; Hector pouvait se perdre en répondant; il se perdait aussi en tergiversant; il prit son parti résolument, et mettant un genou en terre:

— A vous, sire! dit-il.

Le roi, malgré son calme habituel, tressaillit.

—A moi! dit-il en regardant l'audacieux gentilhomme.

—A vous, sire! répéta M. de Chavailles, et si c'est un crime d'avoir obéi trop promptement à l'élan de mon cœur, vous serez toujours le maître de m'en punir. J'ai pensé qu'il fallait d'abord courir où mon dévouement m'appelait et subir ensuite toutes les conséquences de ma témérité.

Le roi garda quelque temps le silence, les yeux profondément attachés sur ceux d'Hector, comme s'il cherchait à lire dans le fond de sa pensée; puis, faisant un signe de la main:

—Levez-vous, monsieur, dit-il, quand vous aurez parlé, je saurai si je dois vous punir ou vous remercier.

—Allons, pensa Hector, j'ai sauté le premier fossé sans broncher! c'est de bon augure.

—Vous disiez donc, reprit le roi lorsque M. de Chavailles fut debout, que vous aviez abandonné l'armée pour me servir?

—Oui, sire; mais, comme les Parthes le faisaient jadis, avant de partir j'ai frappé un dernier coup dont le prince Eugène se souviendra.

Les yeux du roi étincelèrent au nom du prince Eugène. Louis XIV ne pouvait pas oublier qu'il avait refusé de donner un régiment au fils de la comtesse de Soissons lorsqu'il en avait prodigué à tant d'autres officiers. Ce refus avait jeté le prince Eugène dans le parti ennemi, et comme la première cause en était au roi, le roi ne le pardonnait pas au grand capitaine. Or, après le prince Guillaume d'Orange, ce capitaine était le plus formidable ennemi que Louis XIV eût jamais rencontré.

—Ah! dit-il, vous avez eu affaire au prince Eugène?

—J'ai fait mieux que cela; je l'ai battu...

—Et vous veniez m'en porter la nouvelle?



—Non pas, sire; le devoir d'un soldat est de se battre. Que d'autres parlent pour lui s'ils veulent; d'ailleurs, il ne s'agit pas ici d'une bataille, mais d'un combat d'avant-poste où quelques centaines de cavaliers ont été engagés.

Le visage de Louis XIV s'assombrit.

—Et ce n'eût point été la peine de déranger Votre Majesté pour si peu de chose, se hâta d'ajouter Hector, si la fortune et mon épée ne m'avaient mis en possession d'une cassette que le prince Eugène rachèterait au prix d'une armée.

—Qu'y a-t-il donc dans cette cassette? demanda le roi vivement.

—Des papiers, sire, que j'ai voulu remettre à Votre Majesté seulement, moi-même, et dans ses mains.

Hector glissa la main dans une poche de son habit et en tira un paquet de lettres qu'il posa sur un meuble.

—Les voilà, sire; je n'ai pas perdu une heure, et, sans essuyer la poudre et le sang du combat, à peine les ai-je tenus en mon pouvoir, que j'ai couru droit à Versailles.

Le roi, ému, brisa les liens qui entouraient les lettres, en prit quelques-unes au hasard, et les ouvrit. Les premières qu'il parcourut s'échappèrent de ses mains. La même émotion qui s'était emparée d'Hector à la lecture de ces papiers agitait le roi plus vivement encore.

—En voici d'autres qui sont écrites en chiffres, dit Hector en présentant de nouvelles lettres à Louis XIV.

Le roi appela, fit avertir un secrétaire de son cabinet, et lui ordonna d'apporter les grilles de la correspondance impériale. Quand il les eut, il en appliqua une ou deux tour à tour sur le papier.

—J'en tiens la clef! dit-il.

Il lut silencieusement, et posa la lettre sur une table; il en prit une autre et ainsi de suite jusqu'à la dernière. Tandis qu'il lisait, Hector, immobile, suivait des yeux

les mouvements divers qui se succédaient sur la physiologie du roi ; il y voyait tour à tour l'indignation, l'étonnement, l'horreur, l'épouvante, la colère. Après qu'il eut pris une connaissance exacte du paquet entier, Louis XIV se tourna vers M. de Chavailles.

— Vous avez lu ces lettres, monsieur ? dit-il.

— Toutes ; à l'exception, toutefois, de celles qui sont écrites en chiffres, répondit Hector.

— Êtes-vous seul à les avoir lues ? continua le roi.

— Oui, sire.

— Vous me le jurez ?

— Je le jure.

— Ces secrets-là sont lourds à porter, ajouta le roi dont le visage gardait la trace d'une profonde altération ; cependant vous êtes gentilhomme et je me confierai à votre honneur. Levez la main, monsieur, et jurez que vous ne révélez jamais rien de ce que vous avez lu, ni verbalement, ni par écrit, ni d'aucune manière que ce soit et à qui que ce soit.

Hector leva sa main nue et prêta d'une voix ferme le serment que le roi lui demandait.

— Je reçois votre serment, monsieur, et votre honneur de soldat m'en est garant, dit Louis XIV.

Le roi appela une seconde fois, fit allumer un grand feu dans la cheminée, congédia le garçon bleu et jeta le paquet de lettres au milieu des flammes.

— Quoi ! s'écria M. de Chavailles qui n'était plus maître de son émotion, ces preuves irrécusables de la plus infernale machination, vous les brûlez !

Louis XIV regarda Hector avec un air de dignité qui lui imposa.

— Je les brûle, monsieur, dit-il ; oui, je les brûle, parce qu'il ne faut pas que la majesté royale soit souillée. Je la respecte en moi, je la respecterai dans la maison d'Autriche.

Ces paroles et le grand air dont elles furent accom-

pagnées jetèrent un trouble inexprimable dans le cœur d'Hector. Louis XIV lui parut plus grand qu'il ne l'avait jamais vu, et il comprit, en l'écoutant, l'influence qu'il avait exercée sur tout son siècle. Les dernières pages flamboyaient dans l'âtre, et déjà l'on ne voyait plus que des parcelles de cendres noires au milieu desquelles couraient de rouges étincelles, lorsque le roi reporta les yeux sur Hector :

— Vous vous êtes conduit en brave soldat et en loyal gentilhomme, dit-il ; je vous en remercie, monsieur.

M. de Chavailles s'inclina.

— Avez-vous quelque grâce à me demander ? Parlez, je vous l'accorde, reprit le roi.

— L'honneur d'avoir servi Votre Majesté suffit à ma récompense ; mais puisque vous daignez m'offrir une grâce que je n'aurais jamais osé réclamer, permettez-moi, sire, de vous demander la faveur de rester à Versailles.

— Est-ce tout, monsieur ?

— Tout !

— Votre modestie égale votre courage, monsieur. Restez à notre cour, et restez-y tant qu'il vous plaira.

— J'y resterai, s'écria M. de Chavailles avec feu, jusqu'au jour où j'aurai prouvé à Votre Majesté que je ne suis pas homme à mériter l'indigne traitement qu'on m'a infligé, et l'oubli où l'on m'a tenu durant de si longues années.

— Ah ! monsieur, pourquoi êtes-vous janséniste ? répondit le roi entraîné lui-même par l'élan d'Hector.

— Si je l'étais, je ne le nierais point, fût-ce au péril de ma vie ; mais, devant Dieu, qui m'entend, je jure, sire, que jamais mon cœur ni mon esprit se sont occupés d'une doctrine que je ne connais pas. Je suis né catholique, et si la mort m'avait frappé sur un champ de bataille, j'aurais rendu mon âme à Dieu en baisant la

croix de mon épée. J'adore, je crois, et au delà je ne sais rien.

L'animation extraordinaire de M. de Chavailles, la force de ses paroles, son accent vif et franc plurent au roi.

—C'est bien ! monsieur, c'est bien ; j'aime à voir la noblesse française dans de tels sentiments, et s'écarter des doctrines impies que la perversité du siècle engendre.

—Mon Dieu, mon roi et mon pays, voilà ma foi, reprit Hector.

—C'est celle de tout bon gentilhomme ; mais si vous avez fait votre devoir, monsieur, je n'ai pas fait le mien encore. Il me reste à vous récompenser de votre conduite digne et courageuse.

—Sire !

—Laissez, monsieur. Un soldat qui agit comme vous le faites et qui pense aussi bien, n'est pas fait pour rester capitaine, — car c'est bien là, je crois, le grade que vous avez ?

—Oui, sire.

—Et depuis cinq ans ?

—Oui, sire.

—Eh bien, monsieur de Chavailles, vous êtes colonel. Hector voulut se jeter aux pieds du roi, qui le retint.

—Allez, monsieur, ne me remerciez pas, dit Louis XIV ; c'est votre récompense, vous la méritez.

Hector salua et sortit lentement. MM. de Riparfonds et de Fourquevaux l'attendaient dans la galerie. Hector leur fit signe de le suivre, et tous trois descendirent sur la terrasse du château. Tandis qu'ils traversaient les appartements, la foule des courtisans, émerveillée d'un si long tête-à-tête avec un roi qui n'en était pas prodigue, regardait M. de Chavailles d'un air curieux où brillait un grain de jalousie. M. de Riparfonds observait son cousin du coin de l'oeil et ne disait rien.

—Votre visage est indiscret, s'écria M. de Fourque-

vaux quand ils se trouvèrent à l'écart sur le bord de la pièce d'eau des Suisses : il parle ; que dis-je ? il rayonne !

— Expliquez-vous ! je meurs d'impatience, dit à son tour M. de Riparfonds.

— J'ai réussi au delà de toutes mes espérances, dit enfin M. de Chavailles.

— Ah ! que je vous embrasse ! s'écria le duc, oubliant tout à coup sa gravité ; vous ne sauriez croire de quel poids énorme vous me soulagez. Durant votre long entretien avec le roi, je n'ai rêvé que Bastille !

— Je reste à Versailles et je suis colonel, dit Hector, qui pressait les mains de ses deux amis.

Paul-Emile ouvrit de grands yeux.

— Colonel ! s'écria-t-il, mais vous êtes donc sorcier !

Hector leur raconta en détail les incidents de son entretien avec Louis XIV ; quand il arriva au moment où le roi avait jeté au feu les papiers surpris chez le prince Eugène, M. de Fourquevaux ne put contenir l'élan de son enthousiasme.

— Parbleu ! c'est un grand roi ! Il a bien ses petits défauts, mais je n'en sais pas qui pousse plus haut le sentiment de la majesté et le respect de la dignité royale, s'écria-t-il.

— Mon cher cousin, dit à son tour M. de Riparfonds, après que M. de Chavailles fut arrivé au bout de son récit, si vous avez ôté de l'esprit du roi cette pensée que vous étiez janséniste, sa faveur vous est acquise et vous pouvez prétendre à tout.

— Je ne prétends qu'à Christine, dit Hector.

— Ca, voyons, dit Paul-Emile qui ne se tenait pas d'aise, et convenons un peu de nos affaires ; vous laissez votre compagnie à M. de Lobrégat et la Flandre à M. de Villars. Voici le temps des pluies qui vient et la campagne touche à sa fin. Nous demeurerons donc à Versailles où je prétends bien vous contraindre à vous amuser un peu. Nous serons de tous les soupers, de toutes

les chasses, de toutes les mascarades, de tous les bals, de tous les jeux. Le monde commencera pour nous à Versailles et finira à Paris; notre équateur sera Marly. Il ne se fera pas au Cours-la-Reine une promenade aux flambeaux que nous n'en soyons, vous et moi. Nous jouerons la comédie chez madame du Maine et le lansquenet chez madame la Dauphine; je vous présenterai aux demoiselles d'honneur de ma connaissance, et si M. de Riparfonds n'est point trop misanthrope, nous l'admettrons en notre compagnie.

Le duc haussa les épaules à ce discours de M. de Fourquevaux.

—A vous parler franchement, continua Paul-Emile sans prendre garde au mouvement de son ami, je n'étais pas fort content de Louis XIV; je lui en voulais même un peu de vous avoir oublié si longtemps; mais, puisqu'il vous a nommé colonel, je lui pardonne et veux m'égayer en son honneur; j'irai, dès demain, faire part de cette bonne nouvelle à Cydalise et lui communiquer nos projets. Elle nous aidera à les mettre en pratique. Elle n'a pas sa pareille pour les entreprises nocturnes et les expéditions galantes.

—Etes-vous fou? s'écria le duc, moitié riant, moitié fâché; vous parlez d'expéditions galantes à un amoureux!

—Vaudrait-il mieux que j'en parlasse à un anachorète? repartit Paul-Emile. C'est précisément parce qu'il est amoureux que je lui en parle. On guérit de l'amour par l'amour. *Similia, similibus curantur*, a dit quelque part je ne sais qui.

Cette belle citation mit fin à la conversation. Les trois gentilshommes regagnèrent le château, et l'après-dîner venue, se réunirent dans les appartements où il y avait force tables et grands jeux, la plus brillante compagnie et les princesses du sang. La longue audience que M. de Chavailles avait obtenue du roi, avait

init grand bruit ; c'était l'événement de la journée, et on en parlait partout. Le roi était sorti de son cabinet le visage serein ; tous les yeux s'étaient appliqués à lire sur sa physionomie, et l'air affable qu'on y avait remarqué ne laissait pas déjà de disposer favorablement les esprits à l'égard de M. de Chavailles, dont le retour inattendu avait tout d'abord étonné bien des gens. Rien de ce qui s'était passé dans les particuliers du roi n'avait transpiré, et l'avidité des courtisans ne pouvait rien comprendre à la brusque apparition d'un homme que l'on croyait enterré pour toujours en Flandre. Mais cette curiosité se changea en admiration lorsque le roi, au milieu d'un cercle de grands seigneurs, se fut exprimé sur le compte du nouveau colonel en termes qui ne laissaient point de doute sur l'estime qu'il faisait de son caractère. Ce témoignage public disait assez que l'entretien du cabinet avait fait une heureuse impression sur l'esprit du roi, et comme l'opinion du roi était à la cour le mobile de toutes les opinions, il se trouva tout d'un coup que M. de Chavailles était l'un des cavaliers les plus accomplis du royaume. A peine eut-il fait quelques pas dans l'appartement, que, de tous côtés, les courtisans s'empressèrent de lui adresser leurs félicitations. Hector ne s'expliquait pas bien d'abord ces soudaines et vives amitiés succédant sans transition à son isolement ; mais il n'en était plus au jour de ses débuts, et il reçut les avances de tous les seigneurs avec une politesse froide, qui tint les plus expansifs à distance.

—Le roi a parlé, lui dit M. de Riparfonds à l'oreille.

Hector sourit et passa. A l'un des angles du salon un groupe de jeunes courtisans s'agitait autour d'une table que tenait madame la duchesse de Bourgogne, qui avait depuis peu le rang, le titre et les honneurs de dauphine. Les plus grandes dames et les plus charmantes causaient auprès d'elle. Le bruit coquet des rires se mêlait au tintement des pièces d'or qui roulaient sur le tapis

de velours. Tout le temps n'était pas si bien pris par le jeu qu'il n'en restât un peu pour la galanterie. On voyait bien des cavaliers penchés sur les épaules des dames de la cour abritées derrière leurs éventails; mais lorsque le regard du roi offeurait au passage ces groupes que la jeunesse et l'amour animaient de leur double ivresse, tous les yeux se voilaient et les âmes restaient glacées comme les eaux limpides d'une source tout à coup frappées par un vent d'hiver. Au moment où M. de Chavailles s'approchait du cercle rayonnant qui se pressait autour de madame la dauphine, la porte de la galerie s'ouvrit, et madame la duchesse de Berry entra. C'était la première fois que M. de Chavailles voyait la jeune fille du duc d'Orléans, tout récemment encore mariée au petit-fils du roi. Madame la duchesse de Berry était alors dans le charmant éclat de la plus fraîche jeunesse. Elle avait une grâce naturelle qui donnait du prix à ses moindres mouvements, la taille bien prise, un grand air de vivacité; l'esprit qu'elle tenait de son père pétillait dans ses yeux; un sourire à demi contenu errait dans sa bouche dont les coins un peu relevés prêtaient un charme de plus à sa physionomie animée. C'était presque encore une enfant, mais une enfant qui avait toutes les élégances d'une femme, avec une rapidité de coup d'œil, une façon de porter la tête, de marcher, de saluer, une expression dans le regard qui ne laissaient pas de faire réfléchir sans qu'on pût dire pourquoi. Elle plaisait, elle émouvait, elle étonnait surtout. Hector se trouvait tout en face d'elle quand elle parut dans la galerie, suivie des dames de sa maison. Il s'écarta de deux ou trois pas en saluant. Elle tourna la tête vers lui, le regarda, s'inclina avec une grâce extrême, dit quelques mots à une dame qui s'était approchée, le regarda de nouveau et passa. M. de Riparfonds prit son cousin par le bras, le conduisit à la place où la princesse s'était assise, et le lui présenta.



—Un ami de mon père sera le mien, dit-elle en accompagnant ces paroles d'un regard qui parut à M. de Chavaillès plus brillant qu'un jet de feu.

—Vous me portez tout d'un coup au plus haut de mes désirs, et ne me laissez plus rien à souhaiter, madame, répondit-il.

—Plus rien? reprit-elle avec un joli sourire; en êtes-vous bien sûr, et savez-vous une âme qui ne souhaite rien?

—J'en sais qui souhaitent ce qu'elles ne peuvent pas obtenir, et c'est alors comme si elles ne souhaitaient pas.

—J'ai toujours pensé qu'une âme fière et digne d'une haute fortune peut vaincre tous les obstacles quels qu'ils soient.

—Tous? répondit Hector d'un air de doute.

—Tous, répéta la jeune princesse d'une voix vive et sonore.

Une princesse de la maison de Lorraine vint saluer madame la duchesse de Berry, et la conversation en resta là. Ces quelques paroles, rapidement échangées, avaient produit sur l'esprit d'Hector une impression dont il cherchait vainement à se rendre compte. Ce n'était pas de la curiosité, c'était quelque chose de plus; il se sentait attiré vers madame la duchesse de Berry; et, en même temps, il éprouvait une sorte d'éloignement. Un entretien sérieux avec des lieutenants-généraux qui avaient fait la guerre en Flandre et à laquelle le Dauphin prit part, détourna sa pensée de ce sujet. Une heure après, le hasard ramena Hector auprès de madame la duchesse de Berry comme elle se levait; dans son mouvement, elle laissa choir son éventail sur le parquet. Hector se baissa et le ramassa. Elle sourit en le relevant de ses mains, le remercia et s'éloigna lentement les yeux tournés vers lui.

XXXI

LE VERRE D'EAU

Assuré de demeurer longtemps à Versailles et d'y demeurer agréablement, Hector s'arrangea pour renouer ses meilleures relations brisées par la durée de son éloignement. Il parla donc à M. de Riparfonds de son désir de se rendre au palais-Royal, chez M. le due d'Orléans.

—Vous prévenez ma proposition, lui répondit M. de Riparfonds; si vous voulez, nous partirons dès aujourd'hui: votre empressement, j'en suis certain, plaira au prince, en lui prouvant le cas que vous faites de son amitié.

Cette conversation avait lieu le lendemain du jour où M. de Chavailles, rentré en grâce auprès du roi, avait été présenté à madame la duchesse de Berry. Les deux gentilshommes partirent presque sur l'heure pour Paris, et se firent conduire chez le due d'Orléans. L'accueil du prince fut tel que M. de Chavailles pouvait le désirer. Le prince était alors au fond d'un cabinet écarté où il avait l'habitude de se renfermer quand il voulait travailler, et où ses plus intimes avaient seul le droit de pénétrer. Une grande table, chargée de livres, occupait la moitié de ce cabinet, dont les panneaux étaient cachés par une quantité de rayons garnis d'ouvrages rares et précieux, richement reliés. M. de Riparfonds prit, sur la table, le volume que le due d'Orléans

venait d'y jeter, et l'ouvrit. Il en parcourut les feuillets d'une main distraite, fit une moue dédaigneuse, haussa légèrement les épaules, et repoussa négligemment le volume.

—Que voilà une belle occupation ! dit-il.

Le duc d'Orléans, qui n'avait pas perdu un seul des mouvements de M. de Riparfonds, sourit, ramassa le livre et le serra soigneusement dans un casier particulier, qui était juste au-dessus de la table.

—Est-ce à dire, reprit M. de Riparfonds, que votre esprit sera toujours en proie à des billesesées ?

—Billesesées tant qu'il vous plaira, mais billesesées qui ne sont pas si sottes, répliqua le prince ; vous teniez là un tome d'Arnaud de Villeneuve.

—Je ne connais pas cet Arnaud de Villeneuve, que vous avez l'air de traiter en merveilleux génie, mais je parierais volontiers que tous ses écrits sont un ramassis d'extravagances et d'aberrations. Croiriez-vous, ajouta M. de Riparfonds en s'adressant à M. de Chavailles, que ce prince vaillant, expéditif, instruit, passe le meilleur de son temps à égarer son esprit dans les ténèbres des sciences occultes, et que son plus cher désir serait le voir le diable ? Il n'est pas de grimoire indéchiffrable qu'il ne se torture à comprendre, pas d'expériences folles qu'il ne tente, pas de formules sataniques qu'il n'apprenne ; et, s'il vous semble rêveur, soyez assuré qu'il roule dans sa tête quelque projet d'évocation nocturne ! Proposez-lui de rendre visite à Belzébuth, et il vous suivra jusqu'au bout du monde.

Hector ne put réprimer un sourire et se tourna vers le prince, qui écoutait fort tranquillement M. de Riparfonds.

—Donnez-vous-en à cœur-joie, dit le prince, et ne m'épargnez pas, je prétends seulement vous convaincre.

—Moi ? s'écria M. de Riparfonds.

—Oui, vous ; et pas plus tard que ce soir.

—Avec quel démon et dans quelle grotte avez-vous rendez-vous.

—Il ne s'agit ni de grotte, ni de démon, quoique je soupçonne fort madame d'Argenton d'avoir quelque lien de parenté secret avec le grand diable d'enfer.

—C'est donc chez madame d'Argenton que vous prétendez me conduire?

—Dans un instant, s'il vous plaît.

—Et c'est là que ma conversion doit s'opérer?

—En un clin d'oeil.

M. de Riparfonds frappa du pied.

—Vraiment, monsieur, vous faites bon marché de mes convietions, et c'est penser un peu lestement de ma maison!

—Il en sera de vos convietions comme de cette pincée de poudre qui s'envole, répliqua le prince en prenant dans un sablier quelques grains de poudre qu'il jeta en l'air.

—Courons donc! s'écria M. de Riparfonds, je suis curieux d'assister à ce miracle.

—Voilà M. de Chavailles qui ne dit mot, répondit le duc d'Orléans en se tournant vers Hector. Est-il pour? est-il contre?

—Ni l'un ni l'autre, monseigneur, dit Hector; j'attends.

—Et vous répondrez quand vous aurez vu?

—Précisément.

—Alors je suis sûr de vous. On sait vos rapports avec les bohémiennes, et de bohémiennes à sorciers il n'y a que la main.

M. de Chavailles sourit à ce souvenir de sa vie errante, le résultat de son entrevue avec le roi ayant, sinon dissipé, du moins amoindri ses craintes vagues et mystérieuses.

—Quant au saint Thomas que voici, reprit le duc en

touchant du doigt le bras de M. de Riparfonds, on va renverser d'un mot son incrédulité.

Le prince fit préparer un carrosse et conduisit MM. de Chavaillès et de Riparfonds chez madame d'Argenton, qui se montre ravie de revoir son ancien convive de Grenoble. Le duc d'Orléans ne se tenait pas d'aise dans l'attente de ce qu'on lui avait promis; Guy avait l'air maussade et bourru d'un homme que l'on oblige à faire une sottise; madame d'Argenton, avec toute la gaieté et l'animation d'une femme en qui la curiosité est éveillée, allait et venait de son fauteuil à la porte d'entrée, comme une fauvette va et vient de branche en branche, aux premiers beaux jours. Personne n'était chez elle, si ce n'est une petite fille de sept ou huit ans qui jouait dans les petits coins. Guy regarda par toute la chambre.

— Où donc est le sorcier? dit-il.

— Il va venir, ne vous impatientez pas, répondit la comtesse.

— Et le grimoire, la chaudière infernale, les têtes de mort, les vieux crapauds, le serpent traditionnel, le chat magique, tout l'attirail de messieurs ses confrères? je ne vois rien... le programme est manqué.

— Oh! nous avons changé tout cela! mon sorcier est un sorcier comme on n'en voit pas. Il a fait faire des progrès à la science.

— C'est-à-dire que le charlatan a changé de gobelet.

— En attendant le maître, voici son interprète, ajouta le duc d'Orléans en désignant la petite fille.

— Cette enfant! s'écria Hector.

— Elle-même... En sorcellerie, comme au paradis, il faut des pauvres d'esprit, dit la comtesse; notre magicien m'a bien recommandé de choisir, entre toutes mes femmes, la plus innocente, la plus naïve.

— Une Jeanne d'Arc, enfin, dit le prince.

—Et tout compte fait, reprit la comtesse en riant, je crois que cette petite fille pouvait seule en tenir l'emploi.

La petite fille s'amusa à déshabiller une poupée dans un coin, et ne paraissait pas se douter qu'on s'occupât d'elle.

—En quoi consistent ses fonctions? demanda Guy.

—Vous l'allez voir, dit le prince.

En ce moment, on frappa légèrement à la porte: un homme entra.

—C'est lui, dit tout bas la comtesse à l'oreille d'Hector.

Le nouveau venu était un homme de cinquante ans, à peu près, très-vert, un peu sec, le visage grave, avec les yeux les plus vifs du monde, la jambe belle et la main blanche et fine comme celle d'une femme. Tous les regards s'étaient portés sur lui. Il salua la compagnie avec une grâce parfaite et fit approcher la petite fille, qu'il prit entre ses genoux. Les quatre personnes qui étaient dans la chambre le considéraient attentivement, et nul n'osait l'interrompre dans son examen muet. La petite fille, un peu rouge et confuse, répondit en souriant à toutes les questions de celui qu'on était convenu d'appeler le sorcier, et tandis qu'elle parlait, il promenait ses doigts sur les cheveux, les épaules, les bras, les mains de l'enfant, comme un musicien qui caresse les touches d'un clavecin. L'enfant n'y prenait pas garde, et s'amusa à regarder des breloques suspendues à la veste du sorcier.

—La fille est prête, elle verra, dit le sorcier.

A ce mot prophétique, M. de Riparfonds fronça le sourcil et mit son esprit en garde contre toute superstition. On approcha une table du milieu de l'appartement et l'on posa dessus un verre d'eau. Le sorcier conduisit la petite fille devant la table, prit le verre, le lui fit toucher, y trempa son doigt légèrement, l'agita l'espace

d'une seconde, y versa une goutte de liqueur contenue dans un petit flacon d'or qui fit frémir l'eau sans que sa limpidité en fût troublée, et reposa le verre sur la table. Les quatre spectateurs de cette scène en avaient suivi tous les incidents sans prononcer une parole. M. de Riparfonds faisait la moue et le duc d'Orléans se frottait les mains. Madame d'Argenton retenait son souffle. Hector, grave et sérieux, observait tout. Quand l'eau eut repris son immobilité première, le sorcier passa la main sur les yeux de la petite fille, qui était fort pâle et d'une gravité singulière.

—Lorsqu'on vous interrogera, vous regarderez dans ce verre, dit-il, et vous direz ce que vous verrez sans rien omettre.

—Oni, répondit l'enfant d'une voix qui sonnait comme l'or, et dont le timbre fit tressaillir madame d'Argenton.

—Madame la comtesse et vous, messieurs, vous pouvez l'interroger, reprit le sorcier.

—Lit-elle dans l'avenir ou voit-elle seulement dans le passé? demanda M. de Riparfonds d'un air passablement incrédule.

—Le passé, le présent, l'avenir ne sont qu'un pour elle, répondit le sorcier.

—Ce qu'elle ne sait pas, elle le devine donc? répliqua le duc.

—Elle le sent; elle n'a plus de corps à présent, c'est une âme qui se ment librement dans l'espace et voit la vérité face à face.

—Laissez-là toutes vos questions, esprit incrédule, et passons à l'expérience, dit le duc d'Orléans.

Il se fit d'abord un grand silence, après quoi le prince s'approchant de la table:

—Eh bien! dit-il, puisque personne ne commence, je parlerai.

Il se recueillit un instant et reprenant tout haut :

—Que se passera-t-il à la mort du roi et quelles personnes seront auprès de Sa Majesté? dit-il.

Tous les assistants tressaillirent à cette question ; mais la petite fille, sans paraître émue, regarda au fond du verre :

—Je le vois, dit-elle, et il est dans son lit.

—Où? demanda madame d'Argenton.

—A Versailles.

La petite fille n'était jamais allée à Versailles. Bien sûr qu'elle ne connaissait pas l'appartement du roi, le duc d'Orléans l'interrogea sur la disposition intérieure de cet appartement, le meuble qui le garnissait et toutes les particularités qui pouvaient assurer qu'elle voyait clairement ce dont elle parlait. L'enfant répondit à tout avec lucidité, et désignant la place occupée par le grand lit du roi, le dais qui le surmontait, le balustre qui le séparait du reste de la chambre, le prie-Dieu tapissé de velours près du lit, la table où le roi discutait avec le conseil dans un coin, les fenêtres qui faisaient face au lit, les fauteuils en tapisserie des Gobelins, elle n'omit rien et montra les choses comme si elles avaient été réfléchies par un miroir invisible. Le duc de Riparfonds ne put réprimer un geste d'étonnement. La petite fille, les yeux attachés sur le verre d'eau, répondait nettement et sans hésiter.

—Qu'y a-t-il auprès du roi? demanda le prince.

—Beaucoup de personnes; il se fait un grand mouvement autour du lit; on va, on vient, on se presse.

—Ces personnes que vous voyez, pouvez-vous les désigner?

—Oui.

—Eh bien, faites-moi connaître leurs figures, leurs habits, les particularités que vous remarquerez en elles.

—Volontiers.

La petite fille se pencha un peu sur le verre d'eau et



le regarda attentivement. Ses yeux semblèrent s'agrandir.

— Quel spectacle ! dit-elle ; il y a une vieille dame, fort propre et simplement mise : elle a dû être bien belle, sa taille est noble... elle est auprès du roi à la tête du lit.

— C'est madame de Maintenon, dit tout bas le duc d'Orléans.

— De l'autre côté une belle personne, qui a un teint superbe avec un grand nez... et comme un air de famille avec le roi.

— Ma femme ! dit le duc.

— Près d'elle deux autres dames plus petites, en grande toilette.

Elle s'étendit sur leur visage et chacun reconnut madame la duchesse de Bourbon et madame la princesse de Conti.

— Voilà une singulière figure, reprit l'enfant ; c'est un homme fort laid, brusque, habillé de noir, avec une grosse perruque, les yeux vifs...

— C'est Fagon, le premier médecin du roi, dit madame d'Argenton.

— Et tenez, reprit la petite fille en battant des mains, il y a dans un des coins de la chambre un seigneur un peu gros... le teint coloré... mais, je ne me trompe pas... C'est vous, monseigneur.

— Moi ! s'écria le duc.

— Oni, répondit la petite fille ; vous causez avec un autre seigneur qui a l'air froid, réservé, le visage pâle, qui vous écoute et qui regarde la dame qui est auprès du roi.

— M. le duc du Maine !

La petite fille désigna tour à tour, et sans qu'on pût s'y méprendre, le comte de Toulouse avec ses enfants, ceux du duc du Maine et de M. le prince de Conti, le premier valet de chambre du roi, puis tout à coup se récriant :

—Eh mais ! s'écria-t-elle en reconnaissant madame la duchesse de Ventadour, qu'elle avait vue chez sa parente, madame d'Argenton ; voici au pied du lit madame de Ventadour qui tient dans ses bras un enfant.

—Un enfant ? dirent à la fois le duc d'Orléans et M. de Riparfonds.

—Cet enfant a le cordon bien ; elle s'incline vers le roi qui le regarde d'un air triste.

Les yeux du duc d'Orléans se tournèrent vers ceux de M. de Riparfonds, et tous deux restèrent muets quelques instants.

—Mais, reprit enfin le duc, ne voyez-vous plus d'autres personnes autour du roi ou dispersées dans la chambre ?

—Non, dit la petite fille en cherchant dans le verre.

—Quoi ! personne ? ni le duc de Bourgogne, ni le duc de Berry, ni madame la Dauphine, ni M. le prince de Condé, ni M. le duc de Bourbon, ni M. le prince de Conti ? ajouta-t-il en désignant chacun de ces princes tour à tour.

—Non, dit encore la petite fille.

Une profonde surprise se peignit sur le visage du duc d'Orléans. M. de Riparfonds, grave et recueilli, semblait chercher la solution d'un problème dont le mot échappait à son intelligence.

—Comprenez-vous rien à cela ? s'écria le duc d'Orléans.

M. de Riparfonds secoua la tête. La petite fille continuait à regarder dans le verre, comme un enfant qui s'amuse à voir un tableau. Sa physionomie exprimait la plus vive curiosité, en même temps que l'innocence la plus candide.

—Non, non, elle ne ment pas ! dit M. de Riparfonds à demi voix.

—Eh bien ! qu'en dites-vous ? s'écria le duc d'Orléans, où sont à présent vos convictions et cette raison dédai-

gneuse qui se plaisait à nier les mystères des sciences occultes? Vous inclinez-vous enfin, fier Sicambre?

—Dieu peut tout, répondit froidement M. de Ripar-fonds; s'il lui plaît d'humilier la sagesse d'un homme par la bouche d'un enfant, j'adore et je me tais.

Hector pressa la main de son ami. Il n'avait rien dit durant toute cette scène; mais son esprit, prédisposé aux choses merveilleuses, était profondément frappé de ce qu'il avait entendu.

—A propos, reprit le duc d'Orléans, pouvez-vous me dire, mon enfant, à quelle époque nous verrons ce que vous voyez déjà?

Un frisson parcourut l'assemblée qui suspendit son souffle pour mieux entendre la réponse; mais la petite fille fit lentement un signe de tête négatif.

—Elle ne le peut pas, dit le sorcier; les choses lui apparaissent à la surface de l'eau comme des objets peints sur une toile blanche; que les événements qu'ils représentent appartiennent à l'histoire du passé ou à celle de l'avenir, c'est pour elle une même toile; elle n'a pas de fin, elle n'a pas de date.

Le sorcier passa la main sur le front de l'enfant qui leva les yeux et regarda autour d'elle d'un air étonné. L'attention de toute l'assemblée tournée vers elle le fit rougir. Elle se retira un peu confuse, ramassa une poupée et disparut derrière un rideau. Le sorcier prit le verre et repoussa la table.

—Le roi seul, et de tous ses petits-fils en ligne directe, rien qu'un enfant! murmura le duc d'Orléans plongé dans une sérieuse méditation.

Hector se souvint de l'entretien qu'il avait surpris entre les deux marchands et y pensa malgré lui. La petite fille retournée à ses jeux, le sorcier s'avança vers le prince:

—Est-ce tout, et n'avez-vous plus rien à me demander? dit-il.

—Non, répondit le prince en regardant fixement le sorcier, non, ce n'est pas tout; mais ce que je veux savoir, pourrez-vous me l'apprendre?

—Parlez sans crainte; celui qui ose vouloir, peut tout.

—Eh bien! montrez-moi à moi-même tel que je serai après la mort du roi.

Le sorcier attacha sur le prince ses yeux perçants:

—N'aurez-vous point peur? dit-il.

—Faites toujours, répliqua le duc d'Orléans, je n'ai pas eu peur des boulets à Nerwindle; un diable n'est pas fait pour m'effrayer, prit-il ma figure.

—Vous allez être obéi, dit le sorcier en s'inclinant.

Il s'approcha des bougies qui brûlaient dans quelques flambeaux et souffla dessus.

—Quoi! point de lumière! s'écria la comtesse en se levant.

—Il n'en faut point, répondit le sorcier.

Madame d'Argenton frissonna et prit le bras du duc d'Orléans.

—Tenez, dit-elle, j'ai grand'peur et vous devriez renoncer à ces idées-là.

—Ma foi, non, répondit le prince, j'ai commencé, il faut que j'aille jusqu'au bout.

L'obscurité qui régnait dans la chambre n'était pas tellement épaisse, grâce à un peu de clarté qui venait des portes vitrées et à quelques tisons qui flambaient dans la cheminée, qu'on ne pût distinguer tous les mouvements du sorcier. Il s'était mis debout devant un large pan de la muraille, sur lequel il n'y avait point de tableau. On le vit lever les bras, les étendre sur la muraille et l'arroser ensuite de quelques gouttes de cette eau qu'il avait déjà tirée d'un petit flacon d'or; il prononça tout bas, et dans une langue inconnue, quelques mots qui avaient dans sa bouche la douceur et le rythme cadencé d'un chant, traça sur la tapisserie, du bout de son indicateur, des lignes vagues et bizarres, et s'ar-

rêta enfin, les bras tendus vers le ciel, comme jadis Josué quand il arrêta le soleil. Madame d'Argenton respirait à peine; Hector, Guy et le duc d'Orléans étaient attentifs à ce qui allait se passer, les regards rivés à la muraille. Un quart d'heure s'écoula au milieu d'un silence profond. Chacun des acteurs de cette scène entendait battre son cœur. Tout à coup on vit blanchir la muraille, comme si une lumière eût jailli du milieu de la pierre; ce rayonnement se répandit sur la tenture, gagna l'extrémité du panneau et couvrit la chambre d'une lueur flottante qui en dessina tous les objets. Inondés de cette clarté mystérieuse, Guy, Hector, le duc d'Orléans et madame d'Argenton avaient l'apparence funèbre de quatre fantômes plus pâles que la statue du terrible Commandeur. Le duc d'Orléans passa son bras autour de la taille de la comtesse qui chancelait; Hector et Guy ne firent pas un mouvement. Ils semblaient cloués à leurs places. Quand la lumière se fut égalisée sur toute la largeur de la muraille, une figure commença de se dessiner dans le transparent éclat de sa nudité phosphorescente. Les lignes en étaient d'abord flottantes, indécises; puis, lentement, elles apparurent plus nettes, jusqu'à ce qu'enfin on pût reconnaître la forme d'un homme. Les contours de cette figure arrêtés, les couleurs s'apposèrent par-dessus avec une sûreté et une rapidité extraordinaires, comme si la main d'un peintre invisible eût promené le pinceau le plus délicat sur la muraille. La petite fille, qui était restée dans un coin, poussa un cri. L'image du duc d'Orléans venait d'apparaître au centre de cette lumineuse toile avec une saisissante vérité. Le prince était représenté debout, et sur sa tête brillait une couronne. M. de Riparfonds se leva. Le sorcier lui prit le bras avec force.

— Pas un geste, pas un mot, ou tout s'efface, dit-il.

L'image du duc d'Orléans semblait les couvrir tous de son regard. Hector, Guy, madame d'Argenton et le

due d'Orléans lui-même n'avaient d'yeux que pour la couronne posée si fièrement sur le front de la figure tout à coup évoquée. Cette couronne n'était ni de France, ni d'Espagne, ni d'Angleterre, ni impériale. Elle n'avait que quatre cercles et rien au sommet, bien que fermée; elle lui couvrait la tête. Aucun des spectateurs n'en avait vu de semblable, et leurs souvenirs ne leur en rappelaient aucune qui, dans l'art héraldique, pût être comparée à cette couronne. L'image du due d'Orléans resta quelques minutes immobile et brillante, puis commença de s'effacer lentement; lignes et couleurs se fondirent, comme si l'estompe eût passé sur le tableau; la blancheur éclatante du mur s'obscurcit, et tout enfin disparut comme les vives teintes d'un arc-en-ciel englouti sous les nuées. L'ombre s'étendit dans la chambre et le mur noir dressa son pan rigide devant les quatre spectateurs muets.

—Une couronne, une couronne à moi! dit le due d'Orléans qui regardait encore la place où son image venait de s'évanouir.

M. de Riparfonds qui l'entendit lui serra fortement le bras:

—Ne vous laissez pas tenter par le démon!

Le due d'Orléans sourit.

—C'est la crainte bien plus que le désir qui me fait parler, répondit-il. Paressenx comme je le suis, croyez-vous que le métier de roi soit fait pour me tenter?

Tandis que ces quelques paroles s'échangeaient entre le due d'Orléans et M. de Riparfonds, Hector s'était rapproché du sorcier.

—Monsieur, lui dit-il, si l'on avait à vous consulter sur un objet qui est pour certain gentilhomme du plus vif intérêt, où pourrait-on vous trouver?

—Rue Saint-André-des-Ares: la maison est rouge et petite, avec une figure de vierge sur la porte, et je me nomme Lomellini.

XXXII

LA MAISON ROUGE

ussitôt que M. de Chavailles put s'échapper de Ver-  
les sans éveiller les soupçons de M. de Riparfonds,  
qui il n'avait rien voulu confier de son projet, il par-  
tit pour Paris, dans l'intention de rendre visite à l'hôtel  
de la rue Saint-André-des-Arcs. Hector n'avait pas fait  
cinquante pas dans la rue, qu'il reconnut la petite mai-  
son rouge. Elle était bâtie de briques, avec une vigne  
qui croissait le long du mur; une statuette de la Vierge  
tenant l'enfant Jésus dans ses bras, et bariolée de cou-  
leurs éclatantes, à la manière italienne, occupait une  
petite niche pratiquée au-dessus de la porte. Des vases  
de fleurs garnissaient l'appui des croisées, où chantaient  
de jolis oiseaux emprisonnés dans de légères cages. On  
voyait, par-dessus une assez longue muraille qui séparait  
la petite maison rouge de sa voisine, les têtes verdoyan-  
tes de quelques arbres et des berceaux de vignes. L'ha-  
bitation était tout à fait charmante, et rien n'indiquait  
à l'extérieur qu'elle servît d'asile à un sorcier qui entre-  
tenait commerce avec le diable. Une secrète honte  
avait empêché M. de Chavailles de confesser sa faiblesse  
à M. de Riparfonds. Lui-même ne pouvait pas s'expli-  
quer le sentiment qui le poussait à rendre visite au sei-  
gneur Lomellini, mais il était entraîné à le faire par une  
force supérieure à sa raison. Comme toutes les natures

impressionnables et vives, comme tous les cœurs amoureux surtout, Hector était superstitieux. Il n'avait pas cessé d'aimer Christine depuis qu'un hasard étrange les avait séparés; il ne pouvait rien comprendre au silence qu'elle avait toujours gardé, et il allait demander à une puissance mystérieuse l'explication d'un fait inexplicable. Hector souleva un petit marteau de cuivre et frappa. Au premier coup, la porte s'ouvrit et une petite fille, qui parut sur le seuil, le salua d'un air sérieux.

—Le seigneur Lomellini? dit Hector.

—Votre nom, monsieur? répondit la petite fille.

—Hector de Chavailles.

—Entrez, monsieur, mon père vous attend.

La petite fille repoussa la porte et fit signe au visiteur de la suivre. Elle souleva une tapisserie qui coupait le vestibule en deux, traversa une pièce où l'on voyait d'assez beaux tableaux, descendit un petit perron et conduisit Hector dans un jardin au bout duquel le seigneur Lomellini se promenait un livre à la main. Le seigneur Lomellini était vêtu d'une robe de chambre de velours sans ornements et portait sur la tête une espèce de toque dans le genre de celles qu'on voit dans quelques portraits italiens de la première moitié du seizième siècle. Il ferma son livre à l'approche d'Hector et le salua avec une politesse pleine de courtoisie.

—Je savais que vous viendriez, dit-il en souriant: soyez le bienvenu chez moi.

—Est-ce votre science qui vous a fait prévoir mon arrivée? demanda M. de Chavailles.

—Oh! il ne fallait pas beaucoup de sorcellerie pour deviner que vous ne tarderiez guère à frapper à ma porte! j'en ai et amoureux. . .

—Amoureux! qu'en savez-vous?

—Mais ne l'est-on pas toujours à votre âge? Quel ob-



jet d'un si vif intérêt pourrait occuper votre esprit, si ce n'est la pensée d'une maîtresse?

—C'est vrai, dit Hector, et c'est au sujet de cette maîtresse que je viens vous consulter.

—Je mets tout mon savoir à vos ordres.

Au moment de questionner le seigneur Lomellini sur la destinée de Christine, Hector sentit son cœur se remplir d'une émotion indéfinissable où la crainte entraînait pour quelque chose. Qu'allait-il apprendre, et le doute ne valait-il pas mieux que la certitude, peut-être cruelle, au devant de laquelle il courait? L'Italien s'était adossé contre un tillon et attendait les bras croisés; ses yeux perçants ne quittaient pas le visage d'Hector où se reflétait la lutte des sentiments divers qui agitaient son cœur.

—Vous hésitez? dit l'Italien.

M. de Chavaillès regarda le seigneur Lomellini.

—Vous devinez ce que je vous demande, dit-il; eh bien, oui, je le devine à peu près.

—Il en est encore un peu tôt, vous ne pouvez rien demander. L'avenir dévoile les mystères, ceux de la vie et ceux du cœur; si vous craignez quelque trahison.

—Une trahison de la part de Christine, jamais! s'écria M. de Chavaillès, en triomphant l'Italien.

Le seigneur Lomellini sourit.

—Vous êtes confiant parce que vous êtes jeune, dit-il. Combien n'ai-je pas vu de superbes humiliés par la main implacable du temps!

—Vous ne connaissez pas Christine, répondit Hector avec une force nouvelle.

—Que craignez-vous donc, si vous ne craignez pas la trahison? reprit le sorcier.

—Plus que cela et moins que cela.

—La mort?

—Oui, la mort!

—Venez donc, et vous apprendrez si votre maîtresse est vivante ou morte.

Le seigneur Lomellini passa dans un cabinet de verdure qui était au milieu du jardin et appela la petite fille qui jouait au soleil à quelques pas d'eux. Elle accourut plus légère qu'un chevreau.

—Prenez les mains de Linda, dit l'Italien en s'adressant à M. de Chavaillès qui était un peu pâle.

—Bien; maintenant fixez vos regards sur les siens et pensez avec force à la femme que vous aimez.

—J'y pense toujours, répondit Hector.

—Pensez-y comme un chrétien pense à Dieu à l'article de la mort.

Ce mot fit frissonner M. de Chavaillès; il évoqua tous les souvenirs tristes et doux qui vivaient dans le fond de son cœur. Au bout de quelques secondes, la fixité de son regard et la concentration de sa pensée jetèrent comme un voile entre la petite fille et lui; le fantôme de ses rêves prit la place de la réalité, et le visage souriant et animé de l'enfant s'effaça devant l'image radiieuse de mademoiselle de Blettarins. Tandis que M. de Chavaillès contemplait, immobile, cette figure aérienne, flottante, invisible, et que la puissance de son évocation amoureuse créait dans le vide, l'Italien passait doncement les mains sur le corps de la petite fille, dont les paupières tremblantes étaient comme les ailes d'un oiseau. Elle les releva une dernière fois, soupira, et les referma pour ne plus les rouvrir. Le seigneur Lomellini la prit dans ses bras et la coucha sur un petit banc de gazon qui était dans le cabinet; quand elle fut immobile, la bouche à demi close, comme un enfant qui dort, l'Italien tira de sa poche le flacon d'or que M. de Chavaillès avait déjà vu, le déboucha et fit couler quelques gouttes du liquide qu'il contenait sur les tempes et les lèvres de Linda.

—Voyez-vous? lui demanda-t-il ensuite.

Linda agita ses lèvres, mais sans parler. Lomellini lui imposa les mains, et d'une voix plus forte réitéra sa question.

—Je vois, dit alors l'enfant.

—Vit-elle? s'écria M. de Chavailles, qui avait toujours la pensée de Christine à l'esprit.

L'enfant se tut. Son visage avait l'immobilité pâle et rigide d'un cadavre. L'épouvante saisit au coeur M. de Chavailles, qui sentit une sueur froide mouiller son front.

—Mon Dieu! reprit Hector en pressant la main du sorcier, vous qui avez la puissance de la faire parler, interrogez-la!

—Vit-elle? répéta l'Italien.

La petite fille remua doucement les lèvres; Hector, qui retenait son souffle, se pencha vers elle; il n'avait pas une goutte de sang dans les veines.

—Elle vit! dit-elle enfin.

Hector leva les mains au ciel; il tremblait comme une feuille, et des larmes parurent entre ses cils.

—Maintenant, dit-il, continuez à l'interroger; il faut que je sache si je puis garder l'espérance de la retrouver un jour.

—Que fait-elle? demanda Lomellini en prenant la main de Linda.

—Elle est assise dans une grande pièce coupée en deux parties égales par une grille. Les fenêtres de cette pièce donnent sur la campagne, un tableau d'église est au fond, une croix de bois est au-dessus de la grille.

—Quel habit porte-t-elle?

—Une robe de serge blanche.

—Est-elle seule?

—Non; un cavalier est auprès d'elle.

A ces mots, Hector tressaillit et Lomellini un peu; mais se remettant aussitôt:

—Comment est-il, ce cavalier? reprit-il.

—Assez grand, fort pâle, les yeux gris, la main blanche; il porte un habit noir et une épée à poignée d'acier.

—Demandez-lui, s'écria M. de Chavaillès, si ce cavalier n'a pas à l'annulaire de la main gauche une opale entourée d'un rubis?

L'Italien adressa à la petite fille la question posée en ces termes par Hector.

—Oui, répondit-elle.

—Le chevalier! s'écria M. de Chavaillès, qui avait eu occasion de remarquer ce bijou au doigt de son ennemi.

—Que fait-elle? continua le seigneur Lomellini.

—Elle écoute ce cavalier, la tête inclinée sur la poitrine, les mains jointes, des larmes tombent de ses yeux. Le cavalier lit une lettre.

Hector, plein d'une émotion inexprimable, se leva et fit quelques pas en dehors du cabinet. Un léger vent agitait toutes les feuilles, tous les rameaux, toutes les herbes, toutes les fleurs du jardin; les petits oiseaux se poursuivaient parmi les pampres de la tonnelle, et le soleil inondait de ses vifs rayons les arbres pleins de murmures et les berceaux pleins de gazonillements. Une angoisse nouvelle déchirait le cœur d'Hector; il ne croyait pas, après tout ce qu'il avait souffert déjà, qu'une douleur inconnue pût lui être réservée, et celle qu'il endurait à présent était la plus amère de toutes. Comment cet ennemi inconnu avait-il fait pour se glisser, pareil au serpent, jusqu'auprès de Christine, et que lui disait-il pour que tant de pleurs répondissent à ses discours? Pourquoi était-il seul à côté d'elle? Quelle secrète intelligence les unissait? Hector promena ses regards autour de lui: le chant des oiseaux et le parfum des fleurs lui arrivaient de toutes parts; cette gaieté de la nature insensible lui fit mal; il se réfugia dans la solitude désolée de son cœur et rentra dans le cabinet.

—Est-ce tout? lui dit Lomellini.

—Un mot encore... Puis-je savoir où est la maison qu'habite Christine? demanda M. de Chavaillès.

—C'est une grande abbaye, dit l'enfant à qui la question venait d'être transmise. Il y a des bois tout à l'en-tour. On chante et la cloche sonne.

—Dites-moi où est ce couvent? s'écria Hector.

Lomellini secoua la tête.

—Elle ne pourra pas vous répondre, dit-il.

—Essayez toujours.

Lomellini obéit au désir de M. de Chavaillès, mais Linda resta muette.

—Dans son sommeil magnétique, reprit l'Italien, l'espace est comme le temps. Elle voit dans l'éternité; elle voit dans l'infini; pour son âme il n'y a pas de distance, il n'y a pas d'époque; la création est à ses yeux comme une surface plane qui n'a ni commencement, ni fin, ni milieu.

—Eh bien! dit Hector, c'est une lacune dans sa révélation, je la comblerai. Christine vit! mon amour fera le reste.

Des mouvements nerveux agitaient la petite fille que ce long interrogatoire avait fatiguée. Lomellini appuya ses mains sur le front endormi de l'enfant; elle ouvrit les yeux et sauta sur ses pieds. Lomellini, Hector et Linda firent quelques pas ensemble hors du cabinet; Hector était profondément rêveur, tout ce qu'il venait d'entendre lui semblait confus comme un songe. Il regarda la petite fille. Elle courait déjà dans le sentier en fredonnant une chanson; sa jeunesse, sa grâce impétueuse, la gaieté de son sourire, tout, jusqu'à la pure incarnation de son teint, lui rappelait Christine au temps où il la vit dans ce jardin plein de soleil et de fleurs, qui marquait dans sa vie comme un point lumineux. Était-ce bien cette petite fille, égarée à la poursuite d'un papillon blanc, qui avait d'un regard si ferme per-

cé les mystères de l'espace et du temps? N'avait-il pas été le jouet d'une vaine illusion? Hector s'arrêta. Deux ou trois pinsons voltigeaient de branche en branche dans dans un gros tillent; sous son ombre la petite fille allait de buisson en buisson avec mille petits cas joyeux, effleurant le sable des allées du bout de son pied agile, retenant son souffle, la main tendue, l'impatience et le plaisir dans les yeux et oubliant le monde pour un papillon; de gros bourdons s'endormaient dans le calice des fleurs; la lumière, tamisée à travers le feuillage épais des arbres, dansait sur le gazon. Une profonde paix enveloppait le jardin. Hector passa la main sur son front où mille doutes naissaient ensemble. Son âme, un instant emportée au delà du monde réel, se repliait sur elle-même et niait déjà ce qu'elle avait cru. Il y avait du plus cher intérêt de sa vie; pouvait-il sur de tels fondements asseoir sa conviction? Il fit quelques pas en silence, inquiet et irrésolu, regarda furtivement l'Italien qui avait repris sa lecture interrompue, caressa Linda, qui vint en courant se jeter dans ses jambes, et tournant brusquement le dos au perron du jardin, il appuya sa main sur le bras de Lomellini.

—Eh bien! je croirai.

—Êtes-vous bien décidé?

—Faites ce que je vous demande, et vous verrez.

—Suivez-moi donc.

L'Italien ordonna à la petite fille de veiller à ce que personne n'entrât, et de répondre qu'il était absent, si par hasard on le demandait; après quoi, il conduisit M. de Chavailles dans une grande pièce qui était située au premier étage de la maison. Cette pièce, richement garnie de meubles d'ébène sculptés, et tapissée, dans toute son étendue, d'une magnifique tenture de cuir de Cordoue à dessins d'or, était fermée à l'un de ses angles par une grande glace sans tain qui s'élevait jusqu'à la hauteur du mur; un voile de soie rouge cachait l'espace

compris entre la glace et le plafond, tombait aux deux côtés de la glace et l'unissait au mur. On ne voyait rien au travers de la glace que le point de jonction des deux murs qui se rencontraient à angle droit. Des marbres d'Italie, des bronzes antiques posés sur des fûts de colonnes et quelques vieux tableaux ornaient le pourtour de la chambre. Aussitôt qu'ils en eurent passé le seuil, Lomellini en referma la porte soigneusement; la lumière du jour entra par les fenêtres, il poussa les volets, abattit d'épais rideaux de velours et alluma une lampe à demi cachée dans un globe de cristal dépoli suspendu au plafond. A la lueur blanche de cette lampe, la glace transparente, frappée obliquement, jetait dans la chambre des éclairs qui éblouissaient Hector. Lomellini prit sur un meuble une coupe de métal, la remplit à moitié d'une liqueur frémissante et la présenta à M. de Chavaillès.

— Buvez, lui dit-il.

Hector prit hardiment la coupe, y trempa ses lèvres et but tout d'un trait. Une douce chaleur se répandit dans tous ses membres, qui lui semblèrent animés d'une vie plus active; le sang précipita son cours dans ses veines gonflées; sa poitrine se dilata sous des flots d'air embrasé; une puissance intérieure et surnaturelle décupla la délicatesse de ses sens; le son le plus faible arrivait à son oreille, il voyait à travers l'ombre. Lomellini poussa un siège devant la glace et pria M. de Chavaillès de s'asseoir. Hector s'assit sans répondre; son esprit habitait le pays des rêves. L'Italien choisit un flacon de cristal parmi une foule d'autres qui étaient rangés dans une cassette, souleva un pan du rideau de soie pourpre et répandit derrière la glace et sur les dalles la liqueur jaune que contenait le flacon.

A peine la liqueur eut-elle touché le sol, qu'elle se dissipa en vapeur; cette vapeur, d'abord légère et pâle, s'éleva comme un nuage, obscurcit la transparence de la

glace et monta jusqu'au rideau de soie rouge. Une odeur embaumée s'en échappait, semblable à celle qui se dégage d'une cassolette où brûlent la myrrhe et l'encens.

Tandis que les ondes diaphanes de ce brouillard magique rampaient le long du mur et s'amoncelaient en roulant sur elles-mêmes, Lomellini traçait sur la glace des signes cabalistiques et l'humectait d'une eau limpide qui la rendit tout à coup éclatante et polie comme une plaque d'argent. Debout et solennel comme un ancien mage, le visage plus mat et plus blanc que l'ivoire, il agitait son doigt mystérieux et murmurait à voix basse des paroles qui frappaient l'oreille attentive d'Hector comme l'écho d'un chant harmonieux et lointain. La lampe emprisonnée dans le globe de cristal projetait ses rayons sur la glace qui en réfléchissait la lumière jusqu'au bout de l'appartement et scintillait comme une immense étoile. Un quart d'heure s'écoula au milieu d'un silence profond; Hector entendait les pulsations de son cœur et ne savait plus s'il appartenait encore à la terre ou s'il voyageait dans le ciel infini des mondes imaginaires. Lomellini était toujours debout, promenant sur la glace son doigt imbibé d'eau et remuant ses lèvres pleines de paroles enchantées. Enfin la glace sembla s'ouvrir, et comme les pans d'un voile qu'on déchire, elle se fendit, laissant voir un cercle d'azur, d'où jaillissaient mille étincelles; le cercle s'élargit, et dans l'orbe de sa frange d'or se dessina une figure de femme chastement enveloppée d'une robe blanche. Hector poussa un cri. Christine était devant lui; sa beauté charmante avait revêtu ce caractère indéfinissable qui donne une longue tristesse; elle était assise les mains jointes et la bouche tremblante, comme si une prière s'échappait de son cœur. Un cavalier vêtu de noir passait devant elle, l'une de ses mains appuyée sur le pommeau de son épée et de l'autre tenant une lettre ouverte.

—Le chevalier! s'écria Hector.



Tout était bien ainsi que Linda l'avait dit ; la grille au milieu de la pièce, la croix de bois, les larges fenêtres, et dans le fond un tableau d'église. Christine cependant ne portait ni chapelet, ni cordelière. Un instant, le chevalier s'arrêta, et Christine leva les yeux. Ses regards, perdus dans l'espace, rencontrèrent ceux de M. de Chavaillès. Jamais regards humains ne lui parurent ni plus beaux, ni plus doux, ni plus tendres ; noyés de tristesse, chargés de langueur, pleins de flammes humides, ils semblaient l'implorer. Deux grosses larmes s'en détachèrent lentement et glissèrent le long des joues, qui avaient la blancheur virginale de la neige. Hector les sentit couler sur son cœur.

— Christine ! s'écria-t-il.

Et, les bras tendus, il se précipita vers elle. Ses mains et son front rencontrèrent la glace qui vola en éclats ; mille débris tombèrent autour de lui, et M. de Chavaillès ne vit plus rien. Le cercle d'or, les flocons légers du brouillard magique, les nimbés d'azur, l'image aérienne de Christine, tout avait disparu ; une lueur pâle et tremblante se jouait au milieu des plis agités du rideau rouge, et de ce qu'il avait aperçu, il ne restait plus rien que des éclats informes de cristal qui craquaient sous ses pieds. Hector souleva d'une main égarée les plis du rideau, regarda tout autour de lui, fit deux pas en arrière, et tomba foudroyé dans les bras de Lomellini. Quand il reprit ses sens, il était couché dans le jardin, sur le même banc de gazon où Linda s'était endormie. Lomellini était debout auprès de lui.

— Croyez-vous, maintenant ? lui dit l'Italien.

Hector prit la main de Lomellini et la serra dans les siennes.

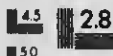
— Oui, je crois, dit-il.

Il se leva et fit, en compagnie de l'Italien, quelques tours de jardin. Ses sens, ébranlés par une aussi terrible épreuve, avaient besoin d'air, de lumière et de re-



# MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482 - 0300 - Phone  
(716) 288 - 5989 - Fax

pos. L'apparition était devant ses yeux ; il voyait Christine, et son cœur battait à rompre sa poitrine.

—Je ne sais pas, dit-il enfin, d'où vous vient la puissance que vous avez fait éclater à mes yeux, mais vous m'avez montré que Christine était vivante, soyez béni !

—C'est le doute qui fait notre ignorance, dit l'Italien ; Dieu répond à ceux qui ont la foi.

Lomellini accompagna Hector jusqu'au seuil de sa maison et le regarda s'éloigner.

—Ce jeune homme est amoureux ; il est bon, vaillant, honnête et fier... Il a bien des chances pour n'être pas heureux, murmura-t-il.

A peine M. de Chavaillès eut-il mis le pied dans la rue Saint-André-des-Ares, qu'il se dirigea vers la maison de Cydalise, chez laquelle il avait eu déjà l'occasion de souper deux ou trois fois. Il espérait y rencontrer Paul-Emile. Le gentilhomme était en effet chez la comédienne, occupé à parfiler, à demi-couché sur un sofa, comme une marquise en train d'avoir ses vapeurs.

—Eh ! accourez, s'écria M. de Fourquevaux, et voyez à quelle extrémité les femmes de ce temps-ci réduisent les officiers du roi. Vous plaît-il de prendre votre part de ces travaux négligés par Hercule ?

Cydalise saisit la main de M. de Chavaillès.

—Comme vous voilà pâle ! lui dit-elle ; avez-vous appris quelque mauvaise nouvelle ?

—Non, une bonne, dit Hector.

—Eh ! vous en veine ! s'écria Paul-Emile sans quitter le sofa.

—Et voilà ce qui vous bouleverse ? demanda la comédienne.

—La nouvelle est bien faite pour me réjouir ; mais de quelle façon l'ai-je apprise !

—Qu'importe ! on ne regarde pas au chemin quand le but est charmant ! dit Paul-Emile.

—J'ai vu Christine, poursuivit M. de Chavailles sans répondre à cet indolent.

—Vous l'avez vue ! où est-elle ? que vous a-t-elle dit demanda Cydalise.

—Voilà ce que je ne saurais vous dire ; il est certain que je l'ai vue, mais je ne lui ai pas parlé et je ne sais pas où elle est.

Paul-Emile s'accouda sur son coussin pour regarder Hector.

—Vous parlez comme le sphinx, dit-il ; est-ce une mode nouvelle à Marly, où, depuis quelques jours, je n'ai pas paru ?

Cydalise voyait bien à l'air d'Hector qu'il ne plaisantait pas.

—Du sang ! s'écria-t-elle tout à coup en découvrant des taches rouges sur les manchettes de l'officier, vous vous êtes battu !

—Sans moi ! dit M. de Fourquevaux, qui se leva.

—De grâce, écoutez-moi, mes amis ; il ne s'agit pas de duel, mais d'un mystère devant lequel je m'incline sans le comprendre.

Hector s'assit entre Paul-Emile et Cydalise, et leur raconta les scènes étranges auxquelles il venait d'assister chez Lomellini.

—N'est-ce pas une vision ? demanda M. de Fourquevaux.

—Voyez mes mains ! elles sont déchirées par les éclats de la glace ; mon front aussi en porte les traces. Ces gouttes de sang qui tachent mes habits, est-ce aussi une illusion ?

—Sur ma parole, voilà qui est singulier ! dit Paul-Emile, qui comptait les égratignures que les éclats de la glace avaient faites aux mains d'Hector.

—Quant à moi, je suis femme, et je crois assez volontiers aux choses incroyables, dit Cydalise ; j'admets donc

votre récit comme l'expression d'un fait vrai, incontestable.

Ainsi, vous dites que mademoiselle de Blettarins est au couvent ?

— Oni, dit Hector avec l'accent d'une profonde conviction.

— Si elle est dans un couvent, laissez-moi faire, reprit la comédienne après avoir réfléchi quelques instants, je me charge de la découvrir.

— Ah ! et comment vous y prendrez-vous, s'il vous plaît ? dit Paul-Emile.

— Vous êtes bien curieux, mon cher comte.

— Peuh ! ne fût-ce que pour changer !

— Eh bien ! pour changer, vous me permettrez de ne pas répondre.

— J'ai toujours pensé, reprit M. de Fourquevaux en s'adressant à Hector, que Cydalise avait le caractère fait comme une médaille fruste : la comprenez-vous ? Quant à moi, cher marquis, voilà le conseil que je vous donne ; sellez un bon cheval, et, tel qu'un chevalier errant, mettez-vous en campagne pour découvrir votre Yseult. Si vous le permettez, je vous accompagnerai et nous ne laisserons pas dans l'univers un seul couvent, une seule abbaye, un seul monastère sans le visiter de fond en comble. Le soir, Coq-Héron sonnera du cor comme les écuyers des contes des fées, et nous demanderons l'hospitalité aux châteaux du voisinage, à l'instar de Lancelot du Lac et d'Amadis des Gaules. Les châtelaines sont fort accommodantes ; nous ne manquerons de rien, et peut-être même finirons-nous par épouser quelque impératrice en voyage.

— Avant d'exécuter ce beau projet, dit Cydalise, qui venait de poser sa main fluette sur le bras d'Hector, me donnez-vous quelques jours ?

— Quelques jours ? c'est un peu long.

— Qu'en savez-vous ?

—Hum ! dit Paul-Emile, il y a des circonstances où quelques jours durent quelques mois.

—Bah ! quand les femmes s'en mêlent, il y a des moments où ils ne durent que quelques heures.

—Il y va de mon bonheur, dit Hector : pensez-y, Cydalise.

—C'est parce que j'y pense que je vous prie de mettre votre sort entre mes mains, reprit-elle.

Hector hésita un instant, mais à demi vaincu déjà.

—Songez, d'ailleurs, ajouta Cydalise, que le voyage que vous propose M. de Fourquevaux, a des chances pour durer dix ans.

—Eh bien ! soit ; mais si vous ne réussissez pas...

—Vous serez libre de faire le tour du monde après.

—Venez, dit Paul-Emile, venez, mon vieil ami ; il y a des heures où Cydalise est plus impénétrable que le granit. Elle a ses secrets, et la prudence enseigne à les respecter. On raconte qu'Aleibiade n'interrogeait jamais Aspasia.

—Fat ! dit la comédienne, en donnant de sa main une petite tape sur la joue de Paul-Emile, qui la saisit au vol et l'embrassa galamment.

Aussitôt que les deux cavaliers furent partis, Cydalise écrivit rapidement un billet, sonna, et le remit à une camériste, en disant :

—Portez cela à M. d'Argen , et promptement.

---

XXXIII

DIPLOMATIE DE COULISSE

Vers le soir, Cydalise sortit furtivement de son logis par une porte dérobée, monta dans un fiacre et dit au cocher de pousser du côté de la Grande-Batelière. Cydalise fit arrêter le fiacre à la porte d'un petit pavillon bâti à l'italienne, sauta légèrement sur le perron et fut reçue par un négrillon armé d'un flambeau, qui la conduisit dans un salon en stuc blanc, orné de vases de fleurs. Ce salon avait deux portes : l'une ouvrait sur le jardin, qui était petit et admirablement arrangé ; l'autre donnait dans un boudoir octogone, tapissé de satin bleu pâle à fleurs d'argent. Le bout de sa robe effleurait au passage les buissons fleuris, et les herbes foulées sous ses pas lui renvoyaient tous les parfums de la nuit. Elle marcha quelque temps, les bras nonchalamment roulés sur sa poitrine émue, sa jolie tête baissée, et mordillant le carmin de ses lèvres. Un petit banc était adossé contre le socle d'une statue d'Hébé ; elle s'arrêta, promena ses regards parmi les arbres, au travers desquels scintillaient les étoiles, appuya son front dans la paume de sa main fluette et soupira. Quel motif pouvait faire soupirer Cydalise ? la chose était rare et merveilleuse, et, bien certainement, si M. de Fourquaux avait entendu ce soupir, il n'eût pas manqué de manifester son étonnement par un prodigieux éclat de



rire. La comédienne rêvait bien quelquefois, mais soupirait si peu ! Ses plus vifs chagrins, un ruban mal noué, une fleur mal posée, un soir de première représentation, les succès de quelque rivale aussi, allaient bien jusqu'à voiler d'un léger nuage son front souriant ; mais la gaieté y revenait si vite que l'œil d'un amant seul en pouvait deviner le fugitif passage. Cydalise resta quelques secondes immobile, les yeux perdus au ciel, dans une extase profonde ; après quoi, passant ses doigts parmi les longues boucles de ses cheveux, elle secoua sa tête doucement.

—Pauvre comte ! dit-elle.

Un léger silence suivit cette exclamation et bientôt elle reprit tout haut :

—Pas si pauvre, après tout ! il n'en sait rien, et ce qu'on ignore n'existe pas !

Cette réflexion philosophique apaisa subitement ses scrupules ; elle froissa ses mains l'une contre l'autre en faisant claquer ses doigts, et battit le sable du bout de son pied. Elle se leva là-dessus et fit quelques tours de lentement, comme une sultane qui traîne ses pantoufles sur les tapis d'un sérail. Elle ne disait plus rien, mais le jeu de sa physionomie exprimait assez qu'elle parlait intérieurement. Si quelque démon curieux avait pris ses pensées au vol et les eût transcrites, voici ce qu'on aurait lu :

—Il est clair que ce que j'en fais ce n'est pas pour moi... c'est le dévouement à mes amis qui m'a conduite là ! Et puis, l'infidélité est de tradition à la Comédie-Française ! Et la tradition est une chose si respectable ! Quant à Paul-Emile, il est bien certain qu'il se venge ; il ne m'en dit rien, mais j'en sais assez là-dessus pour que le doute ne soit plus permis. Au demeurant, il fait bien ! A son âge, l'amour n'est pas une chaîne, et bien fou est celui qui se la rive autour du cœur... De gentilshommes comme M. de Chavailles, je crois bien qu'il

n'en existe guère. La race en est à moitié éteinte, et peut-être finira-t-elle à lui... Si mes camarades se doutaient qu'il y a, à Versailles, un colonel amoureux de la même femme depuis déjà je ne sais combien d'années, et que ce colonel se propose pour unique bonheur d'épouser cette femme, toutes voudraient le voir et ce serait à sa porte une procession de comédiennes!...

Ici la soubrette passa de l'entretien muet au monologue. Elle soupira deux ou trois fois du bout des lèvres comme une marquise à sa toilette, et reprit tout haut :

— Tout cette philosophie ne me dit pas comment je m'y prendrai pour arracher à M. d'Argenson le secret de ce qu'il me cache avec un si furieux entêtement!... Il va venir, et je ne suis pas préparée!... Bah! je prendrai conseil des circonstances... La comédie privée n'est pas semblable à la comédie du théâtre, on n'y joue bien son rôle qu'à la condition de l'improviser.

Cydalise en était là de son monologue, lorsqu'elle entendit crier le sable d'un sentier à quelques pas d'elle. La comédienne se retourna et vit debout, auprès de la statue d'Hébé, un homme qui la saluait.

— Les deux sœurs sont ensemble, dit cet homme ; c'est la même grâce et la même jeunesse ; mais je ne sais laquelle des deux, de Cydalise ou de la déesse, est la plus sensible.

— Vous *madrigalez*, dit la comédienne en tendant sa main au cavalier qui la baisa ; je vous préviens seulement que toutes ces belles fleurs sont peines perdues . ainsi épargnez-vous la fatigue d'arranger vos discours comme un bouquet.

M. Voyer-d'Argenson, car c'était lui, regarda Cydalise et sourit.

— Quoi ! dit-il, vous m'appellez après je ne sais combien de jours passés sans vous voir, et voilà comment

vous m'accueillez ! Et moi qui mettais cette visite sur le compte d'un sentiment presque tendre !

— Vous la devez à ma mauvaise humeur.

— C'est une assez maussade personne, mais je ne l'en remercie pas moins du bonheur que je dois à son intervention.

— Ne remerciez pas trop vite.

— Bah ! je me risque.

— Eh bien ! moi, j'éclate !

— Ah ! mon Dieu ! c'est une querelle que vous me ménagez ?

— Oui.

— Vous allez me faire croire que vous avez de grands torts à me reprocher !

— Après le madrigal la raillerie... Vous êtes en récidive, monsieur le comte.

— Me querellez-vous, par hasard, pour me punir de vous avoir arrachée à la compagnie de M. de Chavailles !

— Quoi ! vous savez...

— Je sais tout.

— C'est juste ; c'est dans votre emploi.

— Ec je le remplis en conscience... Et ! il n'a pas fallu longtemps à M. de Chevaillès pour faire beaucoup de chemin !

— La chose vous déplairait-elle ?

— Nullement.

— **Tant** mieux, car si vous en éprouviez la moindre contrariété, il faudrait en prendre votre parti. M. de Chevaillès est de mes amis.

— Si je l'ignorais, il faudrait que j'eusse une bien mauvaise mémoire.

— Je vous l'ai dit bien souvent ?

— Toutes les fois que vous m'avez procuré la joie de vous voir ; calculez.

— Ce serait trop long.

— Pour vous, cruelle ; mais pour moi ?

—Voilà que vous retombez dans le bouquet à Chloris, et ça ranime mon courroux.

—Eh bien, tonnez !

—Non, pas ici... Le vent se lève et pourrait souffler dessus.

—Et l'éteindre ?

—Précisément.

—Restons, alors.

—Non pas... J'ai une colère, et j'y tiens comme aux choses qu'on a rarement.

—Une minute encore !

—Pas une seconde ! ma colère est si fragile qu'il n'en resterait rien.

Cydalise quitta le petit bane, prit le bras de M. Voyer-d'Argenson et entra dans le pavillon. Un sonper les attendait dans le boudoir. C'était, comme on sait, une pièce octogone, tentée de satins bien pâle à fleurs d'argent ; des amours groupés sur des piédonches tenaient dans leurs mains des girandoles enflammées, et sur le plafond, l'Aurore, demi-nue et couchée parmi les légers nuages, répandait mille fleurs au milieu des cupidons folâtres qui volaient à sa poursuite. La comédienne s'assit sur une petite chauffeuse de bois de rose et rejeta sa mante.

—Là-bas il fait froid ; ici on étouffe, dit-elle.

Elle écarta son fichu de dentelle, et prit sur une console un gros bouquet de roses, dont elle se servit comme d'un éventail.

—Si nous suspendions les hostilités ? dit M. Voyer-d'Argenson en se rapprochant de Cydalise.

—Non, reprit-elle en faisant glisser sur le tapis les roulettes de la chauffeuse.

—C'est donc vrai ? demanda le lieutenant de police.

—Quoi ! mon visage et mes yeux ne vous disent pas que je suis dans une colère épouvantable ?

—Voilà un adjectif qui ne vous va pas du tout.

—La question n'est pas qu'il m'aïlle ou ne m'aïlle pas... je suis furieuse.

—C'est une coquetterie de plus.

Cydalise, qui attachait ses regards brillants sur M. d'Argenson, frappa du pied.

—Je ne veux pas que vous me fassiez rire, dit-elle.

—La chose est toute simple, fâchez-vous.

—Ah ! vous me bravez.

—Un traité de paix ne suit-il pas toujours la bataille ?

—Prenez garde ; je vous en dieterai les conditions.

—Dietez bien vite.

Le comte Voyer-d'Argenson voulut prendre la main de Cydalise, qui lui donna sur les doigts un coup de son bouquet de roses.

—Eh ! dit le comte, vous êtes piquante quelquefois !

Il prit une rose du bouquet et la passa sur une goutte de sang qui rongissait son doigt, égratigné par une épine.

—Coup pour coup, reprit-il en baisant la main qui l'avait frappé.

Cydalise retira vivement sa main.

—Vos coups sont plus dangereux que les miens, dit-elle.

—Alors je vous dirai comme un Athénien fameux : Frappe, mais écoute.

—Je veux frapper et ne pas écouter.

—Vous êtes tout à fait charmante, répondit le comte en saluant.

—C'est qu'aussi, reprit-elle, vous vous obstinez à me contrarier.

Le comte regarda Cydalise en face.

—Est-ce sérieux ? demanda-t-il.

—Oui.

—Eh bien ! en quatre mots, dites-moi ce que j'ai fait ?

— Pourquoi vous êtes-vous entêté à ne pas m'avouer que mademoiselle de Blettarins est dans un convent ?

— Il vient, pensa la comédienne.

Le comte s'assit sur son fauteuil.

Et elle ajouta vivement :

— Il m'a fallu un hasard extraordinaire pour m'amener dans le convent où elle est enfermée... Quelle solitude au fond des bois !

— Vous êtes allée à Chevreuse ? dit le comte pris au piège.

— Hier, répondit Cydalise, avec un aplomb superbe.

— Puisque vous le savez, je ne le nierai pas, reprit M. Voyer-d'Argenson.

— Oh ! ne vous gênez pas !

— C'est inutile ; mais si vous portez quelque intérêt à mademoiselle de Blettarins, engagez-la vivement à ne pas s'écarter beaucoup de sa retraite.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? dit le lieutenant de police en ouvrant la porte du boudoir ; venez près de moi, si vous voulez le savoir.

Cydalise se leva et vint nonchalamment s'appuyer contre la légère balustrade d'un balcon qui dominait le jardin. La nuit était limpide, la brise soupirait dans le feuillage et les fleurs se balançaient sur leurs tiges.

— Eh bien ! dit-elle, me voici.

M. Voyer-d'Argenson allongea le bras dans la direction de quelques grands arbres qui ombrageaient l'extrémité du jardin.

— Entendez-vous ce petit cri qui sonne dans le silence de la nuit, dit-il, cette note solitaire qui s'élève à intervalles égaux ?

— Oni, répondit la comédienne, c'est le chant de quelque chouette.

— La chouette est invisible, mais elle guette ; si elle

fanvette sort de son nid, elle n'ira pas loin. Comprenez-vous ?

—Très bien ; mais la chouette a un autre nom, dans la vie civile, répliqua Cydalise en tournant ses yeux brillants vers le lieutenant de police.

—Oh ! reprit M. d'Argenson, elle s'appelle quelquefois la justice.

Et là-dessus il ferma la fenêtre. Cydalise frissonna ; le mot que venait de prononcer M. Voyer-d'Argenson était de ceux qui réveillaient le plus d'idées sinistres dans l'esprit d'une femme accoutumée à voir dans la justice la pourvoyeuse ordinaire de la Bastille et du Fort-l'Evêque. Elle retomba sur la chauffeuse sans rien dire et regarda M. Voyer-d'Argenson d'un air tout effrayé.

—Vous êtes bien pâle, ma charmante, dit alors le lieutenant de police, videz ce verre de vin de Champagne ; il rendra leurs roses à vos joues et leurs sourires à vos lèvres.

—C'est qu'il l'aime tant ! dit-elle en essuyant du bout de ses doigts effilés une larme qui roulait sur la neige de son teint.

—Econtez, dit le comte d'un air grave ; il y a beaucoup de choses que je feins d'ignorer parce qu'elles n'intéressent directement ni le roi, mon maître, ni moi ; cependant, ces choses-là je les sais. Mademoiselle de Blettarins est à Chevreuse, dans un couvent où elle vit fort retirée et fort ignorée ; je n'ai pas besoin de l'apprendre à ceux qui ne me demandent pas de ses nouvelles, mais si par hasard on vient à se rappeler qu'elle existe et qu'elle habite avec son père, en un lieu si voisin de la cour, il ne dépendra pas de moi d'empêcher...

—Quoi ? demanda vivement Cydalise qui remarquait l'hésitation de M. Voyer-d'Argenson.

—Ma foi, tout ce que vous pourrez soupçonner ! Je

n'ai rien dit, un peu pour vous qui paraissent vous intéresser à mademoiselle de Blettarins, un peu aussi parce qu'il m'importait médiocrement qu'elle fut là ou ailleurs. Mais puisque d'autres que moi connaissent ce secret si longtemps caché, je me lave les mains du reste, et s'il arrive quelque malheur à cette jeune dame par l'effet de votre imprudence ou de la sienne, ce ne sera pas ma faute.

—Vous êtes un homme terrible! s'écria Cydalise.

—On me l'a dit quelquefois.

—Et détestable!

—Vous m'avez donné le droit de n'en rien croire.

—Il ne s'agit pas de cela, reprit la comédienne qui ne put s'empêcher de sourire.

—C'est pourtant le plus joli sujet de conversation qui soit à ma connaissance.

—Vous parlez un langage apocalyptique; ne pourriez-vous pas vous exprimer plus clairement?

—J'en ai déjà trop dit.

—Ah! vous trouvez! Eh bien! je ne vous imiterai pas!

—Je m'en doute assez.

—Et ce secret que j'ai déconvert malgré vous, je le confierai à quelqu'un.

—A M. de Chavailles?

—Vous devinez du premier coup.

—A votre aise.

—Quel mal peut-il en résulter?

—Que sais-je!

Cydalise frappa de ses petites mains sur la table.

—Eh bien! vous le saurez bientôt, reprit-elle.

—Ce qui veut dire que vous lui parlerez demain.

—A peu près.

—C'est votre affaire. Entre une soubrette de la Comédie-Française et un officier du roi, le secret ne peut



manquer d'être si bien gardé que tout le monde n'en soit instruit avant huit jours.

Cydalise jeta une poignée de feuilles de roses au nez de M. d'Argenson.

—Voilà qui vous apprendra à railler! dit-elle.

Les feuilles tombèrent de droite et de gauche, et le lieutenant de police baisa la main qui les avait jetées.

—Me punir ainsi, dit-il, c'est m'engager à recommencer.

—Eh bien! recommencez donc et je continuerai, reprit-elle en lui abandonnant sa main.

—Non pas; vous savez le proverbe et je me tais, les baisers sont moins discrets que les paroles.

Il était clair que M. Voyer-d'Argenson était décidé à ne pas parler, et les coquetteries n'y pouvaient rien. Cydalise retira sa main sur laquelle M. d'Argenson avait collé ses lèvres, et s'enveloppa de sa mante d'un air boudeur.

—Vous faite le discret, reprit-elle, comme si la chose en valait la peine! Ne sait-on pas que la retraite de mademoiselle de Blettarins est connue d'un certain chevalier qui la visite quelquefois!

Le lieutenant de police tressaillit.

—Vous êtes un démon! s'écria-t-il.

—Bah! je suis une comédienne, et cela suffit.

—Eh bien! j'engage la comédienne à prendre garde au chevalier. Si l'une est un petit démon, l'autre est un grand diable.

La phrase n'avait rien de formidable en soi, mais la voix de M. Voyer-d'Argenson frappa Cydalise.

—Ah! c'est donc lui qui est à craindre? dit-elle d'un air nonchalant.

—Lui ou un autre, peu importe.

Le premier moment de surprise passé, le lieutenant de police rentrait dans son impénétrable impassibilité. Cydalise le comprit et n'insista pas; elle savait d'ailleurs

à peu près tout ce qu'elle désirait savoir, le lieu où mademoiselle de Blettarins s'était retirée et quel était l'homme qui était auprès d'elle. La pensée que la vision de M. de Chavailles ne l'avait pas trompé l'absorba entièrement. Elle y avait cru tout d'abord avec l'extrême vivacité de sentiment d'une femme à qui l'inexplicable plaît, et maintenant qu'une preuve matérielle lui était donnée de l'exactitude de cette vision, elle en éprouvait une surprise plus profonde. Ce n'avait été d'abord qu'une superstition; femme, comédienne et nerveuse, elle les avait presque toutes, maintenant c'était une conviction qui s'appuyait sur des faits positifs. Un peu d'épouvante entraînait dans cette conviction et donnait à l'intrigue où Cydalise était mêlée le prestige séduisant de l'inconnu. M. Voyer-d'Argenson la regarda quelques instants avec l'attention muette d'un grand seigneur un peu blasé qui se plaît à admirer une oeuvre exquise dans ses formes, femme ou statue, et Cydalise, dans sa pose abandonnée et à demi couchée sur les coussins de la causeuse, était tout à fait adorable. La lumière des bougies se jouait à travers les boucles soyeuses de ses cheveux, qui semblaient saupoudrés d'une poussière d'or, et glissant sur les plans unis de son front, teignait d'une lueur blonde la nacre transparente de sa peau et le coloris charmant de ses joues; le menton rond et poli de la comédienne reposait dans le creux de sa main; son épaule, plus blanche que la neige aux premiers feux du jour, saillait hors de sa robe échancrée, et ses bras nus-reployés sur elle-même, avaient la grâce enchanteresse et la fermeté de contours qu'on voit aux bras divins des Vénus de Cléomène. M. Voyer-d'Argenson s'approcha doucement et effleura d'un baiser le cou penché de Cydalise.

— Vous conspirez? dit-il.

— Moi! dit-elle en éclatant de rire; je rêve.

— Hum! c'est parfois la même chose.

Cydalise couvrit M. d'Argenson d'un regard vif, et remplissant un verre de Champagne :

—Faites-moi raison, monsieur le lieutenant de police, dit-elle, et à demain les affaires sérieuses !

Le lendemain, Cydalise fit atteler sa chaise et partit pour Chevreuse. Depuis que les gens du roi avaient rasé les vieilles murailles de Port-Royal-des-Champs, il n'y avait plus dans le voisinage qu'un monastère des filles de la Visitation. Leur pieuse habitation s'élevait au pied d'une colline chargée de bois ; mille vieux arbres groupés dans la vallée l'entouraient de leur ombre éculaire, et du milieu de leurs cimes vertes jaillissait le clocher d'où s'envolaient, par groupes inégaux, les heures de la prière. Un grand silence régnait autour de cette maison, séparée de sa ceinture de chênes par une large pelouse où gazonnait un ruisseau. Cydalise se fit conduire à la porte du monastère et sonna ; la porte s'ouvrit presque aussitôt, et une soeur tourière parut à l'entrée.

—Ma soeur, dit la comédienne d'un ton de voix vif et décidé, j'ai à parler à mademoiselle de Blettarins, pour une affaire d'importance qui ne souffre aucun retard.

La nonne regarda Cydalise qui avait, pour la circonstance, prit son air le plus candide et ses vêtements les plus simples.

—De quelle part venez-vous, ma soeur ? demanda la religieuse.

—De la mienne, répondit résolûment Cydalise.

—C'est fort bien ; mais ce n'est pas encore assez, dit-elle.

—Ah ! c'est un nom qu'il vous faut ? reprit Cydalise

—Oui, ma soeur.

—Eh bien ! dites à mademoiselle Christine que la soeur de M. de Chavailles, qui est le meilleur ami de son père, est au parloir et l'attend. Vous verrez qu'elle sera bien heureuse en l'apprenant

—Vraiment ! dit la nonne en joignant les mains. La pauvre demoiselle a bien besoin d'une bonne nouvelle ! Entrez avec moi, je cours et la ramène.

—Enfin ! murmura Cydalise en mettant un pied dans la place ; il m'en coûte un gros mensonge, mais Dieu me le pardonnera en faveur de l'intention.

La religieuse conduisit la comédienne dans le parloir et s'échappa pour ramener mademoiselle de Blettarins.

---

XXXIV

LE MASQUE TOMBE

Un instant se passa durant lequel Cydalise éprouva plus de battements de coeur qu'elle n'en avait jamais senti, même le jour de ses débuts. Bientôt des pas légers se firent entendre le long du corridor. La comédienne regarda vers la porte par où la religieuse était sortie, et mademoiselle de Blettarins parut. Les yeux inquiets de Christine enveloppèrent Cydalise d'un de ces vifs regards qui sont chargés de questions.

—Je vous laisse avec mademoiselle, dit la religieuse qui conduisait Christine par le bras. et je désire que sa visite vous apporte tout le bonheur que vous méritez.

Elle se retira, et Cydalise courut à mademoiselle de Blettarins qui ne cessait pas de l'examiner.

—Mademoiselle, dit-elle d'un ton vif, les moments sont précieux, et je n'en veux perdre aucun; pour venir à vous, j'ai menti.

—Vous n'êtes pas mademoiselle de Chavailles, la soeur d'Hector? s'écria Christine en reculant.

—Non, répondit Cydalise, je ne suis ni sa soeur, ni sa parente d'aucune façon, mais son amie. Je la suis et toute dévouée à lui et aux siens et du plus profond de mon coeur.

L'air de Cydalise prévenait en sa faveur; elle parlait

avec force et de manière à prouver que son âme était dans tout ce qu'elle disait.

—Vous ne voudriez pas abuser une pauvre fille qui ne vous a jamais fait de mal, dit Christine; je vous crois, j'ai besoin de vous croire.

La tristesse qui se montrait dans ces paroles, et plus encore dans le visage de mademoiselle de Blettarins, touchèrent Cydalise; elle lui prit la main vivement.

—Je ne vous avais jamais vue, reprit-elle, mais ce qu'on m'avait dit de vous m'inspirait les meilleurs sentiments; à présent que je vous vois, comptez sur moi comme sur *lui*.

Christine rougit très-fort à ce mot, et Cydalise sourit en s'apercevant de ce trouble.

—Voilà cinq ans que nous vous cherchons, mademoiselle, reprit-elle; c'est une espèce de miracle qui nous a mis sur vos traces. Sans cela peut-être n'eussé-je jamais découvert votre retraite.

—Vous ne parlez pas d'Hector, dit Christine d'un ton de voix où perçait tout son amour.

—M. de Chavailles est à Versailles; il vit, il est colonel, il vous aime!

Christine chancela et s'appuya contre la grille du parloir, près de défaillir.

—Oui, ce sont bien des bonheurs ensemble, reprit la comédienne en l'entourant de ses bras. Ne résistez pas à votre émotion; elle est de celles qui font du bien.

Christine appuya sa tête sur l'épaule de l'amie que la Providence lui envoyait et pleura abondamment.

—Laissez, laissez couler vos larmes, disait Cydalise en caressant du bout de ses doigts les cheveux bruns de Christine, comme fait une sœur aînée pour sa petite sœur; ces larmes-là soulagent votre cœur.

Sans prendre garde à ce qu'elle faisait, Christine embrassa tendrement Cydalise.

—Maintenant, continua Cydalise, qui avait les yeux

humides, il s'agit de vous réunir d'abord; dites-moi, êtes-vous ici de votre gré?

—Oui, répondit Christine en s'essuyant les yeux.

—Ainsi, vous en pourrez sortir quand vous voudrez?

—Je le pourrais, si mon père n'était pas un peu malade.

—Enfin, il vous sera toujours facile de quitter ce couvent pour une heure ou deux?

—Oh! certainement!

—C'est tout ce qu'il faut pour le moment; plus tard, nous aviserons à vous trouver un asile où il vous soit plus facile de vous rencontrer.—Je parle pour lui comme pour vous.

—Oh! j'entends bien. -

—Ecoutez, mademoiselle, j'ai besoin de toute votre confiance...

—Je vous l'ai donné... Vous me parlez au nom d'Hector.

—Un homme ne vient-il pas souvent pour visiter dans cette maison?

—Oui, souvent.

—Tous les jours?

—Non, pas régulièrement; il reste quelquefois quinze jours sans paraître ici, d'autres fois, et durant deux ou trois semaines, il vient presque chaque jour.

—Un homme qui paraît avoir une quarantaine d'années à peu près, d'une taille moyenne, un peu gros mais point trop, bien fait, grave et d'une remarquable distinction.

—N'est-il pas habillé de noir?

—Presque toujours.

—Vous l'avez-vu hier?

—Oui.

—Savez-vous son nom?

—J'ai longtemps cru qu'il s'appelait Coq-Héron.

—Coq-Héron! s'écria Cydalise en manifestant une

grande surprise, Coq-Héron, valet de M. de Chavaillès?

—Lui-même. C'est le nom qu'il se donna la première fois que je le vis!

—L'impudent menteur!

—Il était d'ailleurs porteur d'une lettre par laquelle M. de Chavaillès m'engageait à avoir la plus grande confiance en lui.

—Voilé qui est étrange!

—C'étaient l'écriture et le cachet d'Hector. Cet homme me dit que son maître venait de partir précipitamment pour la Flandre, où l'envoyait un ordre du ministre.

—C'est vrai.

—Pouvais-je ne pas ajouter foi à un discours appuyé sur des témoignages palpables que j'avais de sa vérité?

—Oui! oui! mais continuez, de grâce.

—A quelques jours de là, cet homme vint me dire que notre retraite était connue, et que la prudence exigeait que nous nous retirassions, mon père et moi, dans un couvent.

—Et c'est ce que vous fîtes?

—Le jour même.

—Et voilà pourquoi je vous trouve dans cette maison de Visitandines?

—Oh! non. Tout d'abord nous allâmes à Port-Royal-des-Champs, où nous demeurâmes quelque temps.

—Et le faux Coq-Héron vous visitait toujours?

—Toujours! Il m'apportait souvent des lettres de M. de Chavaillès, et vous jugez s'il était le bienvenu! Ces lettres me marquaient que, malgré tout son désir, Hector ne pouvait quitter l'armée, et qu'il était loin de prévoir le moment de son départ.

—Répondiez-vous à ces lettres?

—En doutez-vous? Mes lettres suivaient les siennes avec exactitude



—Vous les remettiez toujours à la personne qui prenait le nom de Coq-Héron?

—Il le fallait bien! Elle nous servait d'intermédiaire. Bientôt les lettres de M. de Chavailles se firent plus rares; les expressions en étaient confuses, embarrassées; il ne répondait pas nettement aux questions que je lui adressais. Il m'arrivait quelquefois de rester un mois sans recevoir un mot de lui.

—Et le faux Coq-Héron?

—Oh! il venait toujours. Ses assiduités, ses attentions étaient extraordinaires.

—Oui-dà!

—Son langage ne cadrerait pas avec sa position, ni ses manières non plus; la confiance que je lui avais d'abord témoignée se changea bientôt en réserve, puis en éloignement. Quelque chose était en lui qui me choquait; sa présence me répugnait et m'inspirait une sorte d'effroi. J'avais beau me reprocher des sentiments que rien de sérieux ne motivait, mes raisonnements n'y pouvaient rien.

—Vous parlait-il de M. de Chavailles?

—Souvent; c'étaient alors des paroles toutes pleines du dévouement le plus chaud; mais l'expression du visage et le ton de la voix n'étaient pas à l'unisson des discours et faisaient l'effet d'une musique fausse. J'en éprouvais plus de mal que de bien. Un assez long temps se passa; sur ces entrefaites, le seigneur qui nous protégeait mourut presque subitement; mon père tomba malade; de nouvelles inquiétudes firent diversion aux tristesses de mon cœur; mon père s'affaiblissait lentement comme un arbre que la sève abandonne, il s'apercevait bien, mais on aurait dit que prêt à succomber à la persistance du mal, il puisait toujours de nouvelles forces dans son amour pour moi. Sa tendresse était le seul lien qui le rattachât à la vie.

De nouvelles larmes vinrent aux yeux de Christine.

qui cacha son visage entre ses mains. Cydalise l'enbrassa doucement; une question était sur ses lèvres, mais elle n'osait pas l'adresser à mademoiselle de Blettarins.

—Du courage! lui dit-elle, votre père...

—Mon père vit, répondit Christine qui comprit l'hésitation de Cydalise; mais est-ce bien la vie que cette existence épuisée qui compte ses jours par ses veilles et se traîne lentement vers le tombeau? Les lettres de M. de Chavaille avaient cessé tout à fait; son confident.

—Dites son ennemi! s'écria Cydalise.

—Oui, son ennemi, reprit Christine avec force, son ennemi que j'interrogeais éludait mes demandes; un jour enfin il me dit que M. de Chavailles avait disparu à la suite d'un combat et qu'on pensait qu'il avait pris du service dans les troupes impériales.

—Le misérable! Après le mensonge la calomnie!

—Je lui témoignai mon indignation; à quoi il me répondit que le traitement que la cour infligeait sans motif à M. de Chavailles était bien fait pour lasser la patience la mieux enracinée. A quelques jours de là, il me remit une lettre datée de Mayence, par laquelle Hector me mandait son intention de prendre du service en Hongrie contre les Turcs et de m'appeler en Allemagne s'il réussissait à se faire bien venir de l'empereur.

—Vous avez lu ça de vos yeux?

—Hélas! oui; c'était bien l'écriture, les armes de M. de Chavailles...

—Il y a quelque abominable trahison là-dessous!

—C'est ce j'ai toujours pensé; mais comment pouvais-je éclaircir mes doutes?

—Après cette lettre datée de Mayence en reçûtes-vous d'autres?

—Une seconde écrite de Vienne, en Autriche.

—C'est étrange!

—Celle-ci m'informait que M. de Chavailles partait

pour la frontière, et qu'il avait obtenu de l'empereur un régiment de Croates; elle était fort courte et ce fut la dernière.

—Quoi! plus rien après?

—Plus rien. Brisée d'ennuis, je cessai de résister à tous les tourments qui m'assaillaient, et, comme un oiseau qui plie au gré du vent, je m'abandonnai au cours de ma mauvaise fortune. Ce fut alors que la supérieure de ce couvent vint par hasard à Port-Royal-des-Champs; elle vit mon père, le reconnut, nous prit en pitié, et sur l'avis qu'elle nous donna des dangers trop réels qui menaçaient la maison des jansénistes, nous détermina à la suivre ici. Elle avait rencontré mon père autrefois dans Paris; il avait été assez heureux pour rendre service à la famille de cette supérieure, qui ne l'a point oublié et qui s'emploie de toute son âme à adoucir nos chagrins. Mon père mort, et bien assurée de l'oubli d'Hector, j'étais résolue à prendre le voile et à m'ensevelir dans cette retraite.

—Vous ne prendrez pas le voile et votre père ne mourra pas! s'écria Cydalise. Le scélérat qui vous a si longtemps abusée, nous le démasquerons. Hector est à Versailles; l'exil a cessé pour lui; il jouit de la faveur du roi; il n'a jamais été à Mayence, ni à Vienne, ni chez les Turcs!

—Mais ses lettres! ces lettres! dit Christine.

—Nous percerons ce mystère quelque jour... Un serpent s'est glissé entre vous et lui, nous l'écraserons.

Après avoir répondu à toutes les questions de Cydalise, ce fut au tour de Christine à l'interroger sur une multitude de faits ignorés. Cydalise lui expliqua pour quoi M. de Chavaillès était resté cinq ans en Flandre, et comment il lui avait écrit vingt fois, cent fois, sans jamais recevoir de réponse.

—Mais je n'ai pas manqué une occasion de lui écrire

C'était, hélas ! le seul dédommagement de mon cœur s'écria mademoiselle de Blettarins.

— Et ne voyez-vous pas que vos lettres étaient retenues par l'homme à qui vous les confiez ? dit Cydalise.

Là-dessus elle fit part à Christine des soupçons qu'elle nourrissait Hector, et lui parla du chevalier. À ce mot Christine joignit les mains.

— Voilà qui me fait comprendre le langage et les manières de cet homme ! dit-elle. Mais cela ne m'explique pas comment il avait entre ses mains le billet remis par Hector à Coq-Héron, au moment de son départ pour la Flandre.

Cydalise haussa les épaules.

— Croyez-vous que le chevalier soit homme à reculer devant la violence ? dit-elle. Mais laissons le passé que le temps nous dévoilera et occupons-nous de l'avenir. Nous trouverons un moyen pour vous réunir.

— L'espérez-vous ? demanda Christine en levant ses regards timides sur sa confidente.

— Je fais mieux, j'en suis certaine, répliqua la comédienne, qui ne doutait de rien. Avez-vous oublié le vieil adage : Ce que femme veut, Dieu le veut !

— Oh ! reprit Christine d'un petit air incrédule, il y aurait bien des choses à dire là-dessus !

— Eh bien ! si un moyen n'existe pas, nous l'inventerons.

— Vous vous en chargez ?

— Oui.

Christine embrassa Cydalise sans répondre. Cydalise à laquelle ce baiser de sœur donnait un courage nouveau et une résolution plus vive de réunir les deux amants, allait développer un plan lestement improvisé lorsque des pas se firent entendre dans la pièce qui précédait le parloir. Christine posa la main sur la bouche de Cydalise.

— Je reconnais ce pas, murmura-t-elle ; c'est lui.

—Le chevalier? dit Cydalise.

—Oui.

—Eh bien! je ne serai pas fâchée de renouveler connaissance avec ce vilain homme.

—Non, de grâce; laissez-moi lui parler d'abord et le confondre.

—Vous y tenez?

—Beaucoup. Glissez-vous là et n'apparaissez qu lorsque je vous appellerai.

Cydalise passa derrière le rideau qui couvrait la grille du parloir, et Christine s'apprêta à recevoir le chevalier. Le chevalier venait de soulever la portière qui séparait le parloir d'une pièce d'attente. C'était bien le même gentilhomme que M. de Chavailles avait, en compagnie de MM. de Riparfonds et de Fourquevaux, rencontré chez le duc de Mazarin. Il était vêtu de noir et avait toujours ce même air grave qu'on lui connaît. Il n paraissait ni plus vieux, ni plus fatigué, et les cinq années qui venaient de s'écouler avaient passé sans laisser plus de trace sur son visage qu'une onde pure sur un rocher poli. Christine regarda le chevalier avec attention, comme si elle ne l'avait jamais vu. L'expression hantaine et froide de ce visage pâle et dissimulé la frappa. A présent qu'elle savait à quoi s'en tenir sur l'hôte de sa solitude, elle s'étonnait d'avoir pu si longtemps lui accorder sa confiance. Elle frissonna comme à l'aspect d'un serpent et réunit toutes ses forces dans son cœur pour la lutte qu'elle allait engager. Le chevalier jeta un regard rapide autour de la pièce en entrant, et salua mademoiselle de Blettarins.

—Je craignais presque de vous déranger, mademoiselle, dit-il, la tourière m'ayant assuré que vous n'étiez pas seule.

—La personne qui était avec moi m'a quittée il y a un instant, répondit Christine.

Elle avait d'abord pensé à dissimuler et à ramener

l'entretien sur M. de Chavailles, curieuse de savoir ce que le chevalier en dirait; mais la joie qui débordait en elle et qui rayonnait sur son visage, lui fit bientôt comprendre que ce serait une entreprise au-dessus de ses forces. Le chevalier s'était arrêté devant elle et la regardait.

—Jamais vous ne m'avez paru plus belle, reprit-il, quelque chose d'extraordinaire est en vous et il faut que la visite de cette personne vous ait causé un bien vif plaisir.

—Très-vif.

—Est-ce une personne que vous ne vous attendiez pas à voir?

Le cœur de Christine bondissait d'indignation.

—Vous l'avez dit, monsieur, répondit-elle d'une voix que l'animation faisait trembler, et cette personne m'a porté des nouvelles telles que je n'en espérais plus.

—Vous me ravissez, mademoiselle, dit le chevalier avec ce froid sourire qui était dans ses habitudes; mais n'y aurait-il point d'indiscrétion à vous demander de me faire connaître en quoi consistent ces nouvelles?

—M. de Chavailles est à Versailles, répondit Christine les yeux fixés sur le chevalier.

—Ah! fit celui-ci d'un air tranquille.

—An peu de surprise que vous manifestez, j'imaginai que vous étiez loin d'ignorer son retour?

—C'est possible.

—Je ne vous étonnerai probablement pas davantage en vous apprenant que M. de Chavailles est colonel: mais colonel au service du roi de France, et non pas à celui de l'empereur d'Allemagne.

—Tant mieux!

—Vous savez peut-être aussi que jamais il n'a quitté la Flandre, qu'il n'est pas allé à Mayence, pas plus qu'en Autriche et qu'en Hongrie, et qu'il rentre à la cour pour ne s'en plus éloigner?

—Je m'aperçois que vous êtes bien renseignée!

—Ainsi, vous ne cherchez pas à nier? s'écria mademoiselle de Blettarins avec explosion.

—Vraiment, non.

Le sang-froid du chevalier découvrit à Christine la noirceur de cette âme profonde.

—Vous mentiez donc? reprit-elle.

—Et pourquoi pas? dit-il d'un air railleur.

Christine le regarda bien en face.

—Le mépris que je vous gardais au fond de l'âme n-m'avait donc pas trompée! dit-elle.

—Oh! mademoiselle, négligeons, s'il vous plaît, ces vilains mots...

—Oui, j'ai tort... il y a des mots qui ne devraient jamais souiller les lèvres d'une femme! Mais est-on maître de l'indignation qui saisit une âme honnête à la pensée de tant de crimes si noirs, ourdis basement par l'esprit du mal!

—Voilà que vous revenez à ces expressions. Ah! mademoiselle, vous ne les emploieriez pas, si vous aviez appris à me connaître!

—Vous connaître?... Ne sais-je pas que vous m'avez trompée, que vous n'êtes pas...

—Coq-Héron? cela va de soi; mais qu'importe le nom? un nom n'est rien, l'homme est tout. Maintenant, voulez-vous que je vous dise quels sont vos projets? Je les devine comme si je lisais dans votre cœur. Vous allez informer M. de Chavailles—tenez, par l'entremise de cette personne qui vous a rendu visite—de votre présence ici, et le prier d'accourir. Il vous aime, il accourra; réunis, vous presserez de tous vos vœux la conclusion d'un mariage autrefois brisé.

—Par vous, peut-être? —Par moi.

—Vous l'avouez, monsieur?

—Je ne mens jamais quand rien ne m'y force.

Le cynisme de cet homme effraya Christine; mais

l'énergie de son caractère, revenue avec la certitude qu'elle était toujours aimée, la soutint.

—Continuez, dit-elle, et voyons si vous devinerez jusqu'au bout.

—Il m'est facile de vous contenter, reprit le chevalier avec le même sang-froid, et il ajouta :

—Mariés, vous irez ensemble vous jeter aux pieds du roi et lui demander la grâce de votre père, qui sera devenu le père de M. de Chavaillès. Est-ce bien cela ?

—Tout à fait.

—Le projet est charmant, malheureusement vous avez compté sans moi.

—Qui êtes-vous donc pour empêcher la réussite d'une chose que nous voulons tous deux ?

—Qui je suis ? La question est quelque peu indifférente, convenez-en. C'est pourquoi vous me permettez bien de ne pas y répondre ; mais, tel que je suis, croyez que je puis à peu près tout ce que je veux.

La voix du chevalier était si claire et si posée, son regard si ferme et si tranquille, son geste si mesuré, que mademoiselle de Blettarins frissonna malgré elle.

—Mais, dit-elle en s'efforçant de paraître aussi calme que son interlocuteur, pourquoi vous opposeriez-vous à un dessein qui ferait le bonheur de deux personnes sans vous faire aucun mal ?

—Pourquoi ? Vous voulez savoir pourquoi ? reprit le chevalier. Oh ! cela, je puis bien vous le dire. Et même puisque vous avez amené la conversation sur ce terrain, nous allons, s'il vous plaît, causer à l'aise de différentes choses que vous ignorez, mais qu'il est bon que vous sachiez.

Là-dessus, le chevalier, avec un sang-froid remarquable et une grâce parfaite, présenta un siège à Christine qui était restée debout, et s'assit lui-même. Cydalise tendit l'oreille et le chevalier, après un instant de silence, renoua l'entretien en ces termes :



XXXV

DEUX CONTRE UN

—Vous me demandez, mademoiselle, dit le chevalier, pourquoi je prétends m'opposer de toutes mes forces au mariage que vous projetez. Est-ce bien cela ?

—Oui, monsieur, répondit Christine plus émue qu'elle ne voulait le laisser paraître.

—La raison en est bien simple. Je m'y oppose, parce que je vous aime.

Christine tressaillit comme un enfant qui voit tout à coup s'agiter dans l'herbe la tête d'un serpent.

—Et je vous aime parce que je hais M. de Chavailles, poursuivit le chevalier.

Christine recula tout effrayée.

—Voilà qui vous étonne, reprit-il ; quand vous aurez appris à me connaître, rien de ma part ne vous surprendra plus.

—Mais, dit mademoiselle de Blettarins, pourquoi haïssez-vous M. de Chavailles ?

—Je pourrais me borner à vous répondre que je le hais parce que vous l'aimez ; mais là n'est pas le vrai motif.

—Que vous a-t-il fait ? où l'avez-vous connu ? comment a-t-il pu vous offenser ?

—Voilà bien des questions à la fois, et je regrette de ne pouvoir les satisfaire toutes ; qu'il vous suffise de sa-

voir que la vie de M. de Chavaillès est plus mêlée à la mienne que vous ne pensez. Mais là n'est pas la question ; elle est surtout dans vos projets, et c'est là-dessus que j'ai pris la résolution de vous parler.

— Si c'est pour m'en faire changer, je dois vous prévenir que c'est pour le moins inutile.

— Écoutez-moi d'abord.

— A quoi bon ? dit-elle en faisant mine de se lever.

Le chevalier l'arrêta d'un geste.

— Je ne vous demande qu'un heure, à vous qui voulez disposer de votre vie entière en faveur d'un autre, reprit-il, vous prononcerez après.

— Une heure, soit, répondit Christine ; une heure, qu'il sera, je erois, la dernière.

— Ne vous hâtez pas de porter des jugements téméraires !

— Allons au fait, monsieur, répondit Christine d'un air de hauteur.

— M'y voici et je n'en sors plus. Vous avez pu voir ce que je pouvais : votre mariage rompu, le départ de M. de Chavaillès pour la Flandre, le long séjour qu'il y a fait, sa séparation d'avec vous, toutes ces choses viennent de moi ; — jugez par là de ce que je puis faire encore.

— Beaucoup de mal, je le crois.

— Vous l'avez dit ; mais ne vous fatiguez pas à chercher la cause de cette puissance, vous ne la trouveriez pas. Elle est, cela suffit. Maintenant, pensez-vous que j'abandonne mes projets parce que le hasard a voulu que mon ennemi reparût à la cour ? L'erreur serait grande et vous ne tarderiez pas à vous en apercevoir.

— Faites, agissez ; que nous importe ! Hector est ici à présent.

— Vous m'interrompez trop tôt, mademoiselle. M. de Chavaillès est où je suis. — La lutte se poursuivra ; mais je vous en avertis, les armes ne sont pas égales. D'abord

je le connais, et il ne me connaît pas; et puis M. de Chavaillles est plein de préjugés; cela tient à son éducation.—Il n'emploie que les armes honnêtes—vous voyez que je ne recule pas devant les mots—les armes franches, loyales, les armes d'un gentilhomme et d'un soldat. Moi je me sers de toutes celles qui peuvent m'aider à réussir.—Toutes, entendez-vous bien? toutes.

—Vous employez des termes qui ne permettent pas l'équivoque.

—C'est afin que vous ne compreniez mieux et que vous décidiez en parfaite connaissance de cause.

—Oh! je commence à vous connaître, monsieur.

—Bien!... cela posé, vous conviendrez qu'il sera fort difficile à M. de Chavaillles de résister. Que diriez-vous d'un homme qui se jetterait tout nu contre un guerrier bardé de fer? Telle est cependant l'image la plus vraie de la lutte que nous allons entreprendre.

Christine frémit à ces mots.

—Ah! dit-elle, vous me faites horreur!

—C'est toujours ce sentiment qu'on réveille chez les femmes quand on leur dit la vérité, répondit froidement le chevalier. Vous voyez que je ne transige pas avec les moyens. Quand on a en face de soi un adversaire qui veut à tout prix arriver au but qu'il s'est promis, on est perdu. La faveur du roi, les hautes amitiés du marquis, sa jeunesse, sa vaillance, le dévouement de ceux qui l'entourent, rien n'y fera. Un jour, j'ai voulu le tuer... le faire tuer, du moins... Vous pâlissez... Oh! ne craignez rien; j'avais cédé comme un étourdi à un moment de colère... La balle, plus intelligente que ma haine, a passé à un pied de sa tête. J'ai eu le temps de réfléchir, et au lieu de frapper M. de Chavaillles dans sa chair, c'est à l'âme que j'ai visé; je l'ai atteint dans son amour, et je puis dire que, depuis cinq ans, il ne s'est pas écoulé de jour où moralement il ne soit mort. J'avais fait le vide autour de lui. Sentinelle vigilante

je veillais près de vous. Il a vécu, durant cinq années, d'angoisses, de désespoirs secrets, d'attentes éternelles, et vous voulez maintenant renverser en quelques heures l'oeuvre de cinq années? Je vous l'ai dit, mademoiselle vous avez compté sans moi...

Christine écoutait le chevalier avec épouvante. Cet homme était de bronze; c'est à peine si un léger tremblement avait altéré sa voix tandis qu'il prononçait ces dernières paroles; son teint avait la même nuance, ses yeux leur même clarté pâle, son front la même impassibilité.

—Ce n'est pas tout, poursuivit le chevalier, après une pause; l'habitude de nous voir a fait naître en moi un amour que je croyais impossible.

Christine fit un geste d'indignation.

—Parlez-moi de votre haine, monsieur, dit-elle; j'apprendrai à vous haïr, moi qui ne haïssais personne; mais oser me parler d'amour, c'est ce que je ne souffrirai pas. Assez là-dessus... le mot est déjà de trop.

—C'est un aveu qui ne ressemble point à ceux qu'on a l'habitude de balbutier aux oreilles des femmes; — ainsi vous pouvez l'écouter sans que votre pudeur en soit effarouchée, répondit le chevalier avec le même sang-froid. Si je vous aime, c'est pour vous enlever à mon ennemi: c'est—et pourquoi ne le dirais-je pas?—c'est pour me venger. Etrangère à M. de Chavailles, je n'aurais dû vous en dire rien. Vous eussiez peut-être pas regardé...

—Si mon amour pour Hector n'était au-dessus de tout, vous me feriez presque regretter de l'avoir rencontré, dit Christine avec l'accent du mépris.

—Mais je vous ai vue, j'ai pénétré dans votre intimité; votre grâce, votre esprit, votre beauté m'ont fasciné, et je vous aime, reprit le chevalier sans paraître avoir pris garde à l'interruption de Christine.

—En quoi cela peut-il me toucher? demanda-t-elle de l'air d'une reine.

Le chevalier fronça légèrement les sourcils.

—Vous allez le savoir tout à l'heure, reprit-il. Je ne vous ai demandé qu'une heure; quinze ou vingt minutes me restent encore et vous m'écoutez bien jusque-là...

—Soit; mais vous n'aurez pas, je vous en prévien, une seconde de plus.

—Je n'en ai pas besoin. La question est posée entre M. de Chavailles et moi, continua le chevalier.

—Vous vous trompez; M. de Chavailles mort, vos chances n'en seraient pas meilleures.

—Posée ainsi, reprit le chevalier, absolument comme si Christine n'avait pas parlé, elle ne peut être résolue que par vous. Si vous persistez dans vos projets, c'est entre M. de Chavailles et moi une guerre implacable.

—La guerre est son métier, dit fièrement Christine; il la fera.

Le chevalier secoua la tête.

—Cette guerre ne ressemblera point aux autres;—il succombera.

—Vous n'avez pas que je sache la destinée à vos ordres?

—Si, au contraire, vous renoncez à lui, eh bien! je consentirai à l'oublier; je vous ferai le sacrifice de ma rancune et, croyez-le bien, c'est le plus grand que je puisse faire.

—Je connais Hector, répondit Christine les yeux brillant d'un feu extraordinaire, et je sais que la certitude de mourir ne le ferait pas renoncer à moi.

—Aussi n'est-ce pas à lui que je m'adresserai.

Christine jeta sur le chevalier un regard de mépris.

—Avez-vous pensé que vous trouveriez en moi plus de complaisance? dit-elle.

—J'ai pensé que l'amour filial, à défaut de prudence, vous engagerait à faire ce que je vous conseille.

—Que voulez-vous dire?

—Une chose fort simple... M. de Blettarins est ici...

—Eh bien? dit Christine avec anxiété.

—Il est, vous ne l'ignorez pas, sous le coup d'une accusation qu'on peut faire revivre...

—Ah! monsieur! s'écria mademoiselle de Blettarins en se levant, il ne me semblait pas que la lâcheté pût aller si loin!

—En quoi mes paroles peuvent-elles vous surprendre?

—Ainsi vous oseriez dénoncer un vieillard?

—Je l'oserais.

Christine chancela; le regard vitreux du chevalier la couvrait, mais plus forte que sa terreur, elle se redressa et affronta vaillamment ce regard d'où jaillissaient tant de pâles éclairs.

—Mon père tient plus son honneur que sa vie, dit-elle, sachez donc bien qu'il ne la rachèterait pas au prix d'une lâcheté... Si je pouvais consentir à vous entendre, il me mandirait et j'emporterais son mépris pour adieu...

A son tour le chevalier tressaillit.

—Allez, monsieur, reprit Christine; Dieu est avec nous et nous protégera.

Mais, déjà remis de son trouble, le chevalier sourit ironiquement et salua.

—Est-ce votre dernier mot, mademoiselle? dit-il.

—Mon dernier mot le voici: regardez la porte de cette maison et n'en repassez plus le seuil.

—C'est-à-dire que vous me chassez?

—L'action s'agit sans les paroles... monsieur. Est-ce que vous ne m'auriez pas comprise?

—Eh bien! répondit le chevalier, des gens de ma sorte reculent quelquefois, mais c'est pour mieux prendre leur élan... Adieu, mademoiselle, j'emporte l'espoir que nous nous reverrons.

Il s'inclina profondément et sortit. A peine eut-il franchi la porte du parloir que Cydalise écarta le rideau qui la cachait et courut à Christine. Christine, plus

blanche qu'une statue, s'appuyait contre le dossier d'une chaise.

—Le misérable! s'écria Cydalise, aussi vilain qu'il est méchant!

Christine laissa tomber sa tête sur l'épaule de son amie et fondit en larmes. A présent que sa fierté ne la soutenait plus, elle s'abandonnait à toute la timidité de son âge et à toute la faiblesse de son sexe. Cydalise l'embrassa mille fois en lui prodiguant les noms les plus doux. Essentiellement impressionnable, le spectacle de tant de jeunesse et de beauté, unies à tant de malheur, la touchait jusqu'au fond de l'âme. Elle pleurait aussi et ne savait que faire pour rendre un peu de courage à sa nouvelle amie.

—L'horrible vipère! dit-elle. Tout ce que j'entendais me faisait passer le frisson dans le dos. Quel cynisme et quel abominable sang-froid! Et cet homme-là se permet de vous aimer! Il a donc un cœur? Qui s'en douterait? Pourquoi le bon Dieu souffre-t-il que de pareilles créatures parlent, sentent, agissent comme nous?... J'ai vu représenter bien des fois, sur la scène, des personnages de comédie qui faisaient reculer d'effroi, mais aucun d'eux, pour sûr, n'égale celui-ci en malignité!... Croyez-vous qu'il ait une mère? Moi, je suis certaine qu'il a été engendré par une tigresse.

—Vous préviendrez Hector? dit Christine en essuyant ses larmes.

—Si je le préviendrai?... Gardez-vous d'en douter!

—Vous lui direz ce que vous avez vu et entendu.

—Oui, oui!

—Et le plus tôt que vous pourrez.

—Fiez-vous à moi.

—Ai-je bien fait de répondre suivant l'indignation de mon cœur?

—Très-bien!

—Peut-être aurait-il mieux valu donner le change à

ce méchant homme, et, par une feinte soumission, détourner les périls qui menacent M. de Chavailles?

—Voilà justement ce que M. de Chavailles ne vous aurait jamais pardonné.

—C'est ce qui m'a décidée. Il m'a semblé qu'il exposerait sa vie mille fois plutôt que de se résoudre à me perdre. J'ai jugé de son cœur par le mien.

Ce langage si simple et qui venait du cœur enchantait Cydalise qui, pareille à toutes les femmes de sa condition, aimait à retrouver dans la vie réelle l'expression des sentiments qu'elle était accoutumée à traduire sur la scène. Quoique peu sentimentale et romanesque d'instinct, comme toutes les créatures nerveuses, elle aimait follement à rencontrer, par ci, par là, dans le monde, de ces grandes passions qui remplissent les romans et des comédies héroïques. Elle ne se piquait pas de les mettre en pratique, mais elle en comprenait le langage à merveille, et cela lui suffisait pour exalter son esprit. Elle s'arrêta au cou de Christine et l'embrassa avec transport.

—Tenez, dit Cydalise au comble du ravissement, si j'étais homme, je me ferais tuer pour vous.

—Je ne vous demande pas de mourir, vivez au contraire, vivez pour me rapprocher de lui.

—Je n'y manquerai pas! Ah! il veut la guerre, ce vilain chevalier, eh bien, il l'aura! C'est un démon, je lui prouverai que je suis un diable! Après tout, pourquoi nous effrayer? Ce n'est qu'un homme, et nous sommes deux femmes... A moins d'être bien maladroit, nous ne pouvons pas manquer de l'emporter.

—Ah! dit Christine, ma plus grande tristesse provient de mon père... Avez-vous entendu ses cruelles menaces, et devant tant de périls, mon devoir n'était-il pas de me dévouer?

—Non, mille fois non; votre père eût préféré la mort à la honte d'allier son sang à un tel misérable... Le



chevalier a parlé de le dénoncer; mais, grâce à Dieu, d'autres plus influents se chargeront, à la prière d'Hector, de parler pour lui... On fera valoir son grand âge, ses longs malheurs, et nous l'emporterons! Le bon droit a sa force aussi... S'il le fallait, nous irions vous jeter aux pieds du roi, vous, M. de Chavaillès, Coq-Héron, le comte de Fourquevaux, tout le monde, moi par-dessus le marché, et je voudrais bien savoir comment Sa Majesté s'arrangerait pour ne pas céder!

Christine regardait Cydalise et buvait ses paroles sur ses lèvres. La comédienne s'animait à la pensée d'une lutte, et déjà elle avait retrouvé toute sa verve, sa gaieté, son audace.

—De quoi s'agit-il, en somme? reprit-elle, de déjouer les trames d'un jaloux... On y a réussi plus d'une fois et on y réussira souvent, Dieu merci. Vous êtes comme une princesse des contes de fées enfermée dans une tour par un enchanteur malfaisant. Il y a au-dehors un beau paladin qui se lamente et qui brûle de vous délivrer... Vous connaissez le paladin, moi je suis un petit page... Laissez-le faire.

—Je ne demande pas mieux.

—Et le petit page servira de trait-d'union entre la princesse et son amoureux.

Christine pressa les mains de Cydalise.

—Voyons, dit-elle, quels sont vos projets?

—Ce que j'ai entendu, répondit la comédienne, a un peu modifié mon plan. Il ne faut rien donner au hasard avec un homme tel que le chevalier; je voulais d'abord vous emmener d'ici.

—Pour me conduire?...

—Je ne sais où... Ce ne sont pas les logis qui manquent; mais à tout prendre, vous êtes mieux ici qu'ailleurs, en attendant que nous ayons trouvé asile sûr et tout à fait à l'abri des poursuites de votre persécuteur.

—Le chevalier connaît ma retraite, ne craignez-vous, pas quelque tentative de sa part ?

—Oh ! il faut du temps et la signature du roi pour enlever une femme d'une maison religieuse, et grâce au ciel notre ennemi n'en est pas encore là !

—N'importe ! je serai plus tranquille lorsqu'il aura perdu mes traces.

—Reposez-vous sur nous. Vous ne resterez pas longtemps à Chevreuse. Hector a des amis puissants ; le duc de Riparfonds, le duc d'Orléans, au besoin, agiront pour vous. Demeurez tranquille ; vous ne tarderez pas à recevoir de nos nouvelles.

Lorsque Cydalise quitta Christine, son esprit, échauffé par la conversation et la pensée de l'intrigue sourde où le hasard l'avait jetée, enfantait mille projets, aussitôt abandonnés que conçus ; mais à vrai dire, et sans s'arrêter à aucun, ce qu'elle redoutait le plus, c'étaient la fougue et l'empyement de M. de Chavailles, qu'elle craignait de ne pouvoir plus retenir lorsqu'il apprendrait d'elle la retraite de Christine. Elle se résolut donc à ne lui parler de mademoiselle de Blettarius qu'après avoir pénétré, s'il était possible, les desseins du chevalier, et quand le moment d'agir serait venu. Pendant ce temps, M. de Chavailles était à Marly. Sa fortune semblait prendre un grand vol. La faveur du roi le couvrait, et derrière ce bouclier impénétrable ses amis commençaient à croire que désormais il pourrait braver les traits du sort. M. de Fourquevaux le voyait déjà, en esprit, maréchal de France, chevalier des ordres de Sa Majesté, duc et pair du royaume. Seul, M. de Riparfonds s'inquiétait de ce rapide essor.

—Je n'aime pas, disait-il, ce bonheur impétueux qui monte vers le ciel du premier coup. Il est un peu comme certaines fleurs qui croissent et s'épanouissent en une nuit. Le moindre rayon les fane, le premier coup de vent les abat.

Dans ces occasions, M. de Fourquevaux prenait Hector par le bras et l'emmenait.

—Laissez, dit-il, laissez ce philosophe sinistre; dès le berceau, il a été piqué au talon par l'astic de la mélancolie.

Un jour que M. de Chavailles rentrait de la promenade, il rencontra Coq-Héron sur le pas de son appartement.

—Eh! eh! dit Paul-Emile, je gagerais volontiers à la mine de notre ami qu'il a quelque bonne nouvelle à nous apprendre.

—Huu! fit le soldat en hochant la tête, pour la nouvelle je l'ai; mais si elle est bonne ou mauvaise, c'est ce que j'ignore.

—S'agit-il de Christine? Parle! s'écria Hector.

—Il ne s'agit pas de mademoiselle de Blettavins, répondit Coq-Héron, mais je parlerai bien tout de même.

—Voyons la nouvelle, dit M. de Fourquevaux.

—Un homme est venu vous demander ce matin à l'hôtel de M. de Riparfonds.

—Quelle espèce d'homme? demanda Hector.

—Un homme comme tous les hommes, assez bien bâti et grisonnant.

—Le connais-tu?

—Non, vraiment.

—Sais-tu son nom?

—Oh! pour cela, oui... Vous me l'avez dit assez souvent pour que je m'en souviennne!

—Tu l'appelles?

—Frère Jean.

—L'ermite du mont Ventoux! s'écria Hector tout surpris.

—Il n'y a pas à s'y tromper: haut en couleurs, large des épaules, belle taille, l'oeil hardi d'un coquin déterminé, la main forte et leste, le poil noir mêlé de fils blancs, l'air jovial.

—Parbleu! s'écria M. de Fourquevaux, tu me feras faire sa connaissance. Voilà fort longtemps que j'en grille d'envie.

—On n'y manquera pas, monsieur, reprit le valet.

—Que venait-il faire à l'hôtel de M. de Riparfonds? demanda M. de Chavailles.

—Vous chercher.

—Il a donc à me parler?

—Apparemment. Il a paru fort contrarié de ne pas vous rencontrer, et c'est alors que je me suis nommé.

—Et le beau nom que tu protes l'a sans doute ravi? dit Paul-Emile.

—Ah! vous croyez rire, monsieur? répliqua Coq-Héron. Eh bien! ce nom a fait éclater la joie sur son visage.

—Rien que le nom! frère Jean n'est pas difficile.

—Ah! vous êtes Coq-Héron? m'a-t-il dit, j'en suis fort aise; votre maître m'a parlé mainte fois de vous en des termes qui me donnaient un vif désir de vous être présenté.

—Voilà un coquin bien poli!

—Et comme je le saluai: Vous êtes homme, a-t-il ajouté, à vous charger d'une commission pour M. de Chavailles que j'aime comme un fils? Dites-lui que j'ai rendez-vous ce soir, sur le pont Neuf, à sept heures, avec un certain maraud qui m'a déjà employé il y a quelques cinq ou six ans.

—Il t'a dit cela? s'écria Hector.

—Je vous répète la phrase mot à mot. Pour la mémoire, je suis comme un écho.

—N'a-t-il rien dit de plus?

—Il m'a dit encore que vous ne négligiez pas de vous rendre à Paris pour assister à ce rendez-vous, parce que vous y trouveriez peut-être l'occasion de percer un mystère jusqu'alors inexplicable. Il a fort insisté là-dessus.

—Est-ce tout?

—C'est alors qu'il m'a dit : Je suis frère Jean, —jadis ermite, présentement fonctionnaire public.— M. de Chavaillès me connaît fort, mais si par hasard il hésitait à répondre à mon invitation, veuillez, mon digne monsieur Coq-Héron, lui répéter ces quatre mots : *Les bois de Marly* ; il comprendra.

—Eh oui, je comprends !

—En partant, frère Jean m'a tendu la main, et, ma foi ! je la lui ai serrée.

—Tu as bien fait, morbleu ! dit Paul-Emile.

—C'est peut-être un grand scélérat ; mais la pensée qu'il vous a épargné, pouvant vous tuer, et qu'il cherche encore à vous rendre service, me l'a fait prendre en amitié. Au moment de s'éloigner, il s'est retourné :—Qu'il n'y manque pas au moins, a-t-il dit ; l'occasion est belle, et s'il ne la saisit pas cette fois, il ne la retrouvera peut-être plus... Le renard est au terrier : j'avertis le chasseur.

—C'est une métaphore poétique qu'on peut traduire par ces mots : Je suis le coquin à la piste, venez lui torquer le col, dit Paul-Emile.

—Tu dis : à sept heures et sur le pont Neuf ? demanda M. de Chavaillès.

—Sur le pont Neuf et à sept-heures, ce soir, frère Jean sera proche le quai, du côté de la rue Dauphine.

—Eh bien ! nous y serons, répondit M. de Fourquevaux.

—Ah ! vous irez aussi ?

—Parbleu ! si par hasard le compagnon du bois de Marly amenait quelque brigand de son espèce, je m'en chargerai volontiers.

—Parlez-vous de frère Jean ? dit Hector.

—Non, de l'autre, l'invisible... Je ne sais trop pourquoi, mais je me fie à frère Jean.

—Et vous avez raison. Quel qu'il soit, dans la forme ou le fond, ce qu'il promet il le tient.

Paul-Emile soupira.

—Que de gens réputés honnêtes qui n'en font pas autant, dit-il.

—Ca! voyons, reprit Paul-Emile, nous avons quatre ou cinq heures à tuer.—Changeons de vêtements et allons perdre un peu de temps et beaucoup d'argent au jeu de madame la Dauphine. Il y a toujours par là une quantité de jolies femmes qui ne demandent qu'à s'égayer.

—Allons! répéta M. de Chavailles. Et toi, Coq-Héron, veille à ce que nos chevaux soient prêts entre cinq et six heures.

—Monsieur le marquis, ils le seront à quatre, répondit Coq-Héron.

---

# MALADIES DE LA P

## ECZEMA

## RIFLE

temps par la Pomme de Rameau. Ce remède thode du célèbre Par réussit toujours. Nous ferons voir de nombreux certificats constatant l'efficacité de la Pomme de Rameau. Entre autres, un cas de Rife de 10 ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Expédié par la poste sur réception de 1.00, pots d'essai 50c., argent, timbres ou mandat. PHARMACIE LECOURS, DÉCARY, coin des rues Craig et Bensecours, Montréal. En vente dans toutes les pharmacies.

be, Plaies et adies de la s en peu do te du Dr. après la mé- inoffensif et

LES EDITEURS DE "LA  
LECTURE" SE METTENT  
A LA DISPOSITION DE  
TOUS LEURS LECTEURS  
POUR LEUR FOURNIR  
EN AUCUN TEMPS TOUS  
LES OUVRAGES PUBLIES  
EN FRANCE OU AIL-  
LEURS. . . . .

ESPACE  
A LOUER

Nous fournirons  
les renseigne-  
ments sur deman-  
de à BOITE DE  
POSTE 653 . . .

Avez-vous des impressions quelconques à  
faire faire. Adressez-vous à

La Cie de Publications Commerciales

# LA LECTURE

**VOLUMES EN VENTE:**

- II. ARDEL. LE REVE DE SUZY  
A. MATTHEY LA NUIT DU 13 AOUT  
G. GUEROULT LA BOURGEOISE D'ANVERS  
E. CAPENDU LE CHEVALIER du POULAILLER  
" COTILLON II  
" LE COMTE DE ST-GERMAIN  
E. GONZALÈS LES SEPT BAISERS DE  
BUCKINGHAM  
P. ZACCONE LES AVENTURIERS DE PARIS.  
A. ACHARD LA CHASSE ROYALE—TOME I



Ces ouvrages sont en vente au bureau de LA LECTURE, et seront expédiés, franc de port, sur réception de 15 centins le volume.



